



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

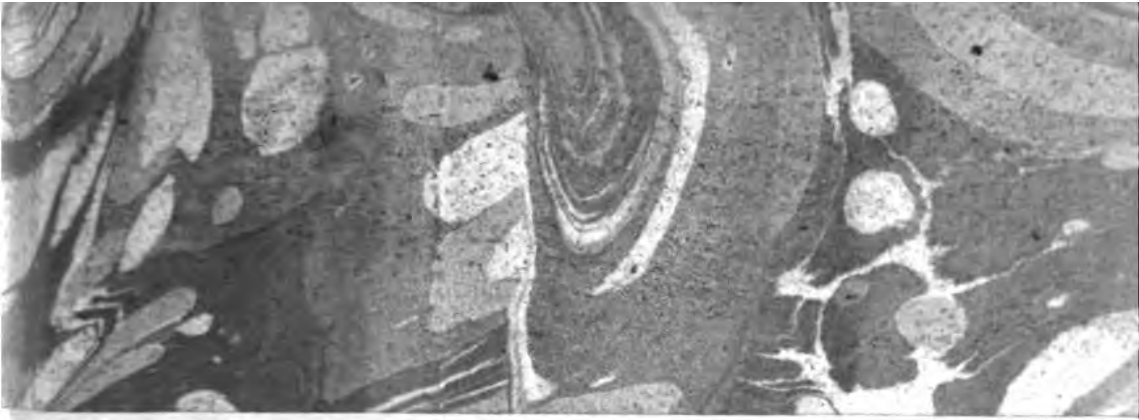


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





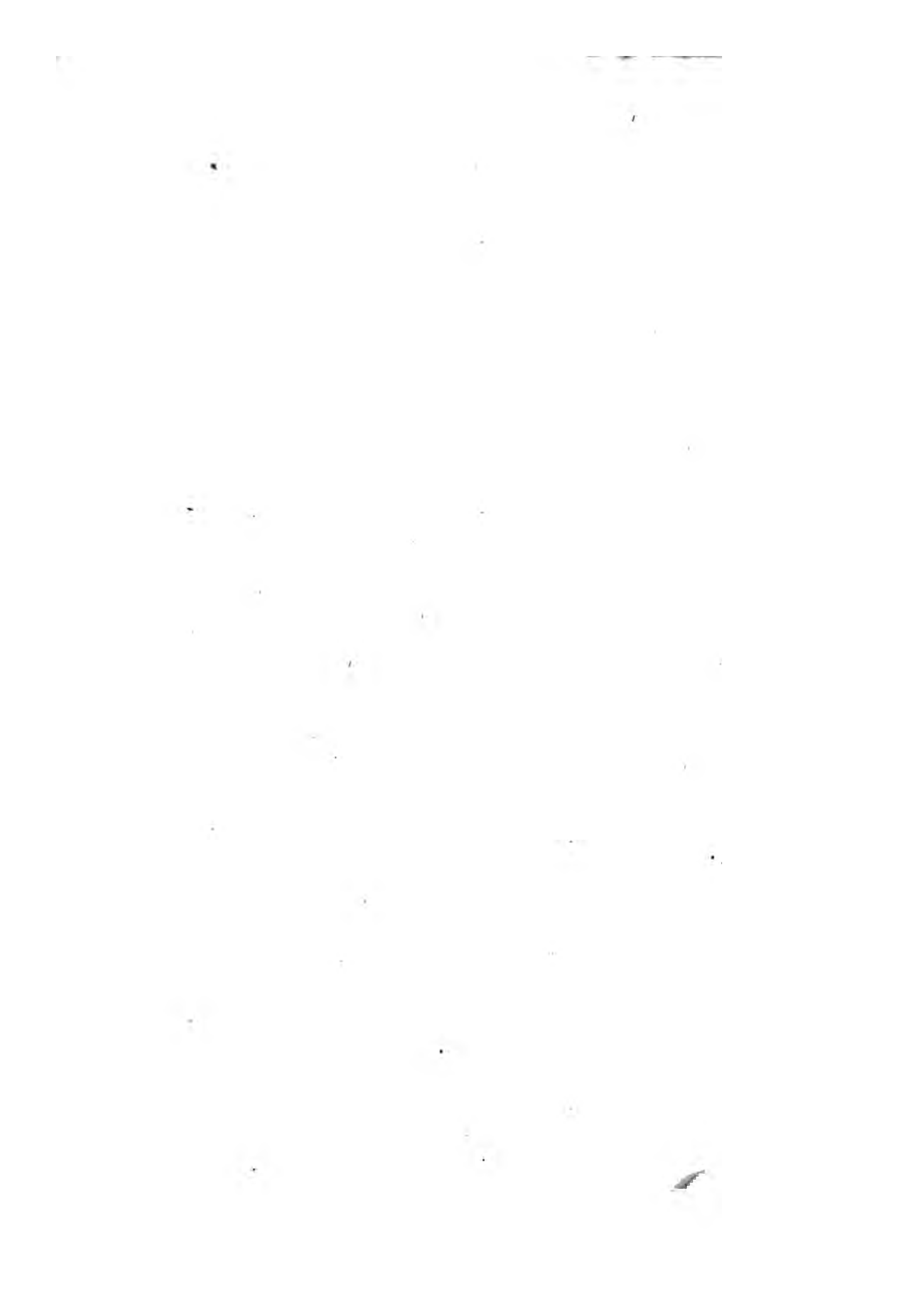
B. Johnson,

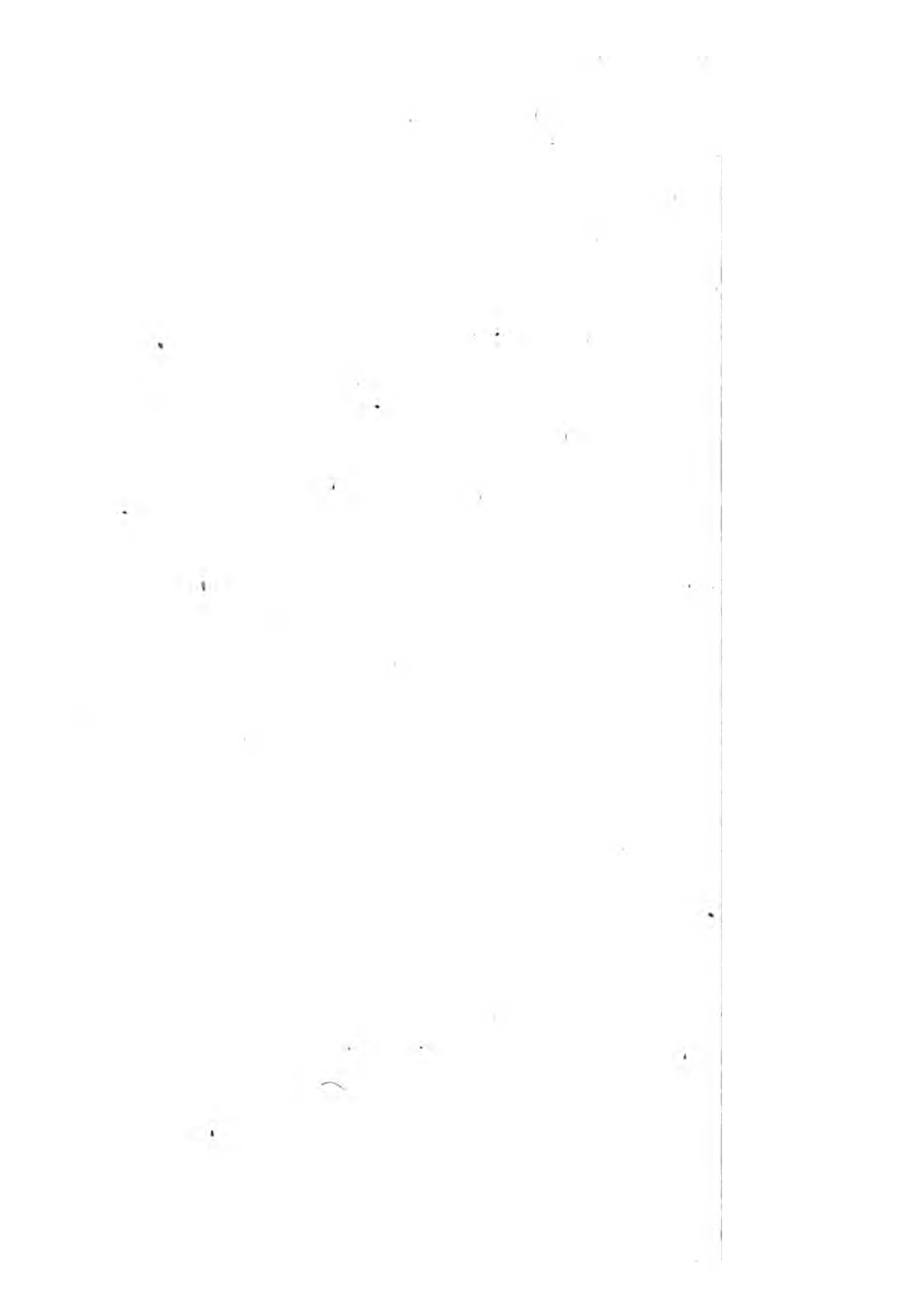


UNS. 168 e. 13









J. M.
R E C U E I L

DES PLUS BELLES PIÈCES

D E S

POÈTES FRANÇOIS,

Depuis VILLON jusqu'à BENSERADE.

T O M E S E C O N D.

Contenant REGNIER, DESPORTES, DU BARTAS,
PASSERAT, BERTAUD, DU PERRON, MAL-
HERBE & RACAN.



A P A R I S,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



REGNIER.

REGNIER, Poëte François, neveu de Desportes, chanoine de Chartres, fils d'un tripotier de la même ville, mérita beaucoup de gloire en son tems. On voit encore avec admiration dans ses ouvrages plusieurs beaux traits, qui n'ont point vieilli. Il est le premier qui ait fait des Satyres en vers François; & quoiqu'il ait imité quelques fameux originaux parmi ceux qui l'ont précédé, il a pourtant lui-même un certain caractère original. Ce qu'il y a de plus beau dans ses ouvrages, est excellent; & ce qui paroît d'un moindre prix, a toujours quelque chose de piquant. Il a peint les vices avec naïveté, & les vicieux d'une manière fort plaisante. Le R. P. Rapin remarque que *Regnier* avoit le génie fort heureux pour la Poësie; mais qu'il ne garde aucune bienséance. On ne

peut rien ajoûter à ce que Monsieur Despreaux en dit :

DE ces maîtres sçavans disciple ingénieux,
 Regnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
 Dans son vieux style encore a des graces nouvelles.
 Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
 Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur ;
 Et si, du son hardy de ses rimes cyniques,
 Il n'allarmoît souvent les oreilles pudiques.

Regnier mourut l'an 1613. On prétend que les excès qu'il fit abrégèrent sa vie ; car il étoit fort débauché. Il ne s'en cachoit pas ; on en voit des marques en plusieurs endroits de ses Poësies, & particulièrement dans cette Epigramme , qu'il fit , à ce que l'on dit , pour son Epitaphe :

J'AY vescu sans nul pensément,
 Me laissant aller doucement
 A la bonne loy naturelle ;
 Et si m'estonne fort pourquoy
 La Mort osa songer à moy,
 Qui ne songeay jamais en elle.



REGNIER.

*A Monsieur l'Abbé de Beaulieu, nommé par Sa
Majesté à l'Evesché du Mans.*

S A T Y R E.

CHARLES, de mes pechez j'ay bien fait peni-
tence.

Or toy, qui te cognois aux cas de conscience,
Juge si j'ay raison de penser estre absous.
J'oyois un de ces jours la Messe à deux genoux.
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains
jointes,

Le cœur ouvert aux pleurs, & tout percé de pointes
Qu'un devot repentir eslançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer, & tout bruslant de foy;
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte, & d'un ample pennache,

A ij

Me vint prendre, & me dit, pensant dire un bon mot.
 Pour un Poëte du temps, vous estes très-dévoit.
 Moy civil, je me leve, & le bon jour luy donne.
 (Qu'heureux est le folastre, à la teste grisonne,
 Qui brusquement eust dit avecq' une sambieu :
 Ouy, bien pour vous, Monsieur, qui ne croyez en
 Dieu.)

SOTTE discretion, je voulus faire accroire
 Qu'un Poëte n'est bifare & fascheux qu'après boire.
 Je baissé un peu la teste, & tout modestement
 Je luy fis, à ma mode, un petit compliment.
 Luy, comme bien appris, le mesme me sceut rendre,
 Et ceste courtoisie à si haut prix me vendre,
 Que j'aymerois bien mieux, chargé d'age & d'ennuis,
 Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Juifs.

IL me prit par la main, après mainte grimace,
 Changeant sur l'un des pieds à toute heure de place,
 Et dansant tout ainsi qu'un barbe encastelé,
 Me dit, en remaschant un propos avalé :
 Que vous estes heureux, vous autres belles ames,
 Favoris d'Apollon, qui gouvernez les dames,
 Et par mille beaux vers les charmez tellement,
 Qu'il n'est point de beautez que pour vous seule-
 ment !
 Mais vous les méritez : vos vertus non communes
 Vous font digne, Monsieur, de ces bonnes fortunes.

GLORIEUX de me voir si hautement loué,
 Je devins aussi fier qu'un chat amadoué ;
 Et sentant au palais mon discours se confondre ;
 D'un ris de saint Medard il me fallut répondre.
 Je poursuis. Mais , amy , laissons le discourir ,
 Dire cent & cent fois Il en faudroit mourir ,
 Sa barbe pincoter , cageoller la science ,
 Relever les cheveux , dire ; En ma conscience ,
 Faire la belle main , mordre un bout de ses gants ,
 Rire hors de propos , montrer ses belles dents ,
 Se carrer sur un pied , faire arser son espée ,
 Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée :
 Cependant qu'en trois mots je te feray sçavoir ,
 Où premier à mon dam ce fascheux me put voir.

J'ESTOIS chez une dame , en qui , si la Satyre
 Permettoit en ces vers que je le pusse dire ,
 Reluit , environné de la divinité ,
 Un esprit aussi grand , que grande est sa beauté.

CE fanfaron , chez elle eut de moy cognoissance ,
 Et ne fut de parler jamais en ma puissance ,
 Luy voyant ce jour là son chapeau de velours ,
 Rire d'un fascheux conte , & faire un sot discours ;
 Bien qu'il m'eust à l'abord doucement fait entendre
 Qu'il estoit mon valet , à vendre & à despendre :
 Et destournant les yeux , Belle , à ce que j'entens ,
 Comment ! vous gouvernez les beaux esprits du

temps !

A iij

Et faisant le doucet de parole & de geste,
 Il se met sur un liêt, luy disant : Je proteste
 Que je me meurs d'amour, quand je suis près de vous ;
 Je vous ayme si fort, que j'en suis tout jaloux.
 Puis rechangeant de note, il monstre sa rotonde :
 Cest ouvrage est-il beau ? Que vous semble du
 monde ?

L'homme que vous sçavez, m'a dit qu'il n'aime rien.
 Madame, à vostre advis, ce jourd'huy suis-je bien ?
 Suis-je pas bien chauffé ? Ma jambe est elle belle ?
 Voyez ce taffetas ; la mode en est nouvelle ;
 C'est œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit
 Que contre les clinquants le Roy fait un edict.
 Sur le coude il se met, trois boutons se delace :
 Madame, baissez-moy. N'ay-je pas bonne grace ?
 Que vous estes fascheuse ! A la fin on verra,
 Rosette, le premier qui s'en repentira.

D'ASSEZ d'autres propos il me rompit la teste.
 Voylà quant & comment je cogneus ceste beste ;
 Te jurant, mon amy, que je quittai ce lieu,
 Sans demander son nom, & sans luy dire adieu.

JE n'eus depuis ce jour de luy nouvelle aucune ;
 Si ce n'est ce matin, que de male fortune
 Je fus en cette église, où, comme j'ay conté,
 Pour me persecuter Satan l'avoit porté.
 Après tous ces propos qu'on se dit d'arrivée,
 D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,

REGNIER.

Je chavvy de l'oreille , & demourant pensif
L'eschine j'alongois comme un asne retif ,
Minutant me sauver de ceste tyrannie.
Il le juge à respect. O ! sans ceremonie ,
Je vous suply , dit-il , vivons en compagnons.
Ayant , ainsi qu'un pot , la main sur les roignons ,
Il me pouffe en avant , me présente la porte ,
Et sans respect des saints , hors l'église il me porte ;
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corrival.
Sortis , il me demande : Estes-vous à cheval ?
Avez vous point icy quelqu'un de vostre troupe ?
Je suis tout seul , à pied. Luy , de m'offrir la croupe.
Moy , pour m'en depestrer , luy dire tout exprès :
Je vous baise les mains , je m'en vais icy près
Chez mon oncle disner. O Dieu ! le galant homme !
J'en suis. Et moy pour lors , comme un bœuf qu'on
 assomme ,
Je laisse choir la teste ; & bien peu s'en falut ,
Remettant par despit en la mort mon salut ,
Que je n'allasse alors , la teste la premiere ,
Me jetter du pont neuf à bas en la riviere.
INSENSIBLE il me traîne en la court du Palais ,
Qu' trouvant par hazard quelqu'un de ses valets ,
Il l'appelle & luy dit ; Hola hau , Ladreville ,
Qu'on ne m'atende point , je vay disner en ville.
DIEU sçait si ce propos me traversa l'esprit !
Encor n'est-ce pas tout : il tire un long escrit ,

Que voyant je fremy. Lors, sans cageollerie,
 Monsieur, je ne m'entends à la chicannerie,
 Ce luy dis-je, feignant l'avoir veu de travers.
 Aussi n'en est-ce pas, ce sont des meschans vers,
 (Je cogneu qu'il estoit véritable à son dire)
 Que pour tuer le temps je m'efforce d'escrire ;
 Et pour un courtifan, quand vient l'occasion,
 Je monstre que j'en sçay pour ma provision.

IL lit : & se tournant brusquement par la place ;
 Les banquiers estonnez admiroient sa grimace,
 Et monstroient en riant qu'ils ne luy eussent pas
 Presté sur son minois quatre doubles ducats,
 (Que j'eusse bien donnez pour sortir de sa pate).
 Je l'escoute ; & durant que l'oreille il me flate,
 (Le bon Dieu sçait comment) à chasque fin de vers,
 Tout exprès je disois quelque mot de travers.
 Il poursuit, nonobstant, d'une fureur plus grande,
 Et ne cessa jamais qu'il n'eut fait sa legende.

ME voiant froidement ses œuvrés advouer,
 Il les serre, & se met luy mesme à se louer ;
 Doncq' pour un cavalier n'est-ce pas quelque chose ?
 Mais, Monsieur, n'avez-vous jamais veu de ma prose ?
 Moy de dire que si, tant je craignois qu'il eust
 Quelque procez verbal, qu'entendre il me fallust.
 Encore, dites-moy en vostre conscience,
 Pour un qui n'a du tout acquis nulle sçience,

REGNIER.

Cecy n'est-il pas rare ? Il est vray , sur ma foy ,
Luy dis-je , souriant. Lors se tournant vers moy ,
M'accolle à tour de bras ; & tout petillant d'aïse ,
Doux comme une espousée , à la joue il me baise :
Puis me flattant l'épaule , il me fit librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Après ceste carresse , il rentre de plus belle.
Tantost il parle à l'un , tantost l'autre il appelle ,
Tousjours nouveaux discours ; & tant fut-il humain ,
Que tousjours de faveur il me tint par la main.
J'ay peur que sans cela , j'ay l'ame si fragile ,
Que le laissant d'aguet , j'eusse peu faire gile :
Mais il me fut bien force , estant bien attaché ,
Que ma discretion expiait mon peché.

QUEL heur ce m'eust esté , si , sortant de l'esglise ,
Il m'eust conduit chez luy , & m'ostant la chemise ,
Ce beau valet , à qui ce beau maistre parla ,
M'eust donné l'anguillade , & puis m'eust laissé là !
Honorable defaite ! heureuse eschappatoire !
Encore de rechef me la fallut-il boire.

IL vint à reparler dessus le bruiet qui court ,
De la Royne , du Roy , des Princes , de la Court ;
Que Paris est bien grand ; que le pont-neuf s'acheve ;
Si plus en paix qu'en guerre un empire s'esleve.
Il vint à definir que c'estoit qu'amitié ,
Et tant d'autres vertus , que c'en estoit pitié.

Mais il ne definit, tant il estoit novice ;
 Que l'indiscretion est un si fascheux vice ;
 Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret ;
 Que de vivre à la gesne avec un indiscret.

TANDIS que ces discours me donnoient la torture ;
 Je sonde tous moyens, pour voir si d'aventure
 Quelque bon accident eust peu m'en retirer,
 Et m'empescher en fin de me desesperer.

VOYANT un President, je luy parle d'affaire ;
 S'il avoit des procez, qu'il étoit necessaire
 D'estre tousjours après ces Messieurs bonneter ;
 Qu'il ne laissast, pour moy, de les solliciter ;
 Quant à luy, qu'il estoit homme d'intelligence,
 Qui sçavoit comme on perd son bien par negligence ;
 Où marche l'interest, qu'il faut ouvrir les yeux.
 Ha ! non, Monsieur, dit-il, j'aimerois beaucoup
 mieux
 Perdre tout ce que j'ay, que vostre compagnie ;
 Et se mist aussi tost sur la ceremonie.

MOY, qui n'ayme à debattre en ces fadèses là ;
 Un temps, sans luy parler, ma langue vacila :
 En fin je me remets sur les cageolles,
 Luy dis (comme le Roy estoit aux Tuilleries)
 Ce qu'au Louvre on disoit qu'il feroit ce jourd'huy ;
 Qu'il devoit se tenir tousjours auprès de luy.

Dieu ſçait combien alors il me dit de ſottises ,
 Parlant de ſes hauts faits , & de ſes vaillantises ;
 Qu'il avoit tant ſervy , tant faiçt la faction ,
 Et n'avoit cependant aucune penſion ;
 Mais qu'il ſe conſoloit, en ce qu'au moins l'hiſtoire,
 Comme on faiçt ſon travail , ne deſroboit ſa gloire ;
 Et ſ'y met ſi avant , que je creu que mes jours
 Devoient pluſtoſt finir , que non pas ſon diſcours.

MAIS comme Dieu voulut, après tant de demeures ,
 L'orloge du Palais vint à frapper unze heures ;
 Et luy , qui pour la ſoupe avoit l'eſprit ſubtil :
 A quelle heure , Monsieur , voſtre oncle diſne-t'il ?
 Lors bien peu ſ'en falut , ſans plus long temps at-
 tendre ,

Que de rage au gibet je ne m'allaiſſe pendre ;
 Encor l'euffé-je fait , eſtant deſeſperé :
 Mais je croy que le ciel , contre moy conjuré ,
 Voulut que ſ'accompliſt ceſte avanture mienne ;
 Que me diſt , jeune enfant , une Bohemienne :
 Ni la peſte , la faim , la verolle , la tous ,
 La fievre , les venins , les larrons , ny les lous ,
 Ne tueront ceſtuy-cy ; mais l'importun langage
 D'un faſcheux: qu'il ſ'en garde , eſtant grand, ſ'il eſt
 ſage.

COMME il continuoit ceſte vieille chanſon ,
 Voicy venir quelqu'un d'afſez pauvre façon.

Il se porte au devant , luy parle , le cageolle ;
 Mais cest autre à la fin se monta de parole :
 Monsieur , c'est trop long-temps. . . . Tout ce que
 vous voudrez. . . .

Voicy l'arrest signé. . . . Non , Monsieur , vous
 viendrez. . . .

Quand vous ferez dedans , vous ferez à partie. . . .
 Et moy qui cependant n'estois de la partie ,
 J'esquive doucement , & m'en vais à grand pas ,
 La queue en loup qui fuit , & les yeux contre bas ,
 Le cœur sautant de joye , & triste d'aparence.
 Depuis aux bons sergens j'ay porté reverence ,
 Comme à des gens d'honneur , par qui le ciel voulut
 Que je receusse un jour le bien de mon salut.

MAIS craignant d'encourir vers toy le mesme vice
 Que je blasme en autrui , je suis à ton service ;
 Et pri' Dieu qu'il nous garde , en ce bas monde icy ,
 De faim , d'un importun , de froid , & de soucy.



A Monsieur Rapin.

S A T Y R E.

RAPIN, le favorit d'Apollon & des Muses,
 Pendant qu'en leur mestier jour & nuit tu t'amuses,
 Et que d'un vers nombreux non encore chanté,
 Tu te fais un chemin à l'immortalité :
 Moy, qui n'ay ny l'esprit, ny l'haleine assez forte ;
 Pour te suivre de près & te servir d'escorte,
 Je me contenteray, sans me precipiter,
 D'admirer ton labour, ne pouvant l'imiter ;
 Et pour me satisfaire au desir qui me reste
 De rendre cest hommage à chacun manifeste.
 Par ces vers j'en prens acte, afin que l'advenir
 De moy par ta vertu se puisse souvenir ;
 Et que cette memoire à jamais s'entretienne ;
 Que ma Muse imparfaite eust en honneur la tienne ;
 Et que, si j'eus l'esprit d'ignorance abbattu,
 Je l'eus au moins si bon, que j'aimay ta vertu :
 Contraire à ces resveurs, dont la Muse insolente,
 Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
 De reformer les vers, non les tiens seulement,
 Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
 Les Latins, les Hebrieux, & toute l'antiquaille,
 Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.

Ronsard en son mestier n'estoit qu'un apprentif ;
 Il avoit le cerveau fantastique & retif ;
 Desportes n'est pas net ; du Bellay trop facile ;
 Belleau ne parle pas comme on parle à la ville ,
 Il a des mots hargneux , bouffis & relevez ,
 Qui du peuple aujourd'huy ne sont pas approuvez ;

COMMENT ! il nous faut doncq' , pour faire une
 œuvre grande ,
 Qui de la calomnie & du temps se deffende ,
 Qui trouve quelque place entre les bons auteurs ;
 Parler comme à Saint Jean parlent les crocheteurs ;

ENCORE je le veux , pourveu qu'ils puissent faire ,
 Que ce beau sçavoir entre en l'esprit du vulgaire ;
 Et quand les crocheteurs seront Poètes fameux ,
 Alors , sans me fascher , je parleray comme eux .

PENSENT-ils , des plus vieux offensant la memoire ,
 Par le mespris d'autruy s'acquerir de la gloire ?
 Et pour quelque vieux mot , estrange , ou de travers ,
 Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers ?
 (Alors qu'une œuvre brille & d'art & de science ,
 La verve quelquefois s'égaye en la licence .)

IL semble en leurs discours hautains & genereux ;
 Que le cheval volant n'ayt pissé que pour eux ;

Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle ;
 Que la mouche du Grec leurs levres emmielle ;
 Qu'ils ont seuls icy bas trouvé la pie au nit ;
 Et que des hauts esprits le leur est le zenit ;
 Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance
 Et disent librement que leur experience
 A rafiné les vers , fantastiques d'humeur ,
 Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur ;
 Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la metode ;
 Et que rien n'est parfait , s'il n'est fait à leur mode .

CEPENDANT leur sçavoir ne s'estand seulement ,
 Qu'à regratter un mot douteux au jugement ,
 Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diph-
 tongue ,
 Espier si des vers la rime est breve ou longue ,
 Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
 Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant ;
 Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage .
 Nul esguillon divin n'esleve leur courage ;
 Ils rampent bassement , foibles d'inventions ;
 Et n'osent , peu hardis , tenter les fictions ,
 Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose ;
 C'est proser de la rime , & rimer de la prose ,
 Que l'art lime & relime , & polit de façon ,
 Qu'elle rend à l'oreille un agreable son ;
 Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase ;
 Ils attisent leurs mots , enjolivent leur phrase .

Affectent leurs discours qu'ils relevent par art ;
 Et peignent leurs deffaux de couleur & de fard.
 Aussi je les compare à ces femmes jolies ,
 Qui par les affiquets se rendent embellies ;
 Qui gentes en habits , & fades en façons ,
 Parmi leur poinct coupé tendent leurs hameçons ;
 Dont l'œil rit molement avecque affeterie ;
 Et de qui le parler n'est rien que flatterie ;
 De rubans piolez s'agentent proprement ,
 Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement ;
 Leur visage reluit de ceruse & de peautre ,
 Propres en leurs coiffure , un poil ne passe l'autre .

Où , ces divins esprits , hautains & relevez ,
 Qui des eaux d'Helicon ont les sens abreuvez ,
 De verve & de fureur leur ouvrage estincelle ;
 De leurs vers tout divins la grace est naturelle ;
 Et sont , comme l'on voit , la parfaicte beauté ,
 Qui contente de foy , laisse la nouveauté
 Que l'art trouve au Palais ou dans le blanc d'Espagne ;
 Rien que le naturel sa grace n'accompagne :
 Son front , lavé d'eau claire , esclate d'un beau teint ;
 De roses & de lys la nature l'a peint ;
 Et laissant là Mercure , & toutes ses malices ,
 Les nonchalances sont ses plus grands artifices .

OR, Rapin , quant à moy , je n'ay point tant d'esprit ,
 Je vay le grand chemin que mon oncle m'aprit ,

Laisant là ces docteurs que les Muses instruisent
En des airs tous nouveaux : & s'ils font , comme ils
disent ,

De ses fautes un livre aussi gros que le sien ,
Telles je les croiray quand ils auront du bien ;
Et que leur belle Muse , à mordre si cuisante ,
Leur donnera , comme à luy , dix mille escus de rente ;
De l'honneur , de l'estime , & quand par l'univers
Sur le lut de David on chantera leurs vers ,
Qu'ils auront joint l'utile avecq' le delectable ,
Et qu'ils sçauront rimer une aussi bonne table.

ON fait en Italie un conte assez plaisant ,
Qui vient à mon propos , qu'une fois un paysant ,
Homme fort entendu & suffisant de teste ,
Comme on peut aisement juger par sa requeste ,
S'en vint trouver le Pape , & le voulut prier
Que les prestres du temps se pussent marier ;
Afin , ce disoit-il , que nous puissions , nous autres ,
Leurs femmes caresser , ainsi qu'ils font les nostres.

AINSI suis-je d'avis , comme ce bon lourdaut ,
S'ils ont l'esprit si bon , & l'intellect si haut ,
Le jugement si clair , qu'ils fassent un ouvrage
Riche d'inventions , de sens & de langage ,
Que nous puissions draper comme ils font nos ef-
ctits ,

Et voir , comme l'on dit , s'ils font si bien appris.

Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en carrière;
 Leur âge deffaudra plustost que la matiere.
 Nous sommes en un siecle où le Prince est si grand ;
 Que tout le monde entier à peine le comprend.
 Qu'ils facent, par leurs vers, rougir chacun de honte.
 Et comme de valeur nostre Prince surmonte
 Hercule, Ænée, Achil' ; qu'ils ostent les lauriers
 Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers:
 Qu'ils composent une œuvre ; on verra si leur livre,
 Après mille & mille ans, sera digne de vivre,
 Surmontant par vertu l'envie & le destin,
 Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.

MAIS, Rapin mon amy, c'est la vieille querelle.
 L'homme le plus parfait a manque de cervelle ;
 Et de ce grand deffaut vient l'imbecilité,
 Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté ;
 Et, selon le subject qu'à l'œil il se propose,
 Suivant son appetit il juge toute chose.

AUSSEI, selon nos yeux, le Soleil est luisant.
 Moy mesme, en ce discours qui fais le suffisant ;
 Je me cognoy frappé, sans le pouvoir comprendre ;
 Et de mon ver-coquin je ne me puis deffendre.

SANS juger, nous jugeons, estant nostre raison
 Là haut dedans la teste, où, selon la saison
 Qui regne en nostre humeur, les brouillards nous
 embrouillent,
Et de lievres cornus le cerveau nous barbouillent.

PHILOSOPHES rêveurs, discourez hautement ;
 Sans bouger de la terre allez au firmament ;
 Faites que tout le ciel branle à vostre cadence ;
 Et pesez vos discours mesme dans sa balance ;
 Cognoissez les humeurs qu'il verse dessus nous ,
 Ce qui se fait dessus , ce qui se fait dessous ;
 Portez une lanterne aux cachots de nature ;
 Sçachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture ;
 Quelle main sur la terre en broye la couleur ,
 Leurs secrettes vertus , leurs degrez de chaleur ;
 Voyez germer à l'œil les semences du monde ;
 Allez mettre couver les poissons dedans l'onde ;
 Deschiffrez les secrets de Nature & des Cieux.
 Vostre raison vous trompe , aussi bien que vos yeux.

OR , ignorant de tout , de tout je me veux rire ,
 Faire de mon humeur moy mesme une Satyre ,
 N'estimer rien de vray qu'au goust il ne soit tel ,
 Vivre , & comme Chrestien adorer l'Immortel ,
 Où gist le seul repos , qui chasse l'ignorance :
 Ce qu'on void hors de luy n'est que sotte apparence ;
 Piperie , artifice : encore , ô cruauté
 Des hommes & du temps ! nostre meschanceté
 S'en sert aux passions ; & dessous une aumusse ,
 L'ambition , l'amour , l'avarice se mussé.
 L'on se couvre d'un froc pour tromper les jaloux ;
 Les temples aujourd'hui servent aux rendez-vous ;
 Derriere les pilliers ont oit mainte fornétte ;
 Et, comme dans un bal , tout le monde y caquette.

On doit rendre , suivant & le temps & le lieu ;
 Ce qu'on doit à Cefar , & ce qu'on doit à Dieu.
 Et quant aux appetis de la sottise humaine ,
 Comme un homme fans gouft, je les ayme fans peine.
 Auffi bien rien n'est bon que par affection ;
 Nous jugeons , nous voyons , felon la passion.

LE foldat aujourd'huy ne refve que la guerre ;
 En paix le laboureur veut cultiver fa terre ;
 L'avare n'a plaisir qu'en fes doubles ducas :
 L'amant juge fa dame un chef d'œuvre icy bas ;
 Encore qu'elle n'ait fur foy rien qui foit d'elle
 Que le rouge & le blanc par art la faffe belle ,
 Qu'elle ante en fon palais fes dents tous les matins ;
 Qu'elle doive fa taille au bois de fes patins ,
 Que fon poil dès le foir frizé dans la boutique
 Comme un casque au matin sur fa teste s'applique ;
 Qu'elle ait comme un piquier le corcelet au dos ,
 Qu'à grand' peine fa peau puiſſe couvrir fes os ,
 Et tout ce qui de jour la fait voir ſi doucette
 La nuit comme en depoſt foit deſſous la toilette :
 Son eſprit ulceré juge , en fa paſſion ,
 Que fon teint fait la nique à la perfection.

LE foldat tout ainſi pour la guerre ſouſpire ;
 Jour & nuit il y penſe , & tousjours la deſire ;
 Il ne refve la nuit que carnage & que ſang :
 La pique dans le poing , & l'eſtoc ſur le flang ;

Il pense mettre à chef quelque belle entreprise ;
Que , forçant un chasteau , tout est de bonne prise ;
Il se plaist aux tresors qu'il cuide ravager ,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.

L'AVARE , d'autre part , n'ayme que la richesse ,
C'est son Roy , sa faveur , sa cour , & sa maistresse :
Nul object ne luy plaist , sinon l'or & l'argent ;
Et tant plus il en a , plus il est indigent.

LE paysant d'autre soin se sent l'ame embrasée.
Ainsi l'humanité sottement abusée
Court à ses appetits , qui l'aveuglent si bien ,
Qu'encor qu'elle ait des yeux si ne voit elle rien.
Nul chois hors de son goust ne reigle son envie ;
Mais s'ahourte où sans plus quelque apas la convie.
Selon son appetit le monde se repaist ,
Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaist.

O debile raison ! où est ores ta bride ?
Où ce flambeau , qui sert aux personnes de guide ?
Contre la passion trop foible est ton secours ;
Et souvent , courtisane , après elle tu cours ;
Et savourant l'appas qui ton ame enforcelle ,
Tu ne vis qu'à son goust , & ne vois que par elle.
Delà vient qu'un chacun , mesmes en son deffaut ,
Pense avoir de l'esprit autant qu'il luy en faut.
Aussi rien n'est party si bien par la Nature
Que le sens : car chacun en a sa fourniture.

Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raisons,
 Qui reiglons nos esprits par les comparaisons
 D'une chose avecq' l'autre, espluchons de la vie
 L'action qui doit estre, ou blâmée, ou suivie;
 Qui criblons le discours, au choïs se variant,
 D'avecq' la fausseté la verité triant,
 Tant que l'homme le peut; qui formons nos ouvrages
 Aux moules si parfaits de ces grands personnages
 Qui depuis deux mille ans ont acquis le credit,
 Qu'en vers rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit;
 Devons nous aujourd'huy, pour une erreur nouvelle
 Que ces clers devoyez forment en leur cervelle,
 Laisser legerement la vieille opinion,
 Et suivant leur advis croire à leur passion?

POUR moy, les huguenots pourroient faire miracles,
 Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
 Que je ne pourrois pas croire à leur verité.
 En toute opinion je fuis la nouveauté.
 Aussi doit-on plustost imiter nos vieux peres,
 Que suivre des nouveaux les nouvelles chimeres.
 De mesme, en l'art divin de la Muse, doit-on
 Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.

MAIS, Rapin, à leur goust si les vieux sont profanes,
 Si Virgile, le Tasse & Ronsard sont des asnes,
 Sans perdre en ces discours le temps que nous per-
 dons,
 Allons comme eux aux champs, & mangeons des
 chardons.

DES PORTES.

JAM AIS Poëte n'a été si bien payé de ses vers que PHILIPPE DES PORTES, natif de Chartres, Abbé de Tiron, de S. Josaphat des Vaux, de Cernay, de Bon Port, & chanoine de la Sainte Chapelle de Paris. Il eut du Roi Henri III, qu'il accompagna en Pologne, huit cens écus d'or & trente mille livres, pour mettre ses ouvrages au jour; l'Amiral de Joyeuse, beaufrere de ce Prince, lui donna une Abbaye de dix mille écus de rente pour un Sonnet. C'est ce qui fait dire à Balsac, que *le loisir de dix mille écus que s'est fait des Portes par ses vers, est un écueil contre lequel les espérances de dix mille Poëtes se sont brisées*: Mais aussi on peut dire, avec le Cardinal du Perron & Monsieur de Sainte Marthe, qu'il avoit un génie excellent pour la Poësie, le jugement ad-

mirable, & la critique fort fine. Il fut beaucoup estimé à la cour de Henri III; ce Prince le fit son Lecteur, & l'appelloit souvent dans son Conseil Etroit où se traitoient les plus importantes affaires de son royaume. La langue Françoisè a obligation à *des Portes* d'une partie de sa beauté. Il a purgé la Poësie de ce mélange ridicule du Grec & du Latin. La tendresse & la facilité de ses vers le firent comparer à Tibulle. Il avoit emprunté des Italiens le style fleuri & enjoué, les belles figures, les traits brillans, & les vives descriptions qui se voient dans ses ouvrages. Ses envieux le lui sçurent bien reprocher, & firent un livre contre lui, intitulé *la Conformité des Muses Italiennes & Françoises*: mais *des Portes* prit cela en galant homme, & dit seulement que, *s'il avoit sçu que l'auteur de ce livre eût eu dessein d'écrire contre lui, il lui auroit fourni des mémoires; qu'il avoit beaucoup plus pris chez les Italiens, que l'auteur de ce livre ne disoit.* Il a célébré dans sa première jeunesse trois de ses maî-

treffes, Diane, Hypolite, & Cleonice : il avoit même, à ce qu'on dit, une si grande tendresse pour elles, qu'envoyant les ouvrages de Petrarque à celle qu'il aimoit le mieux pour lors, il lui mandoit que sa beauté surpassoit celle de Laure; & que, si Laure avoit quelque avantage sur elle, c'est que Petrarque écrivoit mieux que lui; mais qu'il le surpassoit en amour;

Car sa Laure mourut, il demeura vivant;
Si ma dame mourroit, je mourrois avec elle.

Et dans un autre endroit, étant obligé d'accompagner le nouveau Roi de Pologne, il dit qu'il ne devoit pas quitter sa maîtresse pour le suivre :

Mais qu'eust-on dit de moy ? J'eusse laissé mon
maître,
Serviteur infidèle, ingrat & mal-heureux ?
Ah ! j'ai trop de raison pour un homme amoureux ;
Avec tant de sagesse amour ne sçauroit estre.

Il vécut toujours à la cour pendant le

regne de Henri III. Mais après la mort de ce Prince , il se retira en Normandie , où il contribua beaucoup à ramener cette province à l'obéissance de Henri le Grand. Sa modestie fut assez grande pour refuser l'Archevêché de Bordeaux. Il mourut l'an 1606, âgé de soixante-un ans. Sa Bibliothèque étoit devenue celle du public , par l'honnêteté avec laquelle il recevoit tout le monde , & la liberté qu'il donnoit à ceux qui vouloient y aller.





DES PORTES.

S O N N E T.

UN jour l'aveugle Amour, Diane & ma maistrresse ,

Ne pouvant s'accorder de leur dexterité,
S'effayerent de l'arc à un but limité,
Et mirent pour le prix leur plus belle richesse,

AMOUR gaigea son arc ; & la chaste Déesse
Qui commande aux forests, sa divine beauté ;
Ma maistrresse gaigea sa fiere cruauté,
Qui me fait consommer en mortelle tristesse.

LAS ! Madame gaigna , remportant pour guerdon
La beauté de Diane & l'arc de Cupidon,
Et la dure impiété dont son ame est couverte.

POUR essayer ses trait, elle a percé mon cœur ;
Sa beauté m'esblouit, je meurs par sa rigueur ;
Ainsi sur moy chetif tombe toute la perte,

P L A I N T E.

QUAND je pense aux plaisirs qu'on reçoit en aimant ,

Et que le feu d'Amour est une vive flame ,
 Qui fait mouvoir l'esprit & qui reveille l'ame ,
 Rien ne me plaît si fort que l'estat d'un amant :

MAIS quand je voy qu'Amour ses sujets tyrannise ;
 Qu'il les tient prisonniers , qu'il les paist de douleurs ;

Quand j'oy tant de regrets , quand je voy tant de pleurs ,

J'estime bien heureux qui garde sa franchise.

O Dieu! que de douceur , de croire assurement
 Que l'unique beauté qui nostre ame a ravie
 Auprès de nostre amour n'estime rien sa vie !
 Lors il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.

MAIS si l'on trouve après que c'est toute feintise ;
 Et que son cœur volage est ailleurs diverti ,
 Tout ce premier plaisir en rage est converti.
 Il est donc bien heureux qui garde sa franchise.

C'EST

C'EST pourtant un grand heur que d'aimer hautement :

Car un esprit divin tend aux choses hautaines ;
Puis mille beaux penfers adoucissent les paines.
Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un amant.

OUI : mais le grand peril suit la grand' entreprise ;
Et qui monte bien haut peut bien bas trebûcher ;
Et puis , en se brûlant , il faut son feu cacher.
Il est donc bien heureux qui garde sa franchise.

CELUY qui , tout ravi , contemple incessamment
La royne de son cœur , que le ciel a fait telle
Qu'il y trouve tousjours quelque beauté nouvelle ;
N'estime rien plus doux que l'estat d'un amant.

MAIS quand il voit après que la belle se prise ,
Ou qu'elle est fantastique & se plaist à changer ,
Il maudit la fureur qui le fait enrager ,
Et nomme bien heureux qui garde sa franchise.

SI est-ce un grand plaisir , après un long tourment ;
D'adoucir à la fin la rigueur de sa dame ,
Baïser son front , sa bouche , & ses yeux pleins de
flame :
Non , il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.

MAIS G , durant le temps qu'elle nous favorise ,

Un rigoureux depart nous force à la laisser,
 Quelle extrême douleur peut la nostre passer ?
 Il est donc bien heureux qui garde sa franchise.

ENCOR on se contente en cet éloignement ;
 Car l'esprit s'entretient de douces souvenirs,
 On pense à la revoir, on se paist d'esperances :
 Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un amant.

MAIS, après le retour, trouver sa place prise,
 Luy voir le cœur changé, n'estre plus reconnu,
 Et se voir delaisser pour un nouveau venu,
 Est-il pas plus heureux qui garde sa franchise ?

VOUS qui goustez d'Amour le doux contentement,
 Chantez qu'il n'est rien tel que l'estat d'un amant :
 Vous qui la liberté pour Deesse avez prise,
 Chantez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.



S O N N E T.

AMOUR, trie & choisi les plus beaux de ces vers,
Et raye à ton plaisir ceux de moindre merite ;
Qu'à ce fascheux labour ta louange t'excite :
C'est deffous ton beau nom qu'ils vont par l'univers.

ILS sont naiz de ta flamme , & des tourmens divers
Dont tu me fis present quand je vins à ta fuite :
Ma prise & ta victoire au vray s'y voit décrite ;
C'est le papier journal des maux que j'ay souffers.

CEUX qui ne t'ont connu sinon par ouir dire ,
Ne doyvent curieux s'arrester à les lire :
Aux seuls vrais amoureux ce livre est reservé.

LES autres ne croiroient tant d'estranges alarmes.
Las ! si n'ay-je rien dit que je n'aye esprouvé ;
Et chacun de ces vers me couste mille larmes.



SONNET.

AMOUR de sa main propre a portrait cest' image,
 Afin qu'un pays froid, lourd, barbare, indonté,
 Qui demeuroit rebelle à sa divinité,
 Fust contraint de se rendre, & de luy faire hommage.

IL choisit le parfait d'un si divin ouvrage
 Dans le ciel, sur le vray de la mesme beauté,
 Vaquant à son labeur d'esprit tant arresté,
 Que sur la Beauté mesme on voit quelque avantage.

LES Amours luy servoyent: l'un brassoit les couleurs,
 L'autre les destrempoit en l'argent de mes pleurs,
 L'autre plus curieux admiroit l'artifice.

QUAND il eut achevé, luy-mesme en fut épris,
 En devint idolatre: & soudain je fus pris,
 Afin que de mon cœur il luy fist sacrifice.



S O N N E T.

AU saint siege d'Amour, des grands dieux le vain-
queur,
J'ay fait venir plaider ceste beauté rebelle ;
Et l'accuse, en pleurant, comme une criminelle ;
De vol, d'ingratitude, & d'injuste rigueur.

HELAS! Amour (ce dy-je) elle a vollé mon cœur ;
Et ne reconnoist point mon service fidelle :
Elle m'a traversé d'une fleche mortelle ,
Et me fait consommer en cruelle langueur.

JE ne te puis prouver comme elle me tourmente ;
Mon cœur en est tesmoin : qu'elle le represente ,
Tu verras, le voyant, sa rigueur & son tort.

ET si tu crains trop fort les traits de son visage ;
Ne donne pas sentence à son desavantage ;
Mais fay tant qu'elle & moy nous demeurions d'ac-
cord.



SONNET.

MARY jaloux, qui me defens la veue
 De la beauté si bien peinte en mon cœur,
 De tes fureurs mon desir prend vigueur,
 Et mon amour plus forte continue.

PLUS une place est cherement tenue,
 Plus elle acquiert de louange au vainqueur;
 Plus tu seras vers moy plain de rigueur,
 Plus je rendray ma constance connue.

QUAND on ne peut un cœur froid allumer,
 Il faut sans plus luy deffendre d'aimer;
 Tout aussi tost le voilà plain de flamme.

DONC si tu veux vivre bien assure,
 Ferme les yeux, ne garde point ta femme;
 Le bien permis est le moins desiré.



S O N N E T.

AMOUR peut à son gré me tenir oppressé,
Et m'estre (hélas à tort!) rigoureux & contraire;
Je veux demeurer ferme; & ne faut qu'il espere
Qu'en adorant vos yeux je fois jamais lassé.

JE voy bien mon erreur, & que j'ay commencé
(Nouveau frere d'Icare) un vol trop temeraire:
Mais je le voy trop tard, & ne m'en puis distraire;
Par la mort seulement il peut estre laissé.

RAISON, arriere donc: ta remonstrance est vaine;
Si je meurs en chemin, je feray hors de paine:
Et par mon haut desir j'honore mon trespas.

IL faut continuer, quoy que j'en doive attendre,
Ce fut temerité de l'oser entreprendre,
Ce seroit lascheté de ne poursuivre pas.



SONNET.

O MON cœur plein d'ennuis , que trop prompt j'arraché ,

Pour immoler à une , hélas ! qui n'en fait conte !

O mes vers douloureux , les courriers de ma honte ,
Dont le cruel Amour ne fut jamais touché !

O mon teint pallissant , devant l'âge seiché
Par la froide rigueur de celle qui me donte !

O desirs trop ardans d'une jeunesse pronte !

O mes yeux , dont sans cesse un fleuve est espanché !

O pensers trop pensez , qui rebellez mon ame !

O debile raison ! ô lacqs ! ô traits ! ô flame ,

Qu'Amour tient en ses yeux trop beaux pour mon
malheur !

O douteux esperer ! ô douleur trop certaine !

O soupirs embrasez , tesmoins de ma chaleur !

Viendra jamais le jour qui doit finir ma peine ?



SONNET.

S O N N E T.

POUR tant d'ennuis divers, tant de flamme & de
glace,

Qui font en mon esprit un si contraire effort ;
Pour mon repos perdu, mes pleurs, mon déconfort ;
Et pour tant d'autres maux dont l'Amour me me-
nace ;

POUR vostre doux orgueil, vainqueur de mon audace ;
Pour avoir conjuré des premiers à ma mort ,
Et fait que mon desir se maintienne plus fort
Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse ;

O beaux yeux , qui pleuvez tant de feux & de traits ;
Je ne demande pas que m'accordiez la paix ,
Que vous soyez plus doux , que jettiez moins de
flames.

POUR tout bien, je requiers, que, croissant en rigueur,
Pour butte à tous vos traits vous choisissiez mon
cœur ,
Et que vous dedaigniez de blesser d'autres ames.



S T A N C E S.

QUAND j'esprouve en aimant les rigueurs d'une
dame,

Qui jeune & sans amour se mocque de ma flame,
Et demeure cruelle au son de mes douleurs,
Ferme je continue, & souffre en patience;
Espérant à la fin, par ma perseverance,
Caver son cœur de roche amolli de mes pleurs.

TANT plus une entreprise est haute & mal aisée,
Plus en la poursuivant mon ame est embrasée:
La peine & la longueur ne me peut retenir:
Contre tous les malheurs j'oppose ma constance,
Et pour m'encourager, il suffit que je pense
Que nul autre que moy n'espere y parvenir.

CAR mon cœur genereux à rien ne se peut plaire
Que j'estime qu'un autre ait espoir de parfaire;
Un Dieu pour compagnon je ne puis recevoir.
Je veux suivre tout seul ce que je me propose:
Et encore en amour, plus qu'en toute autre chose,
Je fuy les compagnons, & n'en veux point avoir.

J'AIMEROIS beaucoup mieux supporter la rudesse
Et l'orgueil dedaigneux d'une fiere maistrresse,

Qui mesprisast tout autre au fort de mon esmoy ;
Qu'estre dessous le joug d'une plus pitoyable ,
Qui pour me retenir se rendist favorable ,
Mais qui favorisast les autres comme moy.

AINSI qu'un grand torrent qui les plaines menace,
S'écoulant en ruisseaux perd sa premiere audace ,
Et l'effort qui d'orgueil le faisoit escumer ;
Ainsi l'amour d'un seul est plein de violence :
Mais , quand on le divise , il perd toute puissance.
Qui aime en plus d'un lieu ne sçauroit bien aimer.

D'UNE seule lumiere en la nuit allumée
L'ombre entiere se fait , qui se perd consumée
Par les rayons espars des flambeaux d'alentour :
Ainsi d'un seul desir la vraye amour est faite ,
Qui s'affoiblist par nombre & demeure imparfaite.
Le desir divisé ne se peut dire amour.

J'ACCOMPARE une dame en cent lieux embrasée ,
Au miroir , qui reçoit toute image opposée ,
Et n'en retient pourtant aucune impression :
Ainsi , dans son esprit de legere nature ,
Ce qu'elle voit luy plaist , elle en prend la figure ;
Mais , le perdant des yeux , le perd d'affection.

JE ne m'estonne plus d'ouir tant de complaints
De ces amans legers , dont les amours font faintes ,

Finiffans auffi toft qu'ell' ont commencement.
 L'homme n'en eft pas caufe, encor qu'il foit muable ;
 Mais il ne fçauroit rendre un baftiment durable ,
 De la foy d'une femme ayant fait fondement.

DEUX beaux yeux , un beau teint , une bouche vermeille ,
 Un propos qui ravit les hommes de merveille ,
 Rendent bien un amant du feu d'Amour épris :
 Mais pour nourrir fa flamme , & la faire éternelle ;
 Il le faut affermer d'une amour mutuelle ;
 C'eft ce qui le retient , quand la beauté l'a pris.

QU'ON n'eftime jamais qu'une dame inconfante ;
 Qui veut embraffer tout & de rien n'eft confante ,
 Conferve un feul amant qui foit fans fiction.
 Toute ardeur qu'elle allume eft moindre que fumée ;
 Car il faut bien aimer , pour eftre bien aimée ;
 Et de deux cœurs unis naift la perfection.

N'ADORER qu'une chofe & ne penfer qu'en elle ;
 Ne voir que par fes yeux , la trouver feule belle ,
 Ce qu'elle a dans le cœur le sentir tout ainfi ;
 Goufter par fa prefence une douceur extrême ,
 Mourir ne la voyant , c'eft ainfi comme j'aime ;
 Mais je ne dure pas , fi l'on ne m'aime auffi.

CHANSON.

LE mal qui me rend miserable,
Et qui me conduit au trespas,
Est si grand, qu'il est incroyable;
Aussi vous ne le croyez pas.

AMOUR, qui des yeux prend naissance;
Court aussi tost vers le desir,
Se conserve avec l'esperance,
Et trouve repos au plaisir.
Mon amour est d'une autre sorte:
Le desespoir la rend plus forte,
Elle renaît de son trespas,
Perdant elle acquiert la victoire.
C'est une chose forte à croire;
Aussi vous ne le croyez pas.

TOUT ce que l'univers enferme
Tend au bien, le cherche & le suit;
Le feu, l'air, les eaux, & la terre,
Et tout ce qui d'eux est produit.
Moy seul, de moy-mesme adverfaire,
Je cours à ce qui m'est contraire,
Et ne fuy rien tant que mon bien,
Je rens ma douleur incurable:
Mais pource qu'il n'est pas croyable;
Madame, vous n'en croyez rien.

SI j'aimois à l'accoustumée,
 Je crois qu'il seroit bien aisé
 De juger mon ame enflamée
 Par quelque soupir embrasé.
 Si tost qu'une autre amour commence,
 Elle apparoit, chacun le pense,
 On la connoist, on en fait cas :
 Mais le feu qui me met en cendre
 Est tel, qu'il ne se peut comprendre ;
 Aussi vous ne le croyez pas.

IL n'y a regret ny tristesse
 Qui trouble si fort un amant,
 Que de voir celle qui le blesse
 Ne croire rien de son tourmant :
 Et c'est ce qui plus me console.
 Car si mes pleurs ou ma parole
 Ma douleur pouvoyent asseurer,
 Ce me seroit fort peu de gloire
 Qu'elle fut si facile à croire,
 Estant si forte à endurer.

LE mal qui me rend miserable,
 Et qui me conduit au trespas,
 Est si grand, qu'il est incroyable ;
 Aussi vous ne le croyez pas.

SONNET.

OJOURNE'E inconstante , heureuse & malheureuse ,

Extrême en tous les deux , inconstant comme toy,
Je ne sçai si maudire ou louer je te doy ,
Tant tu m'es à la fois & douce & rigoureuse !

FUT-IL onc aux enfers ame si douloureuse ?
Les cieux ont-ils un Dieu si fortuné que moy ?
Mille extrêmes faveurs ont bien-heuré ma foy ,
Mille extrêmes rigueurs la rendent langoureuse.

NE puiffé-je jamais de toy me souvenir !
Mais puiffé-je tousjours ce penser retenir ,
Qui durant mon exil si doucement me touche !

QUE d'estranges chaos en moy se remesloyent !
Son propos me chassoit , ses yeux me rapelloyent.
Dieu ! que j'aime ses yeux , & que je hay sa bouche !



CHANSON.

AMOUR oyant tant renommer
La Venus qui me fait aimer ,
Entreprist vers elle un voyage ,
Tant il est desireux du beau !
Et se feist oster son bandeau ,
Pour mieux voir si parfait ouvrage.

ALORS ravi de tant d'attraits ,
Et navré de ses propres traits ,
Sus , sus , dit-il , qu'on me rebande ;
Aussi bien , revolant aux cieux ,
Il ne faut pas que je m'attande
De voir rien d'esgal à ses yeux.



S O N N E T.

QU'ON ne me prenne pas pour aimer tiedement,
Pour garder ma raison, pour avoir l'ame saine :
Si comme une Bacchante Amour ne me pourmeine,
Je refuse le tiltre & l'honneur d'un amant.

JE veux toutes les nuits soupirer en dormant ;
Je veux ne trouver rien si plaissant que ma peine ,
N'avoir goutte de sang qui d'amour ne soit plaine,
Et sans sçavoir pourquoi me plaindre incessamment.

MON cœur me desplairoit, s'il n'estoit tout de flame ;
L'aïse & le mal d'Amour autrement n'ont point
d'ame.

Amour est un enfant sans prudence & sans yeux ;

TROP d'avis & d'esgard sied mal à sa jeunesse.
Aux conseillers d'estat je laisse la sagesse ,
Pour m'en servir comme eux lors que je seray vieux.



E L E G I E.

EN la saison premiere , après que toutes choses
 Furent de leur chaos ordonnéement declofes ;
 Lors que , tous blancs de foy , les mortels icy bas
 (Nouvelle œuvre du ciel) seulement n'avoient pas
 Entr'eux le nom de vice ; ains guidez d'innocence
 Faisoyent bien par nature , & non par connoissance ;
 Amour , puissant demon , qui le premier des Dieux
 Avoit franchi le sein du cahos ocieux ,
 Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre ,
 Amoureux des humains , vint demeurer sur terre.
 Bien qu'il fust immortel , il ne les dedaignoit ;
 Mais de jour & de nuit il les accompagnoit ,
 Il logeoit dans leurs cœurs , il échauffoit leurs ames ;
 Et sous le doux effort de ses poignantes flames ,
 Chacun pour s'allegier sa moitié choisissoit ,
 Ne cessant leur amour quand ce desir cessoit.
 Lors tous vivoyent contans. L'amante estoit sans
 crainte ,
 Que sous un beau semblant logeast une ame fainte ,
 Qu'on apprit aux soupirs quand ils devoient sortir ,
 Et que mesme les pleurs fussent duits à mentir.
 La bouche estoit du cœur assuré tesmoignage.
 On ne s'amusoit point à farder son langage ,

Ses yeux , sa contenance ; ains , sans diffimuler ,
Qui plus avoit d'amour , mieux en sçavoit parler.
La beauté , la douceur , le merite , & l'adresse ,
Estoyent les seuls efforts pour vaincre une maistresse
Simple & sans artifice , & qui ne sçavoit pas
Ufer selon les tans de rigueurs ou d'appas ,
Façonner un sou-ris , composer ses œillades
Pour rendre en se jouant les jeunes cœurs malades.
Mais , qui plus est aussi , l'or n'avoit aucun pris :
Carquans , perles , rubis , n'eussent meu les esprits
De la moindre bergere ; ains l'amitié prisée
Sur toute autre richesse estoit authorisée.
Mais comme peu à peu le vice s'avança ,
Et que ceste saison en une autre passa ,
Et que l'or jaunissant se mit en évidence ,
Et que la fermeté fit place à l'inconstance ,
Qu'on se sçeut déguiser , & qu'on sçeut finement
Au poids de la richesse estimer un amant ,
Qu'on peut de cent façons couvrir sa fantasie ,
Et du beau nom d'honneur masquer l'hypocrisie ;
Amour , tout estonné de voir si tost changé
Un peuple , qui n'aguere estoit si bien rangé ,
Detestant leur malice , ainsi se prit à dire :

Il faut , il faut (dit-il) qu'ailleurs je me retire :
Ce peuple est miserable , & ne connoist combien
Il a par ma faveur receu d'aïse & de bien.

L'EFFET fut auffi prompt que la voix prononcée :
 Car d'un aile à plain vol par le vague élançée
 Il se perd dans la nue , où soustenu de l'air ,
 Pour dire ces propos il cessa de voler :

TU t'en repentiras , race ingrate & chétive ;
 Et regrettant trop tard le bien dont tu te prive ;
 Reconnoistras en bref combien sont differans
 Les vrais contentemens des plaisirs apparans ,
 Et combien mon ardeur dans le ciel allumée
 Brûloit plus doucement que ta vaine fumée.
 Car comme tous ensemble avez fait le peché ,
 Sur tous de ma fureur le trait sera lâché.
 Vous, hommes, les premiers qui n'avez voulu suivre
 Le doux train des plaisirs où je vous faisois vivre ,
 Qui vous estes lassez de la simplicité ,
 Qui pensez par le change acquerir liberté ;
 Pour les simples bontez qu'avez tant mesprisées ,
 Vous aurez desormais des maistresses rusées ,
 Au cœur dissimulé , sans foy , sans amitié ,
 A qui le mieux ayant fera moins de pitié ,
 Et dont tout l'artifice & la plus belle gloire
 Sera de vous surprendre & vous en faire accroire.
 Leurs regards, leurs sous-ris, leurs gestes, leurs propos
 Seront tous façonnez contre vostre repos ;
 Ores vous retenant si l'espoir vous emporte ,
 Ores vous donnant cœur si la crainte est trop forte ;

Puis de nouveaux foudris vos esprits martelant ,
Et toujours aux glaçons la flamme entremellant ,
L'absynthe avec le miel , la joye à la tristesse .
Et parmy les attraits une grave rudesse ;
Afin que vostre esprit , par la diversité
Confus & chancellant , soit toujours agité .
Combien lors forcenez aurez vous de martyre ?
Combien de foux propos alors sçaurez-vous dire ?
Combien de juremens de plus ne les revoir ,
Qui n'auront toutesfois un moment de pouvoir ?
Car il ne faudra rien qu'une larme contrainte ,
Un regard pitoyable , une parole fainte ,
Pour plus fort vous reprendre , & croire fermement
Ce que vous aurez veu n'estre qu'enchantement .
Lors , pour plus me venger , je changeray mes fleches ,
Mon carquois & mon arc , & feray mille brèches
Diverses en vos cœurs , & non comme autresfois
Quand vous reconnoissiez mon empire & mes loix .

CESTUY celle aimera qui ne fera point belle ;
Et l'autre celle-la qui fera la rebelle
Sous le voile d'honneur , & ne doutera pas
D'en tenir toute nuit un autre entre ses bras ;
Tandis que le chetif dans son ame piquée
Adorera Lamie en Lucrece masquée ;
L'autre à bon droit craintif , l'inconstance doutant ,
Bien qu'il soit jouissant , ne sera pas contant ;

L'autre sera prodigue , afin qu'on le guerdonne ;
 Et ne connoistra pas que celuy qui plus donne
 En doit avoir le moins , afin qu'en esperant
 Pour parvenir au but , on ait le demeurant.
 Bref , je vous feray voir si l'homme est miserable ,
 Qui vit deffous le joug de la femme muable ,
 Afin que vous souffriez ce qu'avez merité ,
 Pour avoir un grand Dieu folement depité.

ET vous , Dames , & vous qui n'avez tenu conte
 De la force d'un Dieu qui tous les Dieux surmonte,
 C'est à vous que j'en veux , pour vous faire sentir
 Si de se prendre à moi l'on se doit repentir :
 C'est à vous que j'en veux , qui avez preferée
 A la faincte amitié la richesse dorée ,
 Le vice à la vertu , l'ignorance au sçavoir ,
 Et l'orde convoitise au fidelle devoir ,
 Et n'avez estimée estre chose vilaine
 Du revenu du liêt accroistre son domaine.
 Vous ne jouyrez plus du doux contentement
 Qui provient de l'Amour qu'on sent également.
 Vous aimerez les grands , à cause des richesses :
 Et les grands , comme vous , sçauront mille finesses
 Pour vous amadouer ; car en tous leurs discours
 De constance & de foy vous parleront tousjours ,
 Pour parvenir au but où l'amoureux aspire ;
 Puis , leur desir finy , ne s'en feront que rire ,

Changeront de pensée & vous delaisseront ,
Et par mesmes appas autres pourchasseront ,
Pour monstrier leur adresse , & pour avoir la gloire
De triompher sur vous d'une pauvre victoire.

TOUT ainsi que l'on voit le chasseur qui poursuit
Ardant , impatient , le lievre qui s'enfuit ,
Ores sur la montagne , or' à travers la plaine,
Et pour bien peu de chose il prend beaucoup de paine ;
Car la chasse lui plaist , & le plaisir qu'il prend
Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend :
Ainsi feront les grands en l'amoureuse chasse ,
Qui n'espargneront rien pour gagner vostre grace ;
Souspirs , pleurs , ny sermens ; puis , dès qu'ils vous
tiendront ,

A quelque autre beauté leurs filés ils tendront.

VOUS alors , qui verrez leur foy dissimulée
Et leur amitié fainte au vent s'en estre allée ,
Bien que mon feu divin votre cœur n'ait espoir ,
Et que de vraye amour au dedans n'ayez point ,
Vous aurez de despit l'ame toute embrasée ,
Voyant vostre beauté si soudain mesprisée ;
Et brûlerez de rage , alors qu'on vous dira
Que de ce nouveau bien quelque autre jouyra :
Car je veux , pour monstrier les forces de mon ire ,
Que vous vous efforciez l'un à l'autre de nuire.

AINSI crioit Amour qui son aile estendit,
 Puis d'un vol redoublé dans les cieux se perdit :
 Et par nostre malheur, sa menace effroyable
 D'âge en âge depuis apparut veritable.

VOUS le sçavez : Madame ; hélas ! vous le sçavez ;
 Et de sa prophetie experience avez !
 Car vous avez esté de la grandeur esprise,
 Et vous avez des grands esprouvé la feintise.
 Et bien que vos beaux yeux, ardans flambeaux
 d'Amour,
 Surmontent la clairté qui nous donne le jour ;
 Bien que vostre beau teint face honte à l'Aurore,
 Que l'or de vos cheveux l'or mesme decolore,
 Qu'un yvoire poly vous finisse la main,
 Que des Graces ayez la poitrine & le sein,
 Et que tant de vertus qui vous font admirable
 Eussent pouvoir de rendre immortelle & durable
 La plus legere foy, vous avez nonobstant
 Senti le changement d'un courage inconstant,
 Qui dedaigne le bien d'une amour mutuelle
 Pour suivre aveuglément une beauté nouvelle.
 Mais vous devez cesser de vous en tourmanter,
 Encor que vous voyez un autre s'en vanter ;
 Car un tout tel destin que le vostre, s'appreste
 Pour celle que si haut fait sonner sa conqueste.

SONNET

S O N N E T.

PUIS que vous le voulez , demeurez inhumaine ;
Et me faisant mourir , feignez de n'en rien voir.
Vous ne pourrez pourtant ma constance émouvoir ?
Car du feu de vos yeux mon ame est toute plaine ,

MON cœur est immuable , & mon amour certaine ;
Les plus cruels tourmens y perdent leur pouvoir.
S'il advient que je meure en faisant mon devoir ,
Vous en aurez l'offence , & j'en auray la paine.

LAS ! mon mal me plaist tant , pource qu'il vient
de vous ,
Que je trouve en souffrant le martyre bien doux ,
Et de m'en delivrer je ne prens point d'envie.

C'EST pourquoy je craindroy de mourir en aimant ,
Non pour fuir la mort , mais de peur feulemant
De perdre mes douleurs si je perdoy la vie.



S O N N E T.

TO URNE , mon cœur , ailleurs ton espé-
rance ,
Laisant le bien vainement désiré.
Pour un mortel c'est trop haut aspiré ;
Il faut couper l'aile à nostre arrogance.

AMOUR ingrat , est-ce la recompance
D'avoir souffert , servy , prié , pleuré ,
Et sans flechir si long temps enduré ,
Qu'on me reproche aujourd'huy l'inconstance ?

PLEIN de fureur , je ne fay que songer
Que je doy faire , afin de me venger
Des fiers courroux d'une ame si rebelle.

C'EST le meilleur de me donner la mort :
Car je ne puis luy faire plus de tort ,
Qu'en la privant d'un qui est tout à elle.



E L E G I E.

VOUS qui, pipez d'Amour, d'erreur & de jeunesse,

Adorez vainement une folle maistresse,
 Vous qui mesme sur vous n'avez plus de pouvoir,
 Vous qui sous bonne foy vous laissez decevoir,
 Vous qui prenez le blanc pour une couleur noire,
 Vous qui de vos malheurs bastissez une gloire,
 Et qui, tout possédez de charme & de poison,
 Estes sans yeux, sans cœur, sans ame & sans raison;
 Oyez le juste dueil d'une personne attainte,
 Oyez l'aspre courroux & l'ardente complainte
 Du desolé Philandre, à bon droit irrité
 Pour avoir descouvert une infidelité,
 Et pour avoir perdu sa jeunesse abusée
 Servant fidèlement une Alcine rusée,
 Une fine Lamie, une peste, un venin,
 Et tout le deshonneur du sexe feminin.

UN des jours de l'esté, que la flamme étherée
 Brûloit de toutes parts d'ardeur demesurée,
 Cét amant furieux, qui sentoit au dedans
 De son juste despit les aiguillons ardans
 Et les élancemens d'une forcenerie,
 Tombe du haut de soy, tout vaincu de furie,

Sans parler , sans mouvoir , palle , & tout perdu ;
 Ayant avec l'esprit tout sentiment perdu.
 Il ne pouvoit pleurer , encor qu'il eust envie
 De voir couler en pleurs ses amours & sa vie :
 Mais , comblé de douleur , sans cesse il halletoit ;
 Et son cœur mutiné pour sortir combattoit.

IL demeura long tans ainsi vaincu de rage ,
 Ayant les mouvemens , le geste & le visage
 D'un qui tire à la mort lors qu'il va fremissant ;
 Avec un gros hocquet les membres roidissant :
 Puis il revient un peu , retrouvant la paupiere ;
 Et montre qu'à regret il voit nostre lumiere ,
 Tant il est las de vivre , & tant il a desir
 Que le ciseau fatal tranche son desplaisir !
 Mais voyant que la mort n'abregeoit sa misere ;
 Il saute sur les pieds , transporté de colere ,
 Pour saisir une espée & s'en percer le flanc ,
 Ou pour plonger sa dague aux sources de son sang.
 Tenant le fer tout nu dans sa dextre meurtriere ,
 Il fait sortir ces mots pour complainte derniere :

MOURONS, mourons (dit il) punissons notre erreur ;
 Eschappons par le fer des dents de la fureur ,
 Faisons rire une ingrater , & donnons quelque cesse
 Au regret éternel qui nous charge & nous presse.
 Las ! que j'aime la Mort qui me peut secourir !
 Mais je maudy le Ciel , qu'il ne m'a fait mourir

Quand j'estimois son cœur estre un roc immuable.
La Mort m'eust esté lors bien douce & favorable.

ACHEVANT ces propos , comme il veut s'avancer
Pour le fer inhumain dans sa gorge enfoncer ,
Et qu'il court gayement à la mort toute presse ,
Il sent qu'au mesme instant un bon esprit l'arreste ,
Qui luy saisit le bras , qui le fait tressaillir ,
Qui luy fait le couteau de la dextre saillir ,
Et qui parle en son cœur , disant de telle sorte :

QUELLE extrême fureur hors de toy te transporte ?
Quelle rage te tient ? quel brasier vehement
Te devore l'esprit , l'ame & l'entendement ,
Que tu vueilles perir d'une mort si cruelle
Pour l'impudicité d'une dame infidelle ,
Encor sans te vanger , & sans faire sentir
Si de se prendre à toy l'on se peut repentir ?
Venge toy pour le moins : puis d'un grand coup
d'espée
Mets fin à ton amour si laschement trompée.

AINSI ce bon esprit l'amant dissuada ,
Et l'heure de sa fin par ces mots retarda
Au point que le Soleil commençoit sa carrière ,
Monstrant ses cheveux d'or rayonneux de lumiere.
Ce chetif amoureux , amoureux & jaloux ,
Tout cuit de passions , de rage & de courroux ,

Se met à discourir en sa triste pensée
 Comme il pourra venger son amour offensée.
 Cent mille tourbillons l'un sur l'autre amassez,
 Cent pensers differens contrairement poussez
 Luy livrent la bataille, & font dedans sa teste
 Un brouillement confus tout bruyant de tempeste.
 Neptune en tans d'hyver n'est point plus agité,
 Estant poussé des vents d'un & d'autre costé,
 Et ne voit tant de flots, & tant de vagues perles,
 Comme il roule en l'esprit d'affections diverses.
 Il ne faut point penser qu'il puisse reposer.
 Il rêve, il se despite, & se sent embraser
 Le cœur tout à l'entour d'une nouvelle flame,
 Dès qu'il se resouvient des ruses de sa dame,
 De ses soupirs trompeurs, de ses mots déguisez,
 De ses yeux tant de fois fintement arrosez.
 Et voyant (ô regret!) sa feintise notoire,
 La croyant il se fache & se hait de la croire :
 Mais il la croit pourtant, & la doit croire aussi,
 Bien qu'en s'en souvenant il reste tout transi.

OR quand ce souvenir à ses yeux se presente,
 Helas ! c'est fait de luy, il crie, il se tourmente.
 Il soupire, il sanglote, il est plus qu'au trespas,
 Et despite sa vie, il chemine à grands pas,
 Et cherche en ravassant les lieux plus solitaires
 Pour maudire à son gré les destins adversaires.

Il va de ses douleurs la terre ensemençant.
De ses cuisans soupirs l'air s'eschauffe en passant ;
Et l'amoureuse Echo d'aigre douleur contrainte
Parmy les rocs cavez répond à sa complainte.

O féminin cerveau (dit-il en soupirant)
Traître , feint , sans arrest deçà delà courant ;
Contraire objet de foy , parjure & variable ,
Que celui qui te croit est pauvre & miserable !
Je t'ay creu toutefois : aussi tu m'as fait voir
Combien ton naturel est propre à decevoir.
Mais , las ! qui ne t'eust creu ? Ceste aspre violence ,
Ces sermens , ces propos tant vrais en apparence ,
Tant enflammez d'amour , tant chauds d'affection ,
Ces regards dérobez brulans de passion ,
Ces doux languissemens , ces mignardes caresses ,
Ces larmes , ces propos , & ces longues promesses ,
Estoient-ce les tesmoins d'une legere foy ,
Et qu'on favorisast les autres comme moy ?
Ah , traître & lasche cœur ! De quel masque hypo-
crite

As-tu sçeu déguiser ta volonté maudite ,
Sans que , par mon amour ny par ma fermeté ,
J'aye pû retenir tant d'infidelité ?
On dit que Cupidon n'est jamais faoul de larmes ;
Ny le Dieu Thracien de meurtres & d'alarmes ,
Les abeilles de fleurs , les chevres d'arbrisseaux ,
De rivieres la mer , & les prez de ruisseaux :

Mais qu'on die auffi bien que la femme inconstante
 De cent mille amoureux ne feroit pas contante.
 En a-t'elle un acquis ? elle en veut un nouveau,
 Et jamais fermeté n'habite en son cerveau ;
 Animal plein de ruse , indomtable & volage ,
 N'ayant rien dans le cœur qui s'accorde au langage.

LAS ! je croy que les dieux ardamment courroucez,
 Un jour que les humains les avoyent offencez ,
 Firent naistre ici bas , pour punir leur audace
 Et pour les travailler , la feminine race ,
 Ainsi que les serpens , les tigres , & les loups ,
 Aux mortels mille fois plus courtois & plus doux ;
 Et comme on voit sortir , parmy les bonnes plantes,
 Des chardons inutiles & des herbes mechantes.

HE' ! pourquoy la Nature & les Cieux n'ont permis
 Que les hommes par eux , & d'eux mesmes amis ,
 Sans toy , sexe imparfait , peussent avoir naissance ;
 Pour ne te devoir plus cette reconnoissance ;
 Ainsi que nous voyons qu'un soigneux jardinier
 Ente sur un prunier les greffes d'un prunier ,
 Un pommier sur un autre , & un chesne sauvage
 De ses jeunes rainseaux peupler tout un bocage ;
 Ou comme le phenix soy-mesme se brûlant ,
 Sans finir par sa fin , se va renouvelant ?
 Mais en vain je m'arreste aux effets de Nature ;
 Qui tout cét Univers conduit à l'avanture ,

Par

Par hazard , par fortune , & par legereté ,
 Et qui se resjouit de sa diversité.
 Quelle perfection faut-il esperer d'elle ,
 Puis qu'on sçait que Nature est mesme une femelle

CESSEZ pourtant , cessez , femmes , de vous vanter
 De ce que vous pouvez les hommes enfanter ;
 Et qu'ils naissent de vous , n'en foyez arrogantes :
 Les lis au teint d'argent naissent d'herbes puantes ,
 On voit sortir des fleurs d'un fumier tout pourri ,
 Et le bouton vermeil sur l'épine est nourri.
 Sources de tous malheurs , superbes déguisées ,
 D'orgueil , d'ire , de rage , & d'envie embrasées ,
 Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy ,
 Sans amour , sans raison , sans conseil & sans foy ,
 Pleines de trahisons , temeraïres , cruelles ,
 Et des pauvres humains les pestes éternelles.

AINSI crioit Philandre , embrasé justement ,
 Donnant air par soupirs à son feu vehement ,
 Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines
 Qui distilloient sa vie en distillant ses paines.
 Les bestes d'alentour s'arrestoient pour l'ouïr ;
 Les oiseaux tous ravis demeuroient sans fuir ,
 Attentifs à sa plainte ; & par un doux murmure
 Les rivages prochains plaignoient son aventure ;
 Les rochers & les monts de pitié se fendoient ;
 Et jusqu'au plus haut ciel ses regrets s'entendoient :

Regrets demesurez qui n'avoient point de tréve ;
 Fust au point du matin , quand l'Aurore se leve ;
 Fust au plus chaud du jour , quand le Soleil ardent
 A moitié de son cours nous brûle en regardant ;
 Ou fust quand , tout suant d'avoir couru le monde ,
 Il lave en l'Ocean sa chevelure blonde ;
 Ou fust en plein my-nuict , quand les hommes lassez
 Sont plus profondement d'un fort sommeil pressez.

E L E G I E.

QUE serviroit nier chose si reconnue ?
 Je l'advoue , il est vray , mon amour diminue ;
 Non pour objet nouveau qui me donne la loy :
 Mais c'est que vos façons sont trop froides pour moy ,
 Vous avez trop d'égard , de conseil , de sagesse.
 Mon humeur n'est pas propre à si tiede maistresse ;
 Je suis impatient , aveugle & furieux.
 Pour aimer comme moy , trop clairs sont vos beaux
 yeux.
 Toute chose vous trouble & vous rend esperdue :
 Une vaine rumeur sans sujet espendue ,
 Le regard d'un passant , le caquet d'un voisin ,
 Quelque parent de loin , un beaufrere , un cousin ;

De mille estonnemens laissent vostre ame attainte ;
 Vos femmes seulement vous font pallir de crainte.
 Et quand de mes travaux j'attens quelque loyer ,
 Le tans en ces frayeurs se voit tout employer.

D'UNE fleche trop mouffe Amour vous a blessée,
 Il faut à mes fureurs quelque amante insensée ,
 Qui mourant chacun jour me livre cent trespas ,
 Qui m'oste la raison , le somme & le repas ,
 Qui craigne de me perdre , & qui me fasse craindre ,
 Qui tousjours se complaigne, ou qui m'escoute plain-
 dre ,

Qui se jette aux dangers , & qui m'y jette aussi ,
 Qui transisse en absence , & que j'en sois ainsi ,
 Qui m'occupe du tout , & que je la retienne ,
 Et qu'un mesme penser nostre esprit entretienne :
 Voilà les passe-tans que je cherche en aimant.
 J'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiedemant ;
 L'extremité me plaist. Desirez-vous que j'aime ?
 Soyez en vos ardeurs comme en beautez extrême ,
 Perdez tous ces respects qui nous ont abusez ,
 Aveuglons les jaloux , trompons les plus rusez ,
 Et courons les hazards. La princesse d'Eryce ,
 Amoureuse de Mars , aux hardis est propice :
 Et l'esprit que la peur devant fut tenaillant ,
 Dès qu'il sent son ardeur , devient chaud & vaillant.

C E S T E mere d'Amour , que tout estre revère ,
 Apprend la simple fille à tromper une mere ,

Une tante , une garde , & doucement la nuit
Se couler d'auprès d'elle , aller sans faire bruit
A tastons à la porte , & sous l'obscur silence
Ouvrir à son amant qui boult d'impatience.
Aux gestes & aux yeux elle apprend à parler ,
Et par chiffre inconnu son secret deceler.
Elle fait que la femme & jeune & peu rusée
Le soin d'un vieil jaloux convertist en risée :
Et que le cœur loyal d'Amour bien embrasé
Ne trouve jamais rien qui luy soit mal aisé.
Mais il faut que son traict profondement le touche ;
Ce n'est pas pour tous ceux qui l'Amour ont en
bouche ,

Que la coustume ou l'art fait paroistre angoisseux ;
Qu'une humeur pesante a rendus paresseux :
Seulement ces amans l'esprouvent favorable
Qui nourrissent au cœur un ulcere incurable ,
Qui bien loin ont chassé tout discours de raison ,
Et qu'un sage respect n'enferme en la maison ;
Mais , comme la fureur à clos yeux les transporte ;
Passent cent & cent fois par devant une porte ,
Rodent toute la nuit , sans profit bien souvent ,
Et ne craignent volleurs , froid , orage , ny vent.

EXPERT j'en puis parler. Sa faveur j'ay sentie
Quand plus fort la raison s'est de moy divertie.
Quand je suis tout de flamme , & que chargé d'ennuis
Par la ville à grands pas j'erre routes les nuits ,

Tousjours ceste Deesse à mon secours se monstre.
 Les batteurs de pavé qu'aux destours je rencontre
 Ne m'ostent point ma cape , & leur fer rigoureux
 Ne se trempe jamais dans mon sang amoureux.
 Le froid des nuits d'hiver ne me porte nuisance ;
 Ny le serain , ni l'eau qui tombe en abondance.
 Je ne me sens de rien ; tout ayde à ma santé ,
 Pourveu qu'à la parfin , ayant bien escouré ,
 Lassé de mes travaux , celle qui m'est si belle
 Entr'ouvant la fenestre à basse voix m'appelle.

O toy , quiconque fois , qui te vas retirant
 Si tard en ton logis , ne sois trop enquerant ,
 Pren ton chemin plus haut , porte basse la veue ;
 Ne pense à remarquer ny l'endroit ny la rue ,
 Fay haster ton flambeau , toy mesme avance toy ;
 Et ne t'enquiers jamais de mon nom , ny de moy :
 Ou si , sans y penser , tu viens à me connoistre ,
 N'en ouvre point la bouche , & ne fay rien paroistre.

Tout mystere d'Amour merite estre caché :
 Qui en use autrement commet un grand peché.
 Toutesfois quand la langue indiscrete & mauvaise
 D'un sot , entreprendroit de corrompre notre aise ,
 Il s'en faudroit moquer. Car , maistresse , aussi bien
 Vostre mari l'oyant n'en croiroit jamais rien ,
 J'y ay mis trop bon ordre : Une de ces forcieres ,
 Qui commande aux esprits hostes des cimeties ,

Fort sçavante en son art , experte à conjurer ;
 Qui pourroit des enfers Proserpine tirer ,
 Qui sçait tous les secrets de Circe & de Medée ;
 En quelle heure , ou quelle herbe est plus recom-
 mandée ,

Avec de puissans mots par trois fois rechantez ,
 A pour moy tous les yeux des maris enchantez.
 Si le vostre en mes bras vous voyoit toute nue ,
 Il ne croiroit jamais la chose estre advenue.
 Mais sçachez que ce charme est pour moy seulemant ,
 Et ne vous serviroit pour aucun autre amant :
 Car si vous presumiez tant soit peu luy complaire ,
 Mari , freres , voisins , sçauroyent toute l'affaire.
 La vieille me l'a dit , pour vous en adviser.
 Mais de toutes faveurs vous me pouvez user ,
 Et sans crainte à mes maux donner prompte alle-
 geance ;
 Jamais vostre mari n'en aura connoissance.

C E S T E bonne divine , avec son grand sçavoir ,
 Fait serment qu'elle peut les courages mouvoir ,
 Soit des prisons d'Amour ouvrant toutes les portes ,
 Soit les plus libres cœurs chargeant de chaines fortes.

M O Y mesme en ay fait preuve ; il le faut confesser.
 Elle m'a fait trois nuicts à la Lune passer ,
 M'a fait plonger trois fois la teste en la riviere ;
 J'ay fait maint sacrifice avec mainte priere ,

Tandis que de parfums mon corps elle purgeoit ,
Et de noires liqueurs son bras nud m'aspergeoit.

IL est vray qu'en mes vœux , ô feul but de ma vie ;
D'eschapper de vos mains je n'avoÿ point d'envie :
Je prioy seulement , d'amour tout enflammé ,
Qu'en vous aimant bien fort je fusse bien aimé ,
Que jamais notre ardeur ne se peust voir estainte ;
Et que plus desormais vous n'eussiez tant de crainte.
Voilà tous les souhaits qui contant me rendroyent.
Si le Ciel n'estoit sourd, je sçay qu'ils adviendroyent ;
Et qu'un trait plus aigu perçant vostre courage ,
Vous seriez moins craintive , & moins tiede , &
moins sage.

E L E G I E.

J E ne refuse point qu'en si belle jeunesse
De mille & mille amans vous soyez la maistresse ;
Que vous n'aymiez par tout , & que sans perdre tant
Des plus douces faveurs ne les randiez contans ;
La beauté florissante est trop soudain sechée ,
Pour s'en oster l'usage , & la tenir cachée :
Mais je creve de rage , & supporte au dedans
Des glaçons trop serrez & des feux trop ardans ,

Quand en despit de moy vous faites que je sçache
Le mal qui n'est point mal lors que bien on le cache.

M'EST-CE pas grand regret quand , sans le recher-
cher ,

Fuyant pour n'en rien voir , on me le fait toucher ?

On me le dit par force : & ce qui plus me tue ,

On le crie en la cour , au palais , en la rue ;

J'en entens le succez dès qu'il est advenu.

Si vous faites un pas , vostre coche est connu ;

Vos pages , vos laquais , & ces lieux ordinaires

Qui vous servent de temple aux amoureux mysteres.

POUR n'en connoistre rien , fuffé - je aveugle &
sourd !

Ou bien , las ! que plustost le commun bruit qui
court

Ne vient-il à moy seul , sans que la Renommée

L'éventant çà & là , vous rende diffamée ?

Si seul je le sçavois , que je serois contant !

Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit despitant ;

Et lisant de mes yeux vostre faute notoire ,

Pour me reconforter je n'en voudrois rien croire.

J E dirois que les sens se peuvent abuser ;

Et sentirois mon cœur d'heure en heure embraser ;

Voyant vostre beauté de chacun poursuyvie :

Car j'ayme fort un bien dont plusieurs ont envie.

Mais le bruit que de vous le commun va semant
Fait qu'un homme de cœur se hait en vous ayant ;
Et dresse à meilleur but le trait de son attente :
Car notre opinion seule ne nous contente ;
Et ce qui rend plus fort un esprit embrasé ,
C'est de voir que son choix de chacun est prisé.
Pour Dieu ! prenez-y garde , & devenez discrete ;
Ne soyez pas plus chaste , ains soyez plus secreta ;
Faites les mesmes tours , & plus si vous pouvez ;
Joignez d'autres amans à ceux que vous avez ;
Et donnez , non ingrate , à tous la recompanse.
Mais qu'est-il de besoin qu'on en ait connoissance ;
Prenez-en le plaisir , fuyez-en le renon.
Celle ne peche point qui peut dire que non.



Contre une Nuit trop claire.

O NUIT, jalouse Nuit contre moy conjurée,
 Qui renflames le Ciel de nouvelle clairté,
 T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois désirée,
 Pour estre si contraire à ma félicité?

PAUVRE moy, je pensoy qu'à ta brune rencontre
 Les Cieux d'un noir bandeau deussent estre voilez.
 Mais, comme un jour d'esté, claire, tu fais ta montre
 Semant parmy le Ciel mille feux estoilez.

E T toy, sœur d'Apollon, vagabonde courriere,
 Qui pour me découvrir flammes si clairement,
 Allumes-tu la nuit d'aussi grande lumiere,
 Quand sans bruit tu descens pour baiser ton amant

H E L A S ! s'il t'en souvient, amoureuse Deesse,
 Et si quelque douceur se cueille en le baisant,
 Maintenant que je fors pour baiser ma maistresse,
 Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.

A H ! la fable a menty : les amoureuses flammes
 N'eschaufferent jamais ta froide humidité :
 Mais Pan, qui te conneut du naturel des femmes,
 T'offrant une toison vainquit ta chasteté.

DES PORTES. 71

SI tu avois aimé , comme on nous fait entendre ,
Les beaux yeux d'un berger de long sommeil tou-
chez ,
Durant tes chauds desirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent estre cachez.

MAIS flamboye à ton gré ; que ta corne argentée
Fasse de plus en plus ses rais estinceler :
Tu as beau découvrir ; ta lumiere empruntée
Mes amoureux secrets ne pourra deceler.

QUE de fascheuses gens ! Mon Dieu ! quelle couf-
tume ,
De demeurer si tard en la rue à causer !
Ostez-vous du ferein ; craignez-vous point la reume ?
La nuit s'en va passée , allez vous reposer.

JE vay , je vien , je fuy , j'escoute & me pro-
meine ,
Tournant tousjours mes yeux vers le lieu desiré.
Mais je n'avance rien ; toute la rue est pleine
De jaloux importuns dont je suis esclairé.

JE voudrois estre Roy , pour faire une ordonnance
Que chacun deust la nuit au logis se tenir ;
Sans plus les amoureux auroyent toute licence ;
Si quelque autre failloit , je le feroys punir.

O Somme ! ô doux repos des travaux ordinaires ;
 Charmant par ta douceur les pensers ennemis,
 Charme ces yeux d'Argus, qui me sont si contraires,
 Et retardent mon bien faute d'estre endormis.

MAIS je perds (malheureux) le tans & la parole ;
 Le somme est assommé d'un dormir ocieux :
 Puis durant mes regrets la nuit prompte s'envolle ;
 Et l'Aurore desja veut defermer les Cieux.

JE m'en vay pour entrer : que rien ne me retarde.
 Je veux de mon manteau mon visage boucher.
 Mais, las ! je m'apperçoy que chacun me regarde ;
 Sans estre découvert je ne puis m'approcher.

JE ne crains pas pour moy : j'ouvrerois une armée ;
 Pour entrer au sejour qui recelle mon bien ;
 Mais je crains que Madame en peust estre blasmée ;
 Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.

QUOY ! m'en iray je donc ? Mais que voudrois-je
 faire ?

Aussi bien peu à peu le jour se va levant.
 O trompeuse esperance ! Heureux cil qui n'esperé
 Autre loyer d'Amour que mal en bien servant.

S O N N E T.

LIBERTE' precieuse en mes vœux adorée,
Qui depuis si long tans m'avois voulu laisser,
Te puis-je donc encore, ô Deesse, embrasser,
Affranchi des liens qui mon ame ont ferrée ?

T'AYANT trop follement en la France esgarée
Depuis tant de faisons, eussé-je peu penser
Que si loing en Poloigne il fallust m'adresser,
Pour voir sous ta faveur ma franchise assleurée ?

J'ESTOIS serf doublement : mon Roy me retenoit,
Et l'œil d'une beauté mille loix me donnoit.
J'ay congé de mon Prince, & ma dame me laisse.

CAR depuis mon depart son cœur elle a changé.
O moy trois fois heureux, qui me voy deschargé
D'un coup, à mon honneur, de maistre & de maistr
tresse !



SONNET.

FRISEZ vos blonds cheveux, adoucissez vos
yeux,
De propos enchanteurs vostre bouche soit plaine,
Lâchez des soupirs feints, dressez la veue aux cieux,
Pleurez, contraignez-vous : vostre esperance est
vaine.

JE n'y retourne plus. Tant de cris furieux,
Tant de jours consommez en angoisseuse paine,
Pour le poignant regret de vous voir si soudaine,
Feront qu'à l'advenir je me garderay mieux.

L'EXPERIENCE apprend ; mon mal m'a rendu sage,
O malheureux qui ayme une dame volage,
Et de ses feints propos se laisse decevoir !

NON, non, si jamais plus vostre douceur m'abuse,
Je ne veux ny pitié ny pardon recevoir :
Car la seconde erreur n'est pas digne d'excuse.



SONNET.

IL faudra bien qu'une femme soit belle,
D'œil & de port chastement composé,
Et que l'esprit n'en soit trop advisé,
Pour m'abuser & me fier en elle.

IL n'y a rien qui soit plus infidelle,
Ny cœur si feint, si traistre & si rusé
Que d'une femme, animal déguisé,
Qui jour & nuit ne discourt que cautelle.

A faire mal gift son entendement.
Peu de cervelle, & moins de jugement,
La font superbe, erratique, inconstante.

A quel malheur nous ont soumis les Cieux !
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux
N'avoir qu'un œil, que d'un estre contante.



SONNET.

J'AVOY fait mille efforts pour rompre une prison
 Où la seule fureur rangeoit ma fantaisie ,
 Sans que le cours des ans , la peur , la jalousie
 Eussent peu dedans moy reloger la raison.

SENTANT au creux des os la brûlante poison
 Dont mon ame insensée estoit toute faisie ,
 Forcé, je m'abandonne à ceste frenaisie ,
 N'esperant jamais plus d'y trouver guarison.

MAIS enfin, de bon-heur , je sceu que ma maistresse
 Favorisoit un sot sans grace & sans adresse ,
 Durant qu'elle s'en mocque & s'en rit avec moy :

LORS un noble desdain vient gagner mon courage,
 Qui m'affranchit du tout de l'amoureuse loy.
 Doy-je pas bien aimer le sot qui m'a fait sage ?



STANCES

STANCES DU MARIAGE.

I.

DE toutes les fureurs dont nous sommes pressés,
 De tout ce que les Cieux ardamment courroucez,
 Peuvent darder sur nous de tonnerre & d'orage,
 D'angoisseuses langueurs, de meurtre ensanglanté,
 De soucis, de travaux, de faim, de pauvreté,
 Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage :

I I.

DURE & sauvage loy nos plaisirs meurtrissant,
 Qui, fertile, a produit un hydre renaissant
 De mespris, de chagrin, de rancune & d'envie :
 Du repos des humains l'inhumaine poison,
 Des corps & des esprits la cruelle prison,
 La source des malheurs, le fiel de nostre vie.

I I I.

ON dit que Jupiter ayant, pour son peché,
 Sur le dos d'un rocher Prométhée attaché,
 Qui servoit de pasture à l'aigle insatiable,
 N'eut le cœur assouvy de tant de cruauté ;
 Mais voulut, pour montrer qu'il estoit despité,
 Rendre le genre humain de tout point miserable.

IV.

IL envoya la femme aux mortels ici bas ;
 Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas ;
 Et portant en la main une bouette feconde
 Des semences du Mal , les Procez , le Discord ,
 Le Souci , la Douleur , la Vieillesse , & la Mort :
 Bref , pour douaire elle avoit tout le Malheur du
 Monde.

V.

VENUS dessus son front mille beautez fema ,
 Pithon d'autant d'attraits sa parole anima ,
 Vulcan forgea son cœur , Mars luy donna l'audace :
 Bref , le Ciel rigoureux si bien la déguisa ,
 Que l'homme épris de flamme aussi tost l'espouza ,
 Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

V I.

DE-là le Mariage eut son commencement ,
 Tyran injurieux , plein de commandement ,
 Que la Liberté fuit comme son adverfaire ;
 Plaisant à l'abordée , à l'œil doux & riant ;
 Mais qui , sous beau semblant , traistre , nous va liant
 D'un lien que la Mort seulement peut desfaire.

V I I.

IL tient deffous ses piés le Repos abatu ,
 De cordage & de fers son corps est reveftu :

Le Soin est à costé , le Travail le regarde ,
 La Peur , la Jaloufie , & le Mal inconnu
 (Mal par opinion) qui rend l'homme cornu :
 Puis vient le Repentir , chef de l'arriere-garde.

V I I I.

LE Dueil & les Courroux après le vont suivant :
 Amour fuit , le voyant , leger comme le vant ,
 Bien que le nom d'Amour masque sa tyrannie.
 Car ce puissant vainqueur & des Dieux & des Rois
 (Magistrat souverain) n'est point sujet aux lois ,
 Et de toute sa cour la contrainte est bannie.

I X.

HELAS ! grand Jupiter , si l'homme avoit erré ,
 Tu le devois punir d'un mal plus moderé ,
 Et plustost l'assommer d'un esclat de tonnerre ,
 Que le faire languir durement enchainé ,
 Hoste de mille Ennuis , au Dueil abandonné ,
 Travaillant son esprit d'une immortelle guerre.

X.

ON parle des Enfers où les maux sont punis ,
 Un cruel magazin de tourmens infinis ,
 Du Chien toujours beant, des Sœurs pleines de rage,
 Des douleurs de Titye & des autres Esprits :
 Mais je ne puis penser que ce soit rien au prix,
 Ne qu'il y ait Enfer si grand que Mariage.

X I.

LANGUIR toute sa vie en obscure prison ;
 Passer mille travaux , nourrir en sa maison
 Une femme bien laide , & coucher auprès d'elle ;
 En avoir une belle , & en estre jaloux ,
 Craindre tout , l'espier , se gesner de courroux ,
 Y a-t'il quelque peine en Enfer plus cruelle ?

X I I.

JE tais tant de regrets , de soucis , & d'ennuis ,
 Tant de jours ennuyeux , tant de fascheuses nuits ;
 Tant de rapports femez , tant de plaintes ameres :
 Qui les pense nombrer , aura plustost conté
 Les fleurettes de may , les moissons de l'esté ,
 Et des plaines du ciel les flambeaux ordinaires.

X I I I.

HE donc ! parmi ces maux que n'avons nous des
 yeux
 Pour connoistre en autruy la vengeance des Dieux ,
 Evitant sagement nostre perte asseurée ?
 Mais au fort du peril nous nous allons ruer ,
 Nous forgeons (malheureux !) le fer pour nous tuer ,
 Et beuvons la poison par nos mains preparée.

X I V.

SI d'un sommeil de fer nos yeux n'estoient pressez ,
 La Nopce seullement nous apprendroit assez

DES PORTES. 81

Quel heur & quel repos son lien nous appreste :
Le son des tabourins , les flambeaux allumez ,
L'appareil , la rumeur , les bruits accoustumez ,
N'est-ce un presage seur de prochaine tempeste ?

XV.

ESCOUTEZ ma parole , ô mortels esgarez ,
Qui dans la servitude aveuglément courez ,
Et voyez quelle femme au moins vous devez prendre :
Si vous l'espousez riche , il se faut preparer
De servir , de souffrir , de n'oser murmurer ,
Aveugle en tous ses faits , & sourd pour ne l'entendre .

XVI.

DEDAIGNEUSE & suberbe elle croit tout sçavoir ;
Son mary n'est qu'un sot , trop heureux de l'avoir :
En ce qu'il entreprend elle est tousjours contraire ;
Ses propos sont cuisans , hautains & rigoureux :
Le forçat miserable est beaucoup plus heureux
A la rame & aux fers d'un outrageux corsaire .

XVII.

SI vous la prenez pauvre , avec la pauvreté
Vous espousez aussi mainte incommodité :
La charge des enfans , la peine & l'infortune ;
Le mespris d'un chacun vous fait baisser les yeux ;
Le soin rend vos esprits chagrins & soucieux .
Avec la pauvreté toute chose importune .

XVIII.

SI vous l'espousez belle , assurez-vous aussi
 De n'estre jamais franc de crainte & de fouci :
 L'œil de vostre voisin comme vous la regarde ,
 Un chacun la desire : & vouloir l'empescher ,
 C'est esgaller Sisiphe & monter son rocher.
 Une beauté parfaite est de mauvaise garde.

XIX.

SI vous la prenez laide , adieu toute amitié :
 L'esprit , tenant du corps , est plain de mauvaitié ;
 Vous aurez la maison pour prison tenebreuse ;
 Le Soleil desormais à vos yeux ne luyra.
 Bref , on peut bien penter s'elle vous desplaira ,
 Quand la plus belle femme en trois jours est fa-
 cheuse.

XX.

CELUY n'avoit jamais les Nopces esprouvé ,
 Qui dit qu'aucun secours contre Amour n'est trouvé ;
 Depuis qu'en nos esprits il a fait sa racine.
 Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraser,
 La voulons nous haïr ? il la faut espouser.
 Qui veut guarir d'Amour , c'en est la medecine.

XXI.

MILLE fois Jupiter , d'Amour tout esgaré ,
 Pour les yeux de sa sœur a plaint & soupiré ;

Toutesfois il la hait dès qu'il l'a espoufée ;
 Et lui desplait fi fort , que , pour s'en efranger ,
 En beſte & en oyſeau ne feint de ſe changer ,
 Ne trouvant rien faſcheux pour la rendre abuſée.

X X I I.

C'EST un eſtrange cas , que le palais des Dieux
 Ne s'eſt peu garantir des débats furieux
 Naiffans du Mariage , autheur de toutes plaintes ;
 Et que ce Jupiter que tout l'univers craint ,
 Aguetté de Junon , cent fois s'eſt veu contraint
 De couvrir ſa grandeur ſous mille eſtranges faintes ;

X X I I I.

LA Nopce eſt un fardeau ſi faſcheux à porter ,
 Qu'elle fait à un Dieu ſon empire quitter ,
 Elle luy rend le Ciel un enfer de triſteſſe ;
 Et trouve en ſes liens tant d'infelicité ,
 Qu'il ayme mieux ſervir en terre une beauté ;
 Que jouyr dans le Ciel d'une eſpouſe Déeſſe.

X X I V.

A l'exemple de luy qui doit eſtre ſuivy ,
 Tout homme qui ſe trouve en ſes laqs aſſervy
 Doit par mille plaiſirs allegger ſon martyre ,
 Aymer en tous endroits ſans esclaver ſon cœur ,
 Et chaffer loing de luy toute jalouſe peur :
 Plus un homme eſt jaloux , plus ſa femme on deſire.

XXV.

O supplice infernal en la terre transmis
 Pour gesner les humains ! gesne mes ennemis ;
 Qu'ils soient chargez de fers , de tourmens , & de
 flames !

Mais fuy de ma maison , n'approche point de moy ;
 Je hay plus que la Mort ta rigoureuse loy ,
 Aimant mieux espouser un tombeau qu'une femme ;

SONNET.

HA ! je vous entens bien : ces propos gracieux ,
 Ces regards desrobez , cet aimable sou-rire ,
 Sans me les dechiffrer je sçay qu'ils veulent dire ;
 C'est qu'à mes ducats vous faites les doux yeux.

QUAND je conte mes ans , Tithon n'est pas si vieux ;
 Je ne suis deormais qu'une mort qui respire ;
 Toutesfois vostre cœur de mon amour soupire ,
 Vous en faites la triste & vous pleignez des cieux ;

LE peintre estoit un sot , dont l'ignorant caprice
 Nous peignit Cupidon un enfant sans malice ,
 Garni d'arc & de traits , mais nu d'accoustrement.

Il falloit pour carquois une bourse luy pendre,
 L'habiller de clinquans, & luy faire respandre
 Rubis à pleines mains, perles & diamans.

ADIEU A LA POLOIGNE.

ADIEU, Pologne; adieu, plaines desertes;
 Tousjours de neige ou de glace couvertes;
 Adieu, pays d'un éternel adieu.
 Ton air, tes meurs m'ont si fort sçeu desplaire;
 Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
 Si jamais plus je retourne en ce lieu.

ADIEU, maisons d'admirable structure;
 Poisses, adieu, qui dans vostre closture
 Mille animaux pesle-mesle entassez,
 Filles, garçons, veaux & bœufs tout ensemble;
 Un tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
 Tant regretté par les siecles passez.

QUOY qu'on me dist de vos meurs inciviles,
 De vos habits, de vos meschantes villes,
 De vos esprits pleins de legereté,
 Sarmates fiers, je n'en voulois rien croire,
 Ny ne pensois que vous peussiez tant boire:
 L'eussé-je creu sans y avoir esté?

BARBARE peuple , arrogant & volage ,
 Vanteur , causeur , n'ayant rien que langage ;
 Qui jour & nuit dans un poisse enfermé
 Pour tout plaisir se joue avec un verre ,
 Ronfle à la table , ou s'endort sur la terre ;
 Puis comme un Mars veut estre renommé.

CE ne sont pas vos grand's lances creusées ,
 Vos peaux de loup , vos armes déguifées ,
 Où maint plumage & mainte aile s'estend ,
 Vos bras charnus ny vos traits redoutables ,
 Lourds Polonnois , qui vous font indomtables ;
 La pauvreté seulement vous deffend.

SI vostre terre estoit mieux cultivée ,
 Que l'air fust doux , qu'elle fust abreuvée
 De clairs ruisseaux , riche en bonnes citez ,
 En marchandise , en profondes rivieres ,
 Qu'elle eust des vins , des ports , & des minieres ;
 Vous ne seriez si long tans indomtez.

LES Othomans , dont l'ame est si hardie ,
 Aiment mieux Cypre , ou la belle Candie ,
 Que vos deserts presque tousjours glacez :
 Et l'Alemand qui les guerres demande ,
 Vous dédaignant , coust la terre Flamande ,
 Où ses labours sont mieux recompensez.

NEUF mois entiers, pour complaire à mon
maître

Le grand Henry, que le Ciel a fait naître
Comme un bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce desert j'ai la France laissée,
Y consumant ma pauvre ame blessée,
Sans nul confort, sinon qu'en le voyant.

FASSE le Ciel, que ce valeureux prince
Soit bientôt Roy de quelque autre province,
Riche de gens, de citez & d'avoir !
Que quelque jour à l'empire il parvienne !
Et que jamais icy je ne revienne,
Bien que mon cœur soit brûlant de le voir.

CHANSON.

O BIEN heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine & d'envie,
Parmi les champs, les forests & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire ;
Et qui ne vend sa liberté, pour plaire
Aux passions des princes & des rois !

IL n'a souci d'une chose incertaine,
Il ne se paist d'une espérance vaine,

H ij

Nulle faveur ne le va decevant ;
 De cent fureurs il n'a l'ame embrasée ;
 Et ne maudit sa jeunesse abusée ,
 Quand il ne trouve à la fin que du vant.

IL ne fremist quand la mer courroucée
 Enfle ses flots contrairement poussée
 Des vens esmeus soufflans horriblement :
 Et quand la nuit à son aise il sommeille ;
 Une trompette en sursaut ne l'esveille ,
 Pour l'envoyer du liêt au monument.

L'AMBITION son courage n'attise ,
 D'un fard trompeur son ame il ne deguise ;
 Il ne se plaist à violer sa foy ,
 Des grands seigneurs l'oreille il n'importune ;
 Mais , en vivant contant de sa fortune ,
 Il est sa cour , sa faveur , & son roi.

JE vous rends grace , ô Deïtez sacrées
 Des monts , des eaux , des forests & des prés ;
 Qui me privez des pensers soucieux ,
 Et qui rendez ma volonté contente ,
 Chassant bien loin la misérable attente
 Et les desirs des cœurs ambitieux.

DEDANS mes champs ma pensée est enclose ;
 Si mon corps dort , mon esprit se repose ;

Un soin cruel ne le va devorant.
Au plus matin la fraîcheur me soulage :
S'il fait trop chaud , je me mets à l'ombrage ;
Et s'il fait froid , je m'échauffe en courant.

SI je ne loge en ces maisons dorées ,
Au front superbe , aux voûtes peinturées
D'azur , d'esmail , & de mille couleurs ,
Mon œil se paist des trefors de la plaine
Riche d'œillets , de lis , de marjolaine ,
Et du beau teint des printanieres fleurs.

DANS les palais enflez de vaine pompe ;
L'ambition , la faveur qui nous trompe ,
Et les soucis logent communément :
Dedans nos champs se retirent les Fées
Roynes des bois , à tresses decoiffées ,
Les Jeux , l'Amour , & le Contentement.

AINSI vivant , rien n'est qui ne m'agrée.
J'oy des oiseaux la musique sacrée ,
Quand au matin ils benissent les Cieux ;
Et le doux son des bruyantes fontaines ,
Qui vont coulans de ces roches hautaines
Pour arrouser nos prez delicieux.

QUE de plaisir de voir deux colombelles
Bec contre bec , en tremoussant des ailes ,

DES PORTES.

Mille baisers se donner tour-à-tour :
 Puis, tout ravi de leur grace naïve,
 Dormir aux frais d'une source d'eau vive,
 Dont le doux bruit semble parler d'Amour !

QUE de plaisir de voir sous la nuit brune ;
 Quand le Solcil a fait place à la Lune,
 Au fond des bois les Nymphes s'assembler,
 Montrer au vent leur gorge descouverte,
 Danser, sauter, se donner cote-verte,
 Et sous leur pas tout l'herbage trembler !

LE bal fini, je dresse en haur la veue,
 Pour voir le teint de la Lune cornuë,
 Claire, argentée ; & me mets à penser
 Au fort heureux du pasteur de Latmie :
 Lors je souhaite une aussi belle amie ;
 Mais je voudrois en veillant l'embrasser.

A I N S I la nuit je contente mon ame.
 Puis quand Phebus de ses rais nous enflame ;
 J'essaye encor mille autres jeux nouveaux
 Diversement mes plaisirs j'entrelasse,
 Ores je pesche, or' je vais à la chasse,
 Et or' je dresse embuscade aux oyseaux.

JE fay l'amour ; mais c'est de telle sorte,
 Que seulement du plaisir j'en rapporte,

N'engageant point ma chere liberté :
Et quelques laqs que ce Dieu puisse faire
Pour m'attraper , quand je m'en veux distraire ,
J'ay le pouvoir comme la volonté.

D O U C E S brebis , mes fidelles compagnes ,
Hayes , buissons , forests , prez & montagnes ,
Soyez tefmoins de mon contentement.
Et vous (ô Dieux !) faites , je vous supplie ,
Que cependant que durera ma vie ,
Je ne connoisse un autre changement !



EPIGRAMME

SI dessus vos lèvres de roses
 Je voy mes lieffes declofes ,
 Mon esprit , ma vie & mon bien ;
 Vous ne pouvez me les deffendre ;
 Il faut que chacun ait le sien :
 Par tout le mien je puis reprendre.

Autre.

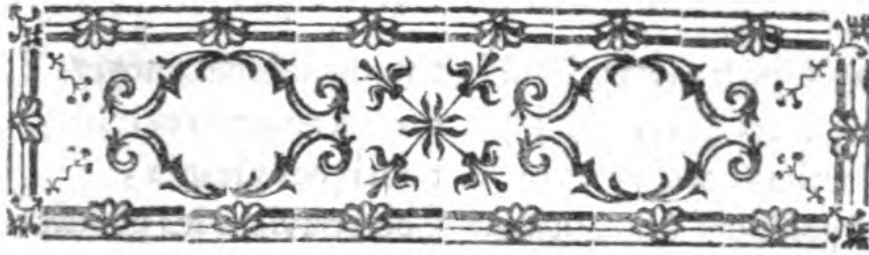
TANT de rapports fascheux indignes de notre
 ire ,
 Ne sortent que d'esprits jaloux ou malcontans :
 Je suis d'advis de faire , & de les laisser dire ;
 Ils en auront la paine , & nous le passetans.



DU BARTAS.

GUILLAUME SALÛSTE Seigneur DU BARTAS, Calviniste, mêla tant qu'il vécut la profession des armes avec celle des belles lettres. Il naquit en 1545, dans la Gascogne, d'un pere qui étoit Trésorier de France. Henri le Grand, qui étoit pour lors Roi de Navarre, l'employa pour ses affaires en Angleterre, en Dannemark, & en Escoffe, où le Roi Jacques voulut le retenir, mais inutilement. Il commanda en Gascogne une compagnie de cavalerie sous le Maréchal de Matignon, Gouverneur de la même Province. Il mourut en 1590, selon M. de Thou; & en 1591, selon M. de Sainte Marthe, âgé de 46 ans. Il a été fort estimé de Ronfard, qui ayant lu son Poëme de *la Semaine*, qui ne seroit pas cependant du goût de ce siecle, lui fit présent d'une plume d'or, & lui témoigna qu'il avoit plus fait en sa *Semaine*, que lui en toute sa vie. M. de Thou dit

que *du Bartas* a mérité d'autant plus de gloire , qu'il a eu plus d'obstacles à surmonter pour réussir dans la Poësie Françoisise; car, sans parler des emplois militaires auxquels il s'est trouvé engagé par les devoirs de sa naissance & de sa condition dès son enfance, il avoit trouvé dans le langage de son pays un grand éloignement pour la pureté de la langue Françoisise. Ce Poëte avoit le génie grand. Il mérita d'être traduit en Latin & en Italien. Il n'aimoit que les grands sujets. Son style étoit sublime ; il avoit de la force & de la hardiesse , de la dignité & de l'abondance. Mais comme la langue Françoisise n'avoit pas acquis toute sa perfection , ses ouvrages paroissent avoir quelque chose de vieux dans le style. On dit que , quoiqu'il fût Gascon, il avoit cependant de lui-même des sentimens fort modestes; qu'il étoit homme de bien , & d'une grande intégrité de mœurs. Ainsi on peut dire qu'il avoit toutes les bonnes qualités d'un Poëte, sans en avoir les défauts.



DU BARTAS.

HYMNE DE LA PAIX.

SAINT E fille du Ciel, Deesse qui rameines
L'antique siecle d'or, qui belle rassereines
L'air troublé des François, qui fais rire nos champs,
Unique espoir des bons, juste effroy des meschans ;
Vierge, depuis vingt ans aux Gaules incognue ,
O Paix ! heureuse Paix ! tu sois la bien venue !
Voy comme , à ton retour , ceux qui desja pouf-
foient
Leurs escumeux chevaux , & forcenez baiffoyent
Leurs bois pour se choquer , jettent aux pieds leurs
armes ,
Et d'aïse transportez s'entrebaignent de larmes.
Voy comme derechef les traffiqueurs vaisseaux
Defancrez , vont glissant sur nos marchandes eaux.
Voy comme le Senat , jà par toute la France
Reprend son escarlate , & la Loy sa puissance.

Voy sous les flots d'oubly tous nos débats noyez.
 Voy rebastir les murs que Mars a foudroyez.
 D'artisans occupez voy les boutiques pleines,
 De pasteurs, de troupeaux & de bouviers les plaines;
 Voy, voy les feux de joye ondoyer jusqu'aux cieux.
 Voy le peuple assemblé; qui les larmes aux yeux
 Prononce ce beau chant, lo! qu'on s'esjouisse;
 Que du los du Seigneur tout nostre air retentisse;
 Du grand Dieu qui nous donne un bien non pour-
 chassé,
 Un bien qui semble un songe, un bien par nous
 chassé :
 Si qu'oyant, & voyant tant de jointes merveilles,
 Nous tenons pour suspects nos yeux & nos oreilles.
 Que le Roy, que Monsieur, & que le Navarrois
 Soyent nommez ce jourd'huy, d'une commune voix;
 Peres de la patrie; & qu'on grave leur gloire
 Dans l'airain éternel du temple de memoire,
 Pour avoir tant de feux en un moment esteins,
 Desarmé Dieu de foudre, & de glaives nos mains;
 Calmé la passe horreur des intestins orages,
 Et fermé le portal du Pere aux deux visages.
 En faveur de ces biens, facent les Cieux pleuvoir
 Sur la teste du Roy l'honneur de son avoir!
 Que le Duc d'Alençon, avant que l'an remorde
 Sa d'or-luyfante queue, exile la Discorde
 De l'esprit des Flamans; que tout le Pays-Bas
 Esprouve sa clemence, ou l'effort de son bras;

Et que tousjours vainqueur , il n'arreste sa course
 Qu'il n'ait pour son zenith les clairs flambeaux de
 l'ourse !

Que le Roy Navarrois , genereux fils de Mars ,
 Meine boire bien tost dans l'Hebre ses soldars :
 Qu'il se face Seigneur des provinces bornées
 Du flot des deux grands Mers , & des monts Py-
 renées ;

Et qu'il voye à la fin par son glaive desfaits
 Les tyrans de Maroc , de Tunis & de Fez !
 Passant par là , mes vœus à leurs voix je marie •
 Octroye , ô Tout-puissant ! octroye , je te prie ,
 Ce bon-heur à mes yeux : octroye que mes yers ,
 Sur l'astre de leur los porté par l'univers ,
 Entre les mieux-disans me donnent quelque place
 Sur le docte sommet du tousjours-verd Parnasse.
 Ainsi di-je à par-moy. Or , Sire , en attendant
 Que j'aïlle ton beau nom par le monde espendant ,
 Je chante le berceau de la terre nouvelle ,
 Comme un doux avant-jeu d'une chanson si belle.



S O N N E T.

ENVIEUSE Nature , hé ! pourquoy caches-tu
De forests , de torrens & de monts ces passages
A ceux qui , desireux de se faire plus sages ,
Vont loin de leurs maisons apprendre la vertu ?

POURQUOY caches-tu l'or deffous un mont battu ;
Darolé par les flancs , & par le front d'orages ?
Pourquoy clos-tu de rocs & de deserts sauvages
L'eau qui fait teste aux maux dont l'homme est
combattu ?

JE l'ay , dit-elle , fait , pour monstrier que le Prince
Doit borner ses desirs des bords de sa province :
Je l'ay fait pour monstrier que l'on ne doit chercher

CÉ que sous l'espeffeur de tant de monts je cache :
Je l'ay fait , pour monstrier qu'il faut que chacun
tâche

Conserver la santé qui s'achete si cher.



PASSERAT.

JEAN PASSERAT, natif de Troye, fut le premier qui fit voir que la science la plus solide & la plus élevée n'avoit rien de commun avec la pédanterie : car encore qu'on fût persuadé qu'il étoit un des plus sçavans hommes du siècle où il vivoit, comme on le peut voir par la place de Professeur royal en Eloquence qu'il eut après la mort du célèbre Ramus, & par l'excellence de sa Critique qui le fit nommer l'Aristarque de son siècle, il ne laissa pas de passer à Paris, où il enseignoit, pour celui qui faisoit profession de la plus haute & de la plus fine galanterie. Son emploi ne l'empêcha pas de cultiver la Poësie Latine & Françoisé. Ses Epigrammes Latines sont fort estimées ; & ses vers ne laissent pas de faire aujourd'hui les délices de quantité de gens d'esprit, quoiqu'il ait eu le malheur de vivre dans un siècle où la langue encore

grossiere ne s'accordoit pas avec les délicatesses de la Poësie. On peut dire cependant qu'il avoit joint à beaucoup d'érudition une rare politesse, & qu'il n'avoit de pédant que la robe & le bonnet. Quoiqu'il eût de l'habitude avec tous les gens de qualité de ce tems-là, il ne forma d'étroite liaison qu'avec Monsieur de Même, dans la maison duquel il passa 30 années, & y mourut de paralysie, l'an 1602, âgé de 73 ans.

Ronsard, Belleau & Baif l'ont beaucoup estimé; & le célèbre des Portes a fait voir par ces vers l'estime qu'il avoit pour sa memoire:

TU restois, Passerat, du bon siecle passé,
 Siecle où les doctes Sœurs avoient tant de puissance;
 Et tes chers compagnons, grand' lumiere de France,
 Belleau, Baif, Ronsard, t'avoient tous devancé.

SEUL de ces demy-Dieux, tu nous fus délaissé,
 Comme un gage dernier de l'antique excellence,
 Afin que ta splendeur esblouist l'ignorance,
 Et fist voir de combien ce siecle a rabaisé.

MAIS

MAIS voyant qu'icy bas ta demeure étoit vaine ,
Le destin favorable a mis fin à ta peine ,
Enrichissant le ciel d'un si divin flambeau.

PASSERAT , dont les vers coulent comme ambrosie ,
Si tu veis de ton temps naître la Poësie ,
Je puis dire à ta mort l'avoir vue au tombeau.

On dit que , sur la fin de sa vie , nonobstant son incommodité qui le retint cinq années dans le lit , & la vue qu'il avoit perdue, son humeur gaie & enjouée lui fit composer son Epitaphe , qu'on voit aux Jacobins de la rue saint Jacques :

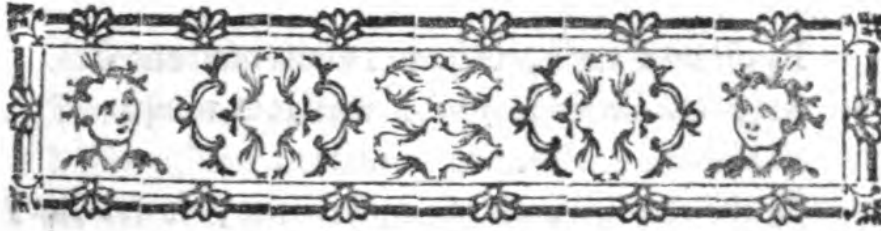
*HIC situs in parvâ Janus Passertius urnâ ,
Ausonii Doëtor regius eloquii.
Discipuli memores , tumulo date sèrta Magistri ;
Ut vario florum munere vernet humus.
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent ,
Sint modò carminibus non onerata malis.*

On ne fera pas fâché de voir ces deux vers François , qui rendent assez bien le sens de de cette Epitaphe :

Afin que rien ne poise à ma cendre & mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargés point ma tombe.

PASSERAT avoit accoûtumé de dire qu'il
préféroit au Duché de Milan, l'Ode que
Ronsard avoit faite pour le Chancelier de
l'Hôpital.





PASSERAT.

Metamorphose d'un Homme en Oiseau.

MARS est passé ; voicy le premier jour ,
Du mois sacré à la mere d'Amour.
Dites, oiseaux de diverse peinture ,
Sentez-vous point rajeunir la Nature ?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants ;
Resjouissez les forests & les champs.
En recompense, icy gisant à l'ombre ,
Je chantetay quelqu'un de votre nombre ,
Qui autrefois entre nous a vescu ,
Ore est oiseau, & s'appelle Cocu ;
Fameux oiseau, de qui prist la semblance
Le Roy du ciel, qui la tempeste lance ,
Pour affermer le courage peureus
De sa Junon au combat amoureux.

CE Cocu fut un bourgeois de Corinthe ,
Fort ombrageux , & sujet à la quinte ,

Puissant d'amis, pere aux escus contens ;
Mais qui avoit passé son meilleur temps.
Il espoufa une femme gentille ,
Belle, en sa fleur, fine, accorte, & subtile ;
Dont Cupidon le sceut tant enflamer ,
Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer.
Il ne taschoit sinon qu'à lui complaire :
Voire faisoit plus qu'il ne pouvoit faire.
Ce bon vieillot juroit tous ses grands Dieux
Qu'il l'aimoit plus que son cœur, ny ses yeux ;
En peu de temps l'espouse jeune & roide
Rompit les reins à la vieillesse froide.
Le bon hommeau qui veit que longuement
Ne fourniroit à tel appointment ,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance ;
Eut son recours à sainte remonstrance.
De mary donc il devint sermonneur ,
Qui ne preschoit que vertu, & qu'honneur ;
Que bon renom. C'estoit tout son langage ,
Qu'il faut garder la foy en mariage ;
Que du logis femme ne doit sortir
Sans son mary. Il l'eust peu convertir ,
A ce qu'on dit, si l'archerot qui vole
Se contentoit seulement de parole :
Ce qu'il ne fait : il est par trop dispos ,
Volage, ardent, ennemy de repos ,
Pour endurer qu'une belle jeunesse
Languisse à l'ombre, & moyfisse en paresse.

Affez de fois elle en monstra semblant ;
Dont le mary , chaude fièvre tremblant ,
Laiſſa gliffer dedans ſa fantaſie
Un certain mal qu'on nomme Jalouſie.
Si toſt qu'au vif de ce mal il fut poingt ,
Qui met au front cornes qu'on ne voit point ;
Sot , il voulut tenir ſa femme en mue ;
Luy defendit de ſe monſtrer en rue ;
Veilloit après , ne ceſſoit d'eſpier ;
A ſon œil meſme il ne ſ'oſoit fier.
Mal eſt gardé ce que garde la crainte !
Le corps eſtoit au logis par contrainte ;
L'eſprit dehors à ce ſeul but tendoit
De faire en bref ce qu'on lui defendoit.
C'eſt la couſtume ; il ſe pique & ſ'offenſe
Plus aigrement de plus aigre deſenſe.
Ainſi voit-on les villageois , troublez
Contre un torrent qui vient gaſter leurs blez ;
Dreſſer rempars de fagots & d'argile ,
Se travaillans d'une peine inutile :
Cela ne fert , ſinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut ſ'arreſter ;
Il pouſſe avant ſon onde courroucée ;
Puis quand il a mis à bas la chauffée ,
A gros bouillons , de plus grande fureur ,
S'en va noyer l'eſpoir du laboureur.
P O U R abbreger , dès la premiere année ,
Elle trouva party par ſa menée.

Alors conclut de quitter son grison ,
 Quoy qu'il en fust , & sortir de prison :
 Assigne un jour (Venus c'estoit ta feste) ;
 Tous ses habits dès le soir elle appreste ;
 Part au matin avec un jeune amy ,
 Sans dire adieu au bon homme endormy .
 A son resveil qu'il se trouve sans elle ,
 Saute du liçt ; ses valets il appelle ,
 Puis ses voisins ; leur conte son malheur ;
 S'escrie au feu , au meurtre , & au voleur .
 Chacun y court . La nouvelle entendue
 Que ce n'estoit qu'une femme perdue ,
 Quelque goffeur de rire s'esclatant ,
 Va dire , O Dieux , qu'il m'en advienne autant !
 La perte , jointe avec la moquerie ,
 Firent tourner ses douleurs en furie :
 Sort de la ville , & fort aussi du sens :
 Par les chemins il demande aux passans ,
 Sçavez-vous point là où elle est allée ?
 Ma femme , hélas ! ma femme on m'a vollée .
 Il arrachoit sa barbe & ses cheveux ,
 Remplissoit l'air de regrets & de vœux ;
 Contoit aux Vents , au Soleil , à la Lune ,
 Aux durs rochers sa piteuse fortune .

MENANT tel deuil sept grands jours tous en-
 tiers ,
 Alla , revint , par voyes & sentiers ,

Par monts , par vaux , par bocage , & par
lande ,

Sans avaller breuvage ny viande ;
Et n'ayant plus que les os & la peau ,
Sembloit un corps deterré du tombeau.
Le Ciel , qui voit un si cruel martyre ,
En prend pitié , & en fin l'en retire.
Car une fois de douleur consumé ,
Comme il menoit son dueil accoustumé ,
La voix luy fault : & par miracle estrange ,
Sa bouche ouverte en un long bec se change.
Tirer pensoit barbe & cheveux chenus ;
Barbe & cheveux plume estoient devenus :
Plume devint sa robe par derriere ;
Et chaque bras est une aile legere.
Lors il perd terre ; & s'elevant en l'ær ,
Cocu parfait encommence à voler ,
Bien esbahy de perdre sa figure
En un moment par sa mesaventure ,
Comme jadis Picus fut estonné
Quand une Fée en Picmars l'eut tourné ,
Frapé trois fois de sa verge charmée ,
Pat un despit de n'estre point aimée.

A I N S I soudain ce miserable amant
Est fait oiseau , & si ne sçait comment.
Il fuit soy-mesme , & sa forme nouvelle ;
Q U I tient du Sacre & de la Colombelle :

S'envole au bois , au bois se tient caché ;
 Honteux d'avoir sa femme tant cherché.
 Et neantmoins quand le printemps renflame
 Nos cœurs d'amour , il cherche encor sa femme ;
 Parle aux passans , & ne peut dire qu'Où ;
 Rien que ce mot ne retint le Coucou
 D'humain parler : mais par œuvres il monstre
 Qu'onc en oubly ne mist sa mal-encontre.
 Se souvenant qu'on vint pondre chez luy ,
 Venge ce tort ; & pont au nid d'autruy.
 Voilà comment sa douleur il allege.
 Heureux ceux-là qui ont ce privilege !

E L E G I E.

D'un Amant parlant à une Porte.

L'HUMIDE nuit , nourrice des Amours ;
 A ja parfait la moitié de son cours ;
 L'oiseau cresté desja le jour salue ;
 Et je demeure encore emmy la rue.
 Devant un huis inhumain estendu ,
 J'ay trop long temps mon bon heur attendu.
 Gons , & Verrous , & toy Porte fermée ,
 Permettez-moy de voir ma bien-aimée.

Porte

Porte m'amie , hélas ! souviens-toy
De mon mérite , & de ma ferme foy.
De maintes fleurs j'ay la place semée
En ton honneur , & si t'ay parfumée
De bonne odeur : j'ay baissé ton loquet ;
Y attachant tous les soirs un bouquet ,
Quand humblement te faisois ma priere ,
A fin d'avoir secours en ma misere.
J'ay repassé cent & cent fois le jour
Pardevant toy , pour te faire la cour.
Tu as ouy le matin des aubades ,
Lais , virelais , & chansons , & ballades.
J'ay trembloté , j'ay martelé des dents
Au cœur d'hiver , pensant entrer dedans.
Tesmoins en sont les Astres & la Lune ,
Qui ont souvent pitié de ma fortune.

HUIS envieux , qui caches les beautez ;
Si sur ton suéil j'ay rompu mes costez ,
Fay-moy ce bien que leans je demeure
Tant seulement quelque demy quart-d'heure.
Oy comme il pleut : ton guichet soit ouvert
Au pauvre amant , pour le mettre à couvert.
Porte cruelle , & quasi aussi dure
Que celle-la pour qui la mort j'endure ,
Tu fais la sourde , & je perds mes propos.
Va , ton marteau ne te laisse en repos !

Tousjours sur toy vienne souffler la bife ;
 Tombe la gresle , & le foudre te brise !
 Autre peinture on ne life en tes aiz
 Que des gibets , & cornus marmouzets !
 Les chiens passans y font leur ordure !
 Tousjours sois-tu sujette à toute injure !

Sot que je suis ! qu'est-ce que je maudy !
 Pardonne moy , Porte ; je m'en dedy :
 Je n'en puis mais , si je t'ay dict outrage ;
 Ce n'est pas moy , c'est l'amoureuse rage
 Qui contraint l'homme , insensé , furieux ,
 De blasphemer la puissance des dieux.
 Faisons la paix. Porte , je te pardonne ;
 Pardonne moy , & ouvre toy , mignonne.
 Si tu ne veux , atteinte de pitié ,
 T'ouvrir du tout , ouvre toy à moitié :
 Ou deux fois moins ; je trouveray passage :
 Amour m'a fait si maigre à cest usage.
 Je ne crains point d'estre veu , ny surpris ;
 Amour rusé m'a ses ruses appris.
 A tout le moins , que ma voix trouve place
 Par quelque fente & petite crevace ,
 Tant qu'elle puisse à Madame venir ,
 Pour de mes maux luy faire souvenir.
 Ha ! j'ay espoir de meilleure aventure.
 On vient à l'huis , on touche à la serrure.

PASSERAT.

III

Je suis trompé : l'huis , ainsi que devant ,
Demeure clos ; c'estoit le bruit du vent ,
Qui avec luy ce bel espoir emporte.
Adieu l'espoir , & au diable la Porte.

ELEGIE.

VIVONS , aimons ; passons nos jeunes
En ce plaisir , sans peur des médifans.
Si en aimant nous consumons nostre âge ,
A nul qu'a nous nous ne portons dommage.
Par nos desseins , du Rhin au chef cornu
Des Reistres noirs l'orage n'est venu
En ce pais planter ses mœurs estranges,
Scier nos bleds , & faire nos vendanges ;
Ainsi qu'on voit les goulus estourneaux
Piller la vigne , & tromper les tonneaux
Qui s'attendoient d'avoir bonne vinée.
Par nostre brigade & par nostre menée ,
On n'a rompu assez mal à propos
Des citoyens le publique repos.
Si , comme nous , chacun eust eu envie
D'user en paix le reste de sa vie ,
Les païsans près la ville de Dreux ,
Pouffans le soc dans les seillons poudreux .

K ij

Ne heurteroyent parmy les dures mottes
 Tant de nos os & vuides bourguignottes :
 Ny saint Denys par nos glaives trenchans
 En nostre sang n'eust veu nager ses champs,
 Qui demourront à tout jamais infames
 Pour tant de corps orfelins de leurs ames,
 Corps tous François en un mesme nourris,
 Avant le temps en leur terre pourris :
 Ny la Dordonne, & la trouble Charante
 Qui de ses pleurs enfle son eau courante,
 N'eust apperceu tant d'hommes de valeur
 Rougir ses bords au troisieme malheur
 De nostre France (à peine encore nostre)
 Qui veut (helas!) d'un bras se couper l'autre

CE n'est ainsi, s'il s'esmeut un debat
 Entre amoureux, qu'on se porte au combat,
 Des yeux frians où Cupidon se joue,
 On fait tomber un crystal sur la joue
 De sa maistresse, où se vient rallumer
 Par la cholere un aspre feu d'aimer ;
 Et tout au pis, d'une main plus irée
 Elle se voit sa robe dechirée.
 Puis elle vient se vanger à son tour
 De ce jaloux, sacrilege en amour :
 Et luy disant mainte agreable outrage,
 D'ongles rongnez l'esgratigne au visage.

Voilà comment le courroux embrasé
Des amoureux, est tantost appaisé,
Sans deserter les campagnes fertiles
Par feux & sang, & par rages civiles.
Loin de moy soit une telle fureur :
J'aime la paix, j'ay la guerre en horreur.
Ce n'est pas moy qui glorieux demande
D'estre à l'assaut le premier de la bande.
Autre que moy, d'un plomb outrepercé,
Ira roulant au plus bas d'un fossé.
Mes plus grands coups, ma vaillance, & mes
armes,
Ce sont mes vers, ma priere, & mes larmes,
Dont, si j'avoy Madame combatu,
Jusques au ciel monteroit ma vertu :
Mais si sur moy sa rigueur est plus forte,
Je veux mourir de dueil devant sa porte.



S O N E T.

LA Femme & le Procès sont deux choses semblables :

L'une parle tousjours , l'autre n'est sans propos ;
L'une aime à tracasser , l'autre hait le repos ;
Tous deux sont desguisés , tous deux impitoyables ;

Tous deux par beaux presens se rendent favorables ;
Tous deux les supplians rongent jusques à l'os ;
L'une est un profond gouffre , & l'autre est un chaos
Où s'embrouille l'esprit des hommes miserables ;

Tous deux , sans rien donner , prennent à toutes
mains ;

Tous deux en peu de temps ruinent les humains ;
L'un attize le feu , l'autre allume les flames ;

L'UN aime le debat , & l'autre les discords.
Si Dieu donques vouloit faire de beaux accords ,
Il faudroit qu'aux procès il mariait les Femmes.



S A U V E G A R D E

*Sous la Maison de Baignolet , contre les
Reistres.*

EMPISTOLE'S au visage noirci,
Diables du Rhin , n'approchés point d'ici ;
C'est le sejour des Filles de Memoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire ,
De par Bacchus , dont suivés les guidons ;
Qu'alliés ailleurs combattre les pardons.
Volés ailleurs , messieurs les heretiques :
Icy n'y a ni chappes ni reliques.
Les oiseaux peints vous disent en leurs chants ;
Retirés-vous , ne touchés à ces champs :
A Mars n'est point ceste terre sacrée ,
Ains à Phœbus , qui souvent s'y recrée.
N'y gastez rien , & ne vous y joués.
Tous vos chevaux deviendroient encloués ;
Vos chariots , sans aisseuils & sans roues ,
Demeureroient versés parmy les boues.
Encore un coup , sans espoir de retour ,
Vous trouveriés le Roi à Montcontour ,
Où maudiriez votre folle entreprise ,
Rassiegeants Mets gardé du Duc de Guyse ;
Et en fuyant , batus , & defarmés ,
Boiriez de l'eau , que si peu vous aimés.

Gardés vous donc d'entrer en ceste terre,
 Ainsi jamais ne vous faille la guerre :
 Ainsi jamais ne laissez en repos
 Le porc fallé, les verres, & les pots :
 Ainsi tousjours pissiés-vous sous la table :
 Ainsi tousjours couchiés-vous à l'estable,
 Vaincueurs de soif, & vaincus de sommeil ;
 Ensevelis en vin blanc & vermeil,
 Sales & nuds, veautrés dedans quelque auge ;
 Comme un sanglier qui se fouille en sa bauge,
 Brief, tous souhaits vous puissent advenir,
 Fors seulement d'en France revenir,
 Qui n'a besoin, ô estourneaus estranges,
 De vostre main à faire ses vendanges.

O D. E.

Du premier jour de May.

LAISSON le lit & le sommeil
 Ceste journée.

Pour nous l'Aurore au front vermeil
 Est desja née.

Or que le ciel est le plus gay,
 En ce gracieus mois de May,

Aïmon, mignonne ;
Contenton notre ardent desir.
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

V I E N , belle , vien te pourmener
Dans ce bocage ,
Entens les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le roffignol est le plus dous ,
Sans qu'il se lasse.
Oublion tout deuil , tout ennuy
Pour nous resjouyr comme luy :
Le Temps se passe.

C'E vieillard contraire aus amans
Des aïles porte ;
Et , en fuyant , nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée un jour tu seras ,
Melancholique , tu diras :
J'estoy peu sage ,
Qui n'usoy point de la beauté
Que si tost le Temps a osté
De mon visage.

PASSERAT.

LAISSON ce regret & ce pleur
 A la vicilleſſe ;
 Jeunes , il faut cueillir la fleur
 De la jeuneſſe.
 Or que le ciel eſt le plus gay ,
 En ce gracieus mois de May ,
 Aimon , mignonne ;
 Contenton noſtre ardent deſir.
 En ce monde n'a du plaisir
 Qui ne s'en donne.

CHANSON.

BELLE , ta beauté s'enfuit ;
 Cueillons enſemble le fruit
 De la jeuneſſe gaillarde.
 Pendant qu'en avons le temps ,
 Rendons nos deſirs contents.
 Beauté n'eſt un fruit de garde.



Consolation de Passerat desrobé.

PASSERAT, que ne fais-tu
De nécessité vertu ?
Où est la philosophie,
Qui les esprits fortifie ?
Ne soï point tant esperdu.
Et bien ! c'est argent perdu.
Pour comble de ton dommage ;
Veus-tu perdre le courage ?
Es-tu seul en ces malheurs
Ruiné par les voleurs ?
Tout ce qui le cœur te ronge
Ce n'est que l'ombre d'un songe ;
Que la Fortune aus humains
Depart d'inegales mains,
Puis leur oste, & le retire,
Selon qu'elle se veult rire.
Il te reste, Dieu merci,
Et ancre & papier aussi ;
Il te reste quelque livre ;
C'est encor moyen de vivre.
Cesse de te tourmenter,
Et va des vers presenter
A monsieur de Bell'affise.
Si ta Muse il favorise,

Comme il a accoustumé,
 Tu sera tost remplumé.
 Va donc, & te recommande
 De par la neufvaine bande,
 Le priant d'affection
 Qu'il pense à ta pension.

S O N E T.

CELUY qui n'a pas veu comment la mer *Ægée*
 Heurtant contre sa rive escume en sa fureur ;
 Comment la foudre craque , esclatant son horreur
 Sur quelque grosse tour dont la terre est chargée ;

QUI n'a pas veu comment la lyonne outragée
 D'un rugir gemissant se fend presque le cueur ;
 Et ce qu'oit le chasseur à demi mort de pœur
 Laisant sur l'autre bord la tigresse enragée ;

VIENNE en nostre logis. Il entendra souvent
 Les muglements des bœufs , & l'orage des vents ,
 Les marteaus & canons , le foudre & la tempeste :

BREF il orra l'enfer , & ce qu'on peut nommer
 D'impetueus au ciel , en la terre , en la mer.
 Notre hostesse , *Ronsard* , seule a tout en sa teste.

S O N E T.

QUI de ses propres mains a estranglé son pere ;
 Qui a meurtry sa mere , & a tué sa sœur ;
 Qui , comme les Titans , aus Astres a fait peur ;
 Et qui a fait manger ses neveux à son frere ;

QUI son plus grand amy , au temps de sa misere ;
 A vendu pour argent , ou livré par faveur ;
 Qui , cruel , a fiché sa dague dans le cueur
 De son hoste ancien , sans ouyr sa priere ;

QUI a rompu l'humaine & la divine loy ;
 Qui a trahi sa foy , son pays , & son Roy ,
 Et allumé les feus d'une guerre civile :

QUICONQUE est celuy-là , s'il veut que ses pechés
 Ne luy soient à la fin devant Dieu reprochés,
 Qu'il disne à Artenay , & soupe à Angerville.



S O N E T.

JE n'ay reçu de toy qu'une faveur petite
 De deux maigres baizers , chichement departis ,
 L'un quand je m'en allay , l'autre quand tu partis ;
 Est-ce là tout le bien que tel amour merite ?

Mille focis cuisans vont trainant à leur suite
 Ces ombres de baifers , de tes lévres sortis ;
 Et ralumants les feus desja presqu'amortis ,
 Me font chercher Amour lors que plus je l'évite

Par eus font retombez en leur vieille prison
 Ma chere liberté , mes sens , & ma raison ,
 Sans vice avoir commis , si t'aimer n'est un vice

LA , cruelle , tu veus mon trespas avancer :
 Et quand je seray mort , pour m'en recompenser ,
 Ainsi qu'à domp Carlo me faire un beau Service.



S O N E T,

ROSSIGNOL roi des bois , vous Tourtre so-
litaire ,

Linotes , & Tarins , & vous Chardonnerets :
Gentils musiciens des champs & des forests ,
Qui vous plaignés du mal dont je ne me puis taire ;

D O N N E Z commun secours à un commun affaire ;
Plus heureux j'en feray , plus heureux vous serés.
Ainsi les tresbuchets , les gluaus , & les rets
Des traistres oiseleurs ne vous puissent mal faire.

J E vous pri' , mes mignons , & vous conjure tous ;
Si vous reconnoissés un oiseau entre vous
Que l'on appelle Amour, (c'est luy qui nous affole)

D E S ongles & du bec , dont vous estes armés ,
Bourrez-le moy si bien , & si bien le plumés ,
Que jamais le cruel en nos cueurs ne revole.



S O N E T.

Sur la Pais de l'an M. D. LXX. dont la negociation a duré jusqu'au neufviéme mois.

FRANCE, tu ne peus estre encore un coup
deceue ;

Plus n'est encontre toy le mal-heur conjuré,
Ceste Pais te rameine un repos assuré,
Dont tu n'avois encor sinon l'ombre apperceue.

SI tu as de deux Pais double guerre receue,
Ne t'esmerveille point de ce mal enduré ;
Car l'une & l'autre Pais qui n'a guere duré,
Presque fut enfantée aussi tost que conceue.

MAIS la troisiésme Pais n'est un fruit avorté :
Pallas jusqu'à neuf mois au cerveau l'a porté,
Elle accouche au neufiesme, & à toy s'en delivre.

RECEVANT ceste Pais, commence à t'esjouyr.
Ce n'est pour peu de mois que tu doibs en jouyr :
Puisqu'elle est née à terme, elle est pour long temps
vivre.

SONNET.

S O N E T.

SIRE, Thulene est mort ; j'ay veu sa sepulture ;
 Mais il est presque en vous de le resusciter.
 Faiçtes de son estat une Poëte heriter :
 Le Poëte & le Fou sont de mesme nature.

L'ON fuit l'ambition , & l'autre n'en a cure ;
 Tous deux ne font jamais leur argent profiter ;
 Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter ;
 L'un parle sans penser , & l'autre à l'aventure ;

L'UN a la teste verte , & l'autre va couvert.
 D'un joly chapperon faiçt de jaune & de vert ;
 L'un chante des sonets , l'autre danse aux sonettes.

LE plus grand different qui se treuve entre nous ,
 C'est qu'on dict que tousjours Fortune aime les
 Fouls.

Et qu'elle est peu souvent favorable aus Poëtes.



S O N E T.

OISELEUR mon amy , veux-tu estre riche
homme ?

Je t'enseigne un moyen pour fuyr pauvreté.
Laisse tous ces oiseaus voler en liberté ;
Ne tends qu'à un oiseau , oiseau qu'Amour on
nomme.

C'EST luy qui a jadis , pour le pris d'une pomme ;
Du superbe Orient l'empire en bas jetté ;
Qui fait naistre en hyver dans nos cœurs un esté ;
Qui trouble notre esprit , & qui rompt nostre
somme.

SI tu prens cest oiseau , merveille des oiseaus .
Qui a fait , & doit faire au monde tant de maus ;
Tu auras plus de lard , plus d'œufs , & de fromages ,

QUE n'en gaigne un chasseur , quand au bois il a pris
Quelque grand vieus regnard , ou bien quelque
loup gris ,
Dont il porte la peau , questant par les villages.



SONET,

*Du Parlement transporté aux Augustins, pour
le mariage du Roy Charles IX.*

OU s'en va le procez ? Qui fait troubler bagage
A ce monstre noisif contraire aux bons accords :
Monstre à beaucoup de chefs, entés en mesme corps,
Qu'il nourrit de despens, d'intérest & dommage ?

PRESIDENS, Conseillers, & tout leur equipage
D'advocats, procureurs, qui vivent de discords,
Huissiers, greffiers, sergens, & tesmoins, & re-
cords,
Fuyent devant la Pais qu'ameine un Mariage.

La cour chasse la cour. Amour ferme & loyal
Desloge le Palais du grand Palais Royal,
Trop superbe séjour pour une plaiderie.

C'est pourquoy le Procez, qui se voit desnicher,
Et que rien ne luy vaut debatre & se fascher,
Par despit se va rendre en une Moinerie.



S O N E T ,

A la Roine Elizabeth d'Autriche , sur sa grossesse , & l'appetit qu'elle a pris à des Olives.

QUELLE sera , Roine , notre esperance ?
 Que sentés-vous en vos flancs se mouvoir ?
 Phœbus m'a dicté , qui le peut bien sçavoir ,
 Qu'avés conçu le repos de la France.

IL a dicté vray : j'en ay ferme assurance.
Amour y vint quand vous la vinstes voir.
Mars voise ailleurs essayer son pouvoir :
La Paix doit faire icy sa demeure.

PUIS vostre enfant , comme souvent advient ,
 Se sentira du désir qui vous vient :
Ainsi que vous il aimera l'Olive.

RIEZ , François , qui de guerre estes las ;
Il faut , où est l'Olive de Pallas ,
Que Mars y meure & que la Paix y vive.



S O N E T ,.

De la petite damoiselle Judith de Mesmes.

TR O P cruelle, ou trop fine, a esté ma maistrresse,

Que jamais je ne sceu convertir à m'aimer :
J'en veus une servir qu'on ne puisse blasmer
De trop de cruauté, ny de trop de finesse.

AM O U R, qui est enfant, à un enfant m'adressé
C'est des yeus de Judith qu'il me vient enflamer.
Son trait la trouvera plus tendre à entamer
Que l'orgueil endurci d'une ferme jeunesse.

QU'ON ne m'allegue point que petite est m'amour :
Plus un feu est petit, & mieus peut-on l'estaindre.
J'ay temps & liberté de luy faire la cour,

TA N D I S qu'elle est petite, & qu'il n'y a que craindre
Sa grace & sa beauté croissent de jour en jour :
Si j'attendois plus tard, je n'y pourrois atteindre.



 QUATRAIN.

VERRONS-nous point la Paix fleurir en ceste
terre ?

Ma foy, je croy que non, ou qui dure long temps :
Car, si on fait la paix, j'y voy des mal-contens ;
Et par les mal-contens recommence la guerre.

QUATRAIN.

*Sur la pacification des seconds troubles, faicte
par Monsieur Montmorency.*

SI la Guerre a tué Anne Montmorency,
Sans vengeance pourtant là bas son ombre n'erre :
François, pareil en force & en conseil aussi,
Vengeant son pere mort, a faict mourir la Guerre.



HUITAIN.

Des trois Vertus Theologiques en un mariage:

CE bon homme est sauvé, au moins comme je
croy,

Qui, conduit d'Espérance, est entré en mesnage;

Qui ne pense à nul mal, ains à la bonne Foy

A son col attaché au joug de mariage.

Pour gagner Paradis, que faut-il davantage

Qu'Espérance & que Foy? est-ce la Charité?

Elle est avecques luy: si l'on dit verité,

Sa femme seule en a pour tout le voisinage.

VILLANELLE.

J'A y perdu ma Tourterelle;

Est-ce point celle que j'oy?

Je veus aller après elle.

TU regretes ta femelle,

Helas! aussi fai-je moy;

J'ai perdu ma Tourterelle.

P A S S E R A T.

S I ton amour est fidelle ;
 Aussi est ferme ma foy ;
 Je veus aller après elle.

T A plainte se renouvelle ;
 Toujours plaindre je me doy :
 J'ai perdu ma Tourterelle.

E N ne voyant plus la belle ;
 Plus rien de beau je ne voy :
 Je veus aller après elle.

M O R T, que tant de fois j'appelle ;
 Pren ce qui se donne à toy.
 J'ay perdu ma Tourterelle ;
 Je veus aller après elle.

Q U A T R A I N.

*A Monsieur de Soucy Thresorier de l'Espargne,
 pour avoir de luy une Rescription.*

ME s vers , Monsieur , c'est peu de
 chose ;

Et, Dieu mercy , je le sçay bien :
 Mais vous ferés beaucoup de rien ,
 Si les changés à vostre prose.

Q U A T R A I N.

 Q U A T R A I N ,

A Mademoiselle Judith de Mesmes.

DE vers je vous estrene, & vous ne sçavez lire,
 Qui n'estes qu'un enfant : quelqu'un s'en pourroit
 rire.

Toutefois Cupidon, enfant qui n'a point d'yeus,
 Reçoit seul plus de vers que tous les autres dieux.

A U T R E ,

*A Mademoiselle Marguerite Barguin sa cousine,
 ne, qui se plaint de n'avoir assez beau nom.*

SI vostre nom ne vous semble pas beau,
 Il faut prier Amour & Hymenée
 De le changer, & que d'un nom nouveau
 Au nouvel an vous soyés estrenée.



ESTRENE S,

A Mademoiselle Judith de Mesmes.

SI la Pais, qui ceste année
Fait en France son retour ,
Par un bon astre amenée ,
S'accompagne de l'Amour ,
Et l'Amour de l'Hymnée ,
Je sens arriver le jour
Que vous serés estrenée.

E P I T A P H E.

JEAN P A S S E R A T icy sommeille ;
Attendant que l'Ange l'esveille ;
Et croit qu'il se reveillera
Quand la trompette sonnera.

S' I L faut que maintenant en la fosse je tombe ;
Qui ay tousjours aymé la pais & le repos ,
Afin que rien ne poise à ma cendre & mes os ,
Amis , de mauvais vers ne chargés point ma tombe ;

BERTAUT.

JEAN BERTAUT, Evêque de Sées, natif de Condé au Perche, Prêlat d'un grand mérite & d'une rare probité, étoit d'une illustre famille. Il comptoit parmi ses ancêtres *Jean Bertaut*, Secrétaire du Roi Charles VI, qui fut employé par ce Prince dans les plus importantes affaires de ce tems-là. Le Roi Henri III ayant appelé notre Poëte auprès de lui, le fit Secrétaire du Cabinet, & quelque tems après son Lecteur, parce que le Cardinal du Perron s'étant éloigné de la cour pour des raisons importantes, il eut les deux Charges, & ensuite celle de Conseiller d'Etat. Il fut depuis nommé à l'Evêché de Chaalons qu'on croyoit vacant, étant déjà Aumonier de la Reine Catherine de Medicis, & Abbé d'Aunay, & mourut ensuite Evêque de Sées.

Il vivoit du tems de Ronfard & de des Por,

tes : il disoit ordinairement qu'il devoit à Ronfard tout ce qu'il sçavoit de la Poësie ; qu'à l'âge de seize ans il étoit devenu amoureux de ses ouvrages ; mais qu'ayant trouvé beaucoup de difficulté à les imiter , il avoit trouvé plus de facilité à imiter des Portes. Cependant , au jugement d'une dame du premier mérite de ce tems-ci , *Bertaut* s'est fait un chemin particulier entre Ronfard & des Portes. Il a plus de clarté que le premier , plus de force que le second , & plus d'esprit & de politesse que tous les deux ensemble.

Bertaut a fait quelques couplets de chanson si beaux , que Messieurs du Port-Royal en ont mis un dans leur *Commentaire sur Job* :

FELICITE' passée ,
 Qui ne peux revenir ;
 Tourment de ma pensée ,
 Que n'ay-je , en te perdant , perdu le souvenir !

HELAS ! il ne me reste
 De mes contentemens ,

Qu'un souvenir funeste ,
 Qui me les convertit à toute heure en tourments.

LE sort plein d'injustice
 M'ayant enfin rendu
 Ce reste un pur supplice ;
 Je serois plus heureux si j'avois plus perdu.

Bertaut a fait encore trois belles stances qu'on n'a pas mises dans ce Recueil , parce qu'on n'y a pas voulu metre des fragmens. Après avoir dit qu'il ne vouloit plus aimer , il reprend ainsi :

MAIS pourquoi me voudroi-je essayer de guerir ,
 Sçachant bien que mon mal ressemble à ces ulcères
 Qu'on ne sçauroit fermer sans se faire mourir ,
 Et de qui les douleurs sont des maux nécessaires.

NON , non , ne tuons point un si plaisant souci :
 Rien n'est doux sans amour en cette vie humaine.
 Ceux qui cessent d'aimer , cessent de vivre aussi ,
 Ou vivent sans plaisir comme ils vivent sans peine.

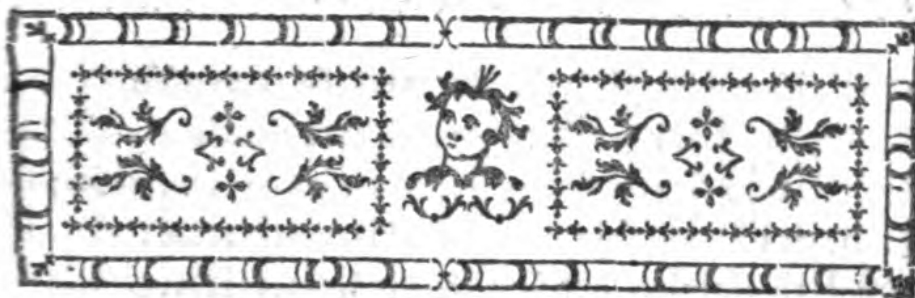
Tous les soucis humains sont pure vanité ;
 D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde :
 Et constamment aimer une rare beauré ,
 C'est la plus douce erreur des vanitez du monde.

Bertaut étant malade, une dame de ses amies lui dit, que son mal venoit de ce qu'il aimoit trop l'étude, & qu'il lisoit trop. Il lui répondit par ces vers :

INCREDULE beauté, votre seule ignorance,
 Non une si louable & noble intemperance,
 Par faute de secours me conduit au trépas;
 Ou bien, si la douleur qui m'abbat sans remede;
 Procède de trop lire, hélas! elle procède
 De lire en vos beaux yeux que vous ne m'aimez pas.

Il a traduit & paraphrasé les Pseaumes en vers François avec beaucoup de succès; & *Ronsard* ne lui trouvoit point d'autre défaut que d'être trop retenu pour un jeune Poëte. Ceux qui liront ses ouvrages, remarqueront beaucoup d'esprit & de politesse, avec une grande pureté pour le tems où il vivoit, & une heureuse facilité.





BERTAUT.

CANTIQUE,

*Dont l'Argument est pris du premier Pseaume
de David.*

BIEN-HEUREUX est celuy qui , parmi les delices
Dont le monde a sucré le poison de ses vices ,
Et parmy tant d'apasts à mal faire allechans ,
Regit si prudemment les desirs de son ame ,
Que nul secret remors son courage n'entame
Pour avoir augmenté le nombre des méchans :

QUI n'admire en son cœur rien qui soit sous la Lune :
Qui ne fait point hommage au sceptre de fortune :
Qui ne luy laisse avoir nul empire sur soy :
Qui vraiment & d'effect est ce qu'il veut parestre :
Qui de nul maistrisé , de soy-mesme est le maistre ,
Regnant sur ses desirs , & leur donnant la loy :

M iv

QUI lisant jour & nuit des yeux de la pensée
 La loy du Tout-puissant en son ame tracée,
 Conçoit de beaux desirs, produit de beaux effets;
 Et de qui le courage abhorrant la vengeance,
 D'un volontaire oubli noyé en sa souvenance
 Les torts qu'il a receus, & les biens qu'il a faits :

QUI ne pouvant du corps s'esloigner de la pompe
 Des folles vanitez dont le lustre nous trompe,
 S'en va de la pensée & de l'ame esloignant ;
 Si bien qu'au monde mesme il est absent du monde ;
 Et n'a rien ès grandeurs dont sa fortune abonde
 De si grand qu'un grand cœur sans fard les desdaignant.

CET homme-là ressemble à ces belles olives
 Qui du fameux Jourdain bordent les vertes rives,
 Et de qui nul hyver la beauté ne destruit ;
 Les ruisselets d'eau vive autour d'elles gazouillent ;
 Jamais leurs rameaux verts leur printemps ne des-
 pouillent ;
 Et tousjours il s'y trouve ou des fleurs ou du fruit.

NUL effroy, nulle peur en sursaut ne l'éveille :
 Endormi Dieu le garde, éveillé le conseille,
 Conduit tous ses desseins au port de son desir ;
 Puis fait qu'en terminant son heureuse vieillesse,
 Ce qu'il semoit en terre avec peine & tristesse,
 Il le recueille au ciel en repos & plaisir.

IL n'en va pas ainsi de celuy qui mesprise
Et la loy du Seigneur & la voix de l'Eglise,
Soy-mesme estant son Dieu, son Eglise & sa loy.
Sa plus parfaite joye en douleurs est feconde :
Et bien qu'il semble avoir son Paradis au monde,
Si porte-il malheureux son enfer quant & foy.

LE ver qui dans le cœur jour & nuit le consume,
Tournant tous ses plaisirs en dolente amertumé,
Luy fait avec horreur regarder le Soleil :
Et plein d'un desespoir qui sans cesse l'outrage,
Il voit à tous moments l'espouventable image
De l'éternelle Mort errer devant son œil.

NY pompe, ny grandeur, ny gloire, ny puissance
Ne scauroient destourner le glaive de vengeance
Pendant dessus son chef des mains de l'Eternel,
De qui l'inevitable & severe justice
Fait qu'il est à toute heure, en un mesme supplice,
Telsmoin, juge & bourreau, non moins que criminel.

NON, les fiers Aquilons de leur venteuse haleine
Ne promenant pas mieux sur le dos d'une plaine
La paille rencontrée au champ du laboureur,
Que Dieu le poursuivra sur le front de la terre,
Si jamais son pouvoir luy declarant la guerre
Change sa patience en ardante fureur.

PUIS quand viendra le jour, le jour espouventable,
 Où les peuples, jugez par sa bouche équitable,
 Seront de leurs forfaits eux-mêmes deceleurs ;
 Alors le misérable, envoyé pour pasture
 Au feu qui sert là bas aux ames de torture,
 Payera ses courts plaisirs d'éternelles douleurs.

CAR le Seigneur est juste autant que debonnaire ;
 Et sa sainte équité paye à tous le salaire
 Que meritent leurs faits, soient cogneus, soient ca-
 chez :

Encor que, moins enclin aux peines qu'à la grace,
 Tous les jours sa bonté nos merites surpasse,
 Et jamais sa rigueur n'égale nos pechez.

B O U R G U E I L,

A Monseigneur le Cardinal de Bourbon.

TANDIS que la fureur du plus cruel orage
 Qui menaçà jamais un estat de naufrage,
 Tempeste en ce royaume, ainsi qu'en une mer
 Qu'un vent d'ambition fait par tout écumer ;
 Et tandis que les vœux, la force & la prudence
 Combattent sans effect contre sa violence,

Qui superbe d'avoir abyfiné dans ses flots
 Patron , & gouvernail , & mast , & matelots ,
 Bouleverfé à fon gré dessus l'onde animée
 La misérable nef en ce point defarmée ,
 Laisfant pour dernier ancre aux plus fermes esprits
 Les seules oraisons , les larmes & les cris :
 Moi cependant couvert de la main secourable
 Dont un genereux Prince aux Muses favorable
 Me retirant des flots , soigneux m'a garanti
 D'estre par la tourmente ès vagues englouti ;
 Maintenant en repos je passe ici ma vie :
 Et malgré les malheurs dont elle est poursuivie ;
 D'ici , comme du faist de quelque grand rocher ,
 D'où les flots de la guerre ont crainte d'appro-
 cher ,
 Je regarde à l'entour forcener la tempeste ,
 Retiré sous l'abri que sa bonté me preste.

ICI coulent sans peur & la nuit & le jour.
 Ici la douce paix semble faire sejour ,
 Du reste de la France horriblement chassée
 Par le sanglant fouet de la guerre insensée.
 Ici ces bruits menteurs , qui des plus advisez
 Remplissent tous les jours les esprits abusez
 D'une vaine esperance , ou d'une fausse crainte ;
 Ne viennent point tromper nos ames de leur feinte :
 Ou si , pour nous charger d'un frivole souci ,
 Quelqu'un poussé du vent parvient jusques ici ,

Le demon qui regit ceste douce demeure
 Ne permet point qu'il vive & parle plus d'une heure,
 Ains l'estouffe auffi tost entre des soins plus doux
 Et des discours plus gais qui regnent parmi nous ;
 Non autrement qu'on dit qu'une vertu secrette
 Dédans l'air épandue ès campagnes de Crete
 Y defend au terroir d'engendrer des serpens ;
 Et si quelques vaisseaux par les ondes rampans
 En y portent du sein de quelque autre contrée,
 Fait que, vaincus de l'air, ils meurent à l'entrée.

I C I pendent muets, donnans repos à l'air,
 Ces meurtriers instrumens que le feu fait parler ;
 Sinon lors que leur sein, gros de plomb & de
 poudre,

Vomit en éclatant la fureur de sa foudre,
 Ou sur les animaux habitans aux forests,
 Ou sur les passagers volans par les marests,
 Oiseaux demi-poissons, de qui l'humide chasse
 Fait cueillir du plaisir mesme au cœur de la glace.

I C I ce bruit tonnant, dont on oit nos tambours
 Changer le guet des nuits à la garde des jours,
 Ne rompt point en sursaut l'enchantement du
 somme

Qui, si doux au matin, charme l'esprit de l'homme
 Ains un muet silence y nourrit le sommeil
 De son jus de pavot sous les voiles de l'œil,

Depuis l'heure du soir où les terres se taisent,
 Jusqu'à tant que la voix des pigeons qui se baissent
 Fait entr'ouvrir les yeux, & voir sur l'horison
 Le Soleil visiter sa dixième maison.

Bref, la paix, le repos, & la simple abondance
 Ne font plus de séjour en nul lieu de la France,
 Ains font allez trouver les Scythes & les Turcs,
 Ou ce petit enclos les loge entre ses murs.
 Car, comme la demeure en est douce & tran-
 quille,

La terre en est de même heureusement fertile,
 Non en citre ou poiré, mais en ces nobles vins
 Qui font gagner la palme aux costaux Angevins
 Sur tous ceux de la France, où le pere Lenæ
 Porte de raisins blancs la teste environnée.

Aussi le jeu, la joie, & les doux passe-temps
 Qui s'engendrent de l'aïse en des esprits contents,
 Entre mille plaisirs font ici leur demeure,
 Tandis qu'à l'environ toute la France pleure,
 Et ce qui rend ce lieu de tant d'heur jouissant,
 C'est que l'avare main du soldat ravissant
 Qui, creintive à la guerre & hardie au pillage,
 Tous les bourgs d'alentour cruellement saccage,
 Ne fait point éprouver à ceste terre ici
 Ce que peut la licence en un cœur sans merci,
 A qui l'impunité pour solde estant donnée
 Arme l'esprit cruel d'une audace effrenée.

C E bien , cause des biens qui nous vont bien-heu-
rant ,

Fait voir le poulet d'Inde impunément courant
Parmi les bassecours des maisons mesnageres ,
En croissant , parvenir à l'âge de ses peres ;
Puis aiant accompli les ans de son destin ,
Par un jour solemnel honorer le festin
Que son maistre soigneux à ses amis appreste ,
Comme une hostie offerte en l'honneur de la feste.
Ce bien rend nos logis de meubles decorez :
Fait voir encore au soir , quand les rayons dorez
Du Soleil se couchant tombent en la marine ,
Maints troupeaux retourner de la plaine voisine :
Bref , ne nous donnant point pour butin aux vo-
leurs ,

Et cachant à nos yeux l'image des malheurs
Qui saccagent la France & la trempent de larmes ,
Nous tient en tel repos , que , sans le bruit des
armes ,

Et le triste recit de tant de cruautez
Qui rendent cet estat sanglant de tous costez ,
Bien souvent nostre esprit , deceu par les delices
Du repos dont il suit les oiseux exercices ,
Penserait vivre encor en quelqu'uu de ces ans
Que la paix nous rendoit si doux & si plaisans.

AH ! combien il s'en faut que cet heur n'accompagne
Le sort de nos voisins habitans la campagne ,

Qui manquent de support , & n'ont pas comme nous
Un bouclier qui les couvre & sauve de tels coups !
Las ! ces pauvres chetifs gemissent & lamentent
Sous le pesant fardeau des maux qui les tourmentent :

Leurs biens sont tous les jours au pillage exposez ,
Leurs champs rendus deserts , leurs logis embrasez ,
Et leurs corps malheureux batus de mille outrages
Qui feroient mesme horreur aux Scythes plus sauvages.

Non , Rodope ne void si barbare Gelon
Qui ne sentist mollir son courage felon ,
Voiant de quels tourmens leur vie est affligée
Par des cœurs sans pitié dont l'audace enragée ;
Sous le nom de soldat ès troupes forçant ,
Va l'illustre mestier des armes prophanant.
Ces loups pleins de fureur , vestus d'humaines formes ,

Exercans de froid sang des cruautez énormes
Par tout où quelque armée a ses flots débordéz ,
Ont si barbarement tous les champs brigandéz ,
Qu'on les peut comparer aux tristes champs de
Troie

Fumans encor du feu dont ils furent la proie :
Et ne peut maintenant d'une miserable pain
Le soldat qui les passe y repaistre sa faim ,
S'estans en fin rendus , au bout de tant de pertes ;
Les bourgs deshabitez , & les plaines desertes.

CAR le renom des maux qu'exerce leur fureur
 A semé tant de crainte au sein du laboureur,
 Qu'aussi tost que le bruit annonçant leur venue
 Entre en quelque bourgade où leur rage est connue,
 On voit, avec le bien qui peut estre emporté,
 Fuir de toutes parts le peuple espouventé,
 Criant & gemissant, & pour toute allegeance
 Apellant à longs cris la celeste vengeance.

L'UN qui porte à son col ses enfans épleurez,
 Ne sçachant où fuir, erre à pas égarés :
 L'autre après soi trainant sa brebis ou sa vache,
 S'enfuit dans les forests, où tremblant il se cache ;
 Jusqu'à tant que la main des barbares pilleurs
 Ait porté sa furie & ses meurtres ailleurs :
 L'autre, avec une voix qui tristement effraie,
 Et tout sanglant encor de quelque neuve plaie,
 Laisant enfans & femme à leur fiere merci,
 Se vient ici sauver demi-mort & transi,
 Pour trouver au retour sa fille violée,
 Ou ses biens tous ravis, ou sa maison brullée.
 Maudite ambition, cause de ces douleurs,
 Que ta triste semence est feconde en malheurs!

RIEN n'est sacré ny saint à ces ames barbares :
 Les temples bien souvent sentent leurs mains avarés,
 Monstrans qu'ils craignent peu de voler les mortels,
 Puis qu'ils volent Dieu mesme en pillant ses autels.

LE

LE malheureux qui tombe en leur main implacable,
 Autant qu'il a de bien, autant il est coupable :
 Il a contre son chef leur poignard aguisé,
 Si du mal d'être riche il se trouve accusé ;
 Ses malheureux moiens lui tenans lieu d'offense ;
 Et sa seule rançon estant son innocence.
 D'esperer attendrir ces cœurs de diamant,
 Ou l'acier de rigueur dont ils se vont armant,
 En vain & la priere & la plainte l'essaie :
 Leur fierté, qui sçait bien que sa proie est sa paie ;
 Est sourde à tous propos de grace & d'amitié ;
 Et leurs ames n'ont point d'oreilles de pitié.

LES maux qu'ils font souffrir aux miserables terres
 Où les va conduisant la fureur de ces guerres,
 Les larmes du pauvre homme eschapé de leurs
 mains,
 Les vieillards tous meurtris de leurs coups inhu-
 mains,
 La cendre des maisons par leur rage embrasées,
 Les bourgades d'autour d'habitans épuisées,
 Les cris, l'horreur, l'effroi, qui marchent devant eux
 Par tout où s'en répand le torrent impiteux,
 Nous monstrent tous les jours combien nostre for-
 tune
 Marche en félicité loin devant la commune,
 D'avoir un protecteur grand en toute vertu,
 Qui, parmi tant de maux dont ce regne est battu,

Estend si bien sur nous la grandeur de ses aïsses ,
 Qu'il n'en parvient ici que les seules nouvelles ,
 Et qu'on ne sçauroit plus à nostre heur desirer
 D'autre bien que le bien de longuement durer.

MAIS à qui des mortels sommes-nous redevables
 De tant d'heur qui nous suit en ces temps misera-
 bles ?

O Prince genereux , race de ce grand Roi
 Qui fut des Sarrazins la terreur & l'effroi ,
 Prince dont la vertu soi-mesme se surpasse ,
 A vous seul , après Dieu , nous devons ceste grace.
 Le seul respect qu'on porte au nom que vous portez
 Rend loin de notre chef ces malheurs écartez :
 Et le soin que de nous vostre esprit daigne prendre ;
 Fait qu'ici le repos du ciel daigne descendre ;
 Que ce lieu sert d'asyle aux pauvres affligez
 Fuians de toutes parts de leurs bourgs saccagez ;
 Qu'ici le laboureur , exempt de toute injure ,
 Exerce avec les champs son innocente usure ;
 Qu'en heureuse franchise , & sans crainte de rien ;
 Chacun y vit paisible & maistre de son bien ;
 Bref , que sous vostre nom qui défend ceste terre ;
 Nous possédons la paix au milieu de la guerre.

AUSSI nul jour n'épand sa clarté sur nos yeux ,
 Sans nous voir requerir que la bonté des cieux

Vous conserve long temps à la sainte esperance ,
 Non de nous seulement , mais de toute la France :
 Qu'un renom perdurable , & sans cesse vivant ,
 Aille dans le Soleil vostre nom escrivant :
 Que les siecles futurs , admirans vostre gloire ,
 Avecque reverence en baissent la memoire :
 Que cent lauriers vainqueurs , verds en toute
 faison ,
 Ceignent de toutes parts vostre illustre maison :
 Que le sceptre François jamais ne s'en retire ,
 Mais qu'il joigne à ses fleurs la pomme de l'Empire :
 Que Dieu , vous assistant d'un heur presque fatal ,
 Soit de vos ennemis l'ennemi capital :
 Que son bras estendu sous vostre joug les donte :
 Que la memoire en meure , ou vive pour sa honte :
 Que le plus grand malheur qui vous puisse arriver :
 Ce soit de ne pouvoir en vivant esprouver
 De malheur qui suffise à rendre tesmoignage
 Combien plus qu'aucun mal est grand vostre cou-
 rage :
 Bref , que si jamais Prince a vescu comblé d'heur ,
 De pouvoir , de repos , de gloire & de grandeur ,
 Soit ès siecles passez ou soit au cours du nostre ,
 Son bon-heur n'ait esté qu'une image du vostre.

A I N S I disent les vœux , ainsi dit l'oraison
 Que pour vous , Prince illustre , & pour vostre
 maison ,

Nous envoions au ciel & de cœur & de bouche ;
 Soit que le jour se leve , ou soit qu'il se recouche.
 Ces costaux , ces vallons , ces plaines & ces bois
 Font la mesme requeste en leur muette voix.

A U R O I ,

Sur la reduction de Paris en son obéissance.

VOIR Alexandre assis dans le thrône de Cyre,
 Ne fut oncques si doux à la Grecque valeur ,
 Qu'il nous est de vous voir , après tant de douleur ;
 Assis dedans le vostre au cœur de cet empire.

ON croioit (& le ciel nous le sembloit predire)
 Que vous y monteriez , triomphant du malheur ,
 Par des degrez sanglans , & peints de la couleur
 Dont un Prince offensé teint les traits de son ire.

M A I S Dieu vous a fait prendre un chemin plus
 heureux ;
 Monstrant par vostre exemple aux Princes genereux
 Qu'un Roi , de qui sa main soustient le diadème ,

DESTRUIT par sa valeur ses plus fiers ennemis ;
 Et puis , quand il les void à son pouvoir soumis ,
 Destruit par sa douceur leur inimitié mesme.

STANCES.

NE vous offenez point, belle ame de mon ame;
De voir qu'en vous aimant j'ose plus qu'il ne faut :
C'est bien trop haut voler; mais, estant tout de flame,
Ce n'est rien de nouveau si je m'éleve en haut.

COMME l'on void qu'au ciel le feu tend & s'élance,
Au ciel de vos beautez je tens pareillement :
Mais, lui c'est par nature, & moi par cognoissance,
Lui par necessité, moi volontairement.

AUSSI suis-je content que le sort adversaire
Darde sur mon amour quelque trait orageux ;
Pourveu que, l'accusant ainsi que temeraire,
Quelqu'un aussi le loue ainsi que courageux.

CAR il me reste assez gravé dans la memoire ;
Que voulant m'approcher d'un celeste flambeau ;
La mort en ceste audace est conjointe à la gloire ;
Et que sous ce trophée est basti mon tombeau.

MAIS puis qu'en mon amour il faut que je m'égare,
Du vol de mes desirs déreglant la hauteur,
De quel plus beau Soleil pourroi-je estre l'Icare,
Moi qui veux consoler ma mort par son auteur ?

L'HOMME est bien malheureux , de qui l'ame in-
discrete

Peut ailleurs qu'en vos mains sa franchise enfermer :
C'est, ou n'avoir point d'yeux pour vous voir si par-
faite ,

Ou n'avoir point de cœur pour vous ofer aimer.

QUANT à moi , je plaindrois & ma peine & mes
larmes ,

Si je les despendois pour de moindres beautez :
Car je hai qu'un autre œil m'enchanté de ses char-
mes

Que celui qui rendroit les dieux mesme enchantez.

NON , sçachant que ma flamme est celeste & divine ,
Je ne puis rien aimer s'il n'est esgal aux dieux :
Je veux qu'un bel ofer honore ma ruine ;
Et puis qu'il faut tomber , je veux tomber des cieux.

ARRIERE ces desirs rampants dessus la terre :
J'aime mieux , en soucis & pensers eslevez ,
Estre un aigle abbatu d'un grand coup de tonnerre ;
Qu'un cygne vieillissant ès jardins cultivez.

NON , en volant si haut je ne crain point l'orage ;
Et l'effroi du peril ne m'en retire point :
Ce qui fert d'une bride aux esprits sans courage ,
Est un vif esperon dont le mien est espoint.

J'AIME qu'à mes desseins la fortune s'oppose :
Car la peine de vaincre en accroist le plaisir.
Pouvoir facilement obtenir quelque chose,
M'est assez de sujet d'en perdre le desir.

ADVIENNE seulement que mon ame embrasée
Du desir d'acquérir ceste riche toison,
Trouve la seule peine à mes vœux opposée,
Afin que de ce monstre elle soit le Jason.

MAIS, hélas ! je crains fort qu'un malheur invincible
Transforme tellement l'heur à qui je m'attends,
Qu'au lieu de difficile il le rende impossible,
Et joigne à mes travaux la perte de mon temps.

DEMENTEZ ceste crainte, ô beauté qui convie
Aux erreurs de l'Amour les plus sages esprits ;
Suffise à vos rigueurs qu'il me couste la vie,
Sans que j'en perde encor & l'attente & le prix.

A I N S I de vostre teint l'immortelle jeunesse
Ne soit jamais sujette à l'empire des ans ;
Ni ne puissent jamais les traits de la vieillesse
Vous rendre les miroirs des objets mal-plaisans :

A I N S I la libre voix des belles de cet âge
Vous puisse déclarer Roine de la Beauté,
Et tout ce qui dédaigne à vous en faire hommage
Criminel envers vous de leze Majesté.

STANCES.

ELLE l'avoit bien dit, que ces mains larronneſſes
 Tiendroient encor un coup mon cœur emprisonné :
 Helas ! plus que jamais je m'en void renchainé.
 Dieu ! qu'elle est veritable aux mauvaiſes promeſſes !

SI m'estois-je vanté que d'un courage extrême
 J'iroi juſqu'à la mort à l'Amour reſiſtant :
 Qui m'a changé le cœur ? Ne puis-je eſtre conſtant ;
 Que quand j'ai reſolu de me perdre moi-meſme ?

PUIS que l'eſſai du mal ne m'a point rendu ſage ,
 J'accuſe à tort les yeux qui me font conſumer :
 Il ſe plaint ſans raiſon des fureurs de la mer
 Qui contre un meſme roc fait un ſecond naufrage.

DEVOI-JE, pour un mot qui promettoit merveilles,
 Oublier la rigueur des maux qu'elle m'a faits ?
 Devois-je preferer la parole aux effets ?
 Et dementir mes yeux pour croire à mes oreilles ?

LAS ! quand ce doux orgueil ſous qui mon ame tremble
 Maſquoit ſa cruauté d'un favorable accueil ,
 Il me falloir penſer que ſa bouche & ſon œil
 Avoient , pour me tromper , intelligence enſemble.

IL me falloit tenir ses faveurs pour un songe ,
 Et sa bouche & son œil pour mortels ennemis ;
 Et penser qu'à l'un d'eux le meurtre estant permis,
 L'autre ne pouvoit moins que s'aider du mensonge.

MAIS , hélas ! qu'en amour l'espoir a de puissance
 Pour vaincre un esprit foible & mal se deffendant !
 Et combien aisément on va persuadant
 Un cœur que son desir dispose à la croiance !

ELLE a montré qu'Amour la tenoit prisonniere ;
 Pour me faire avec elle entrer en la prison :
 Et pour me convier d'avalier le poison ,
 La desloiale a feint d'en goûter la premiere.

RUSE qui rend ma peine autant insupportable
 Qu'elle part d'un esprit inhumain & moqueur ,
 Par un dépit de voir qu'elle ait fait en mon cœur
 Avec un trait si feint un coup si veritable.

MAIS il n'en ira pas ainsi qu'elle l'espere :
 J'en guarirai la plaie , ou mourrai la celant ,
 Plustost qu'estre un Telephe , & d'un œil ruisselant
 Implorer la merci de mon propre adverfaire.

POURQUOI voudroi-je encor d'un idolatre hommage
 Sacrifier ma vie aux rigueurs de son œil ;
 Et par un lasche espoir de flechir son orgueil ,
 Perdant la liberté , perdre aussi le courage ?

NON, jamais nul tourment ne me pourra contraindre

De lui faire en mes pleurs ma flamme appercevoir ;
En fin le Ciel verra qu'elle a bien le pouvoir
De me faire souffrir, non de me faire plaindre.

MON cœur, bani de toi les souspirs & les larmes ;
Grave sur ta prison le mot de liberté :
Arme toi de constance ; & rempli de fierté
Comba ce fier esprit avec ses propres armes.

CACHE lui les liens dont mon ame sujete
Se void secrettement à ses fers attacher ;
Et si bien tu n'as pû sa victoire empescher,
Empesche son triomphe, en celant ta défaite.

RIEN ne lui donne encor le plaisir ni la gloire
De penser que ton ame en ses lacs tu remets :
Tu peux en ton silence étouffer pour jamais
Ta honte & son honneur, ta perte & sa victoire.

DEFENS-toi donc la plainte ; & muet volontaire,
Imite desormais au plus fort du tourment
Ce page d'Alexandre, en qui si constamment
Se monstra la vertu de souffrir & se taire.

AUS SI bien quelle fleur d'esperance nouvelle
Te promet quelque fruit d'une si fiere main ?

Depuis quand , despoillant son esprit inhumain ,
Seroit-il advenu qu'elle ne fust plus elle ?

TU l'as trop offensée , osant en fin esteindre
L'ardeur dont ses beaux yeux te brusloient en l'ai-
mant :

Ton feu lui donneroit (s'il s'alloit rallumant)
Sujet de se vanger , non desir de te plaindre.

POURSUI donc , rends ta flame & ta plainte es-
rouffée ;

Ne gemi point d'un cœur laschement abbatu :
Et puis que sa victoire obscurcit ta vertu ,
N'en veuille point toi-mesme ériger le trophée.

P E N S E que n'ayant pû de toi devenir maistre ,
Ni vaincre ton desir , ni vaincre ton malheur ,
Encor t'est-ce beaucoup de vaincre ta douleur ;
Et n'estant plus à toi , pouvoir feindre de l'estre.



STANCES.

QUAND je revî ce que j'ai tant aimé,
 Peu s'en fallut que mon feu r'allumé
 N'en fît l'amour en mon ame renaitre;
 Et que mon cœur, autrefois son captif,
 Ne ressemblast l'esclave fugitif
 A qui le sort fait rencontrer son maître;

QUE de discours ma raison seduisants,
 Que de pensers l'un l'autre destruisants
 Senti-je alors agiter mon courage!
 Que mon esprit de ses lacs eschappé
 Se repentit de s'estre détrompé!
 Qu'il me depleut d'estre devenu sage!

O belles mains (ce dis-je en gemissant)
 Dont la beauté mille ames ravissant
 Se glorifie en ses douces rapines,
 Qu'il me déplait d'avoir rompu vos fers
 Pour les tourmens qu'en aimant j'ai soufferts;
 Quittant les fleurs par haine des espines!

L'IRE du Ciel, & le Sort rigoureux
 Qui rend mes ans dolents & malheureux;

Veillent tousjours fans pitié me poursuivre,
Si depuis l'heure où me voulant guerir
Pour vos beautez je cessai de mourir,
Mon cœur ne pense avoir cessé de vivre.

Q U E maudit soit le dépit insensé
Qui, conseillant mon esprit offensé ;
Vint amortir ces doux feux de mon ame.
J'estois alors un vif flambeau d'amour.
Ce fut m'oster la lumiere & le jour,
Et me tuer, que d'esteindre ma flame.

M A I S je la veux en mon cœur r'allumer ;
Se deust mon corps en cendre consumer,
Et devant l'heure en la tombe descendre.
Que ma raison cesse de s'en douloir ;
Car je le veux, & le veux bien vouloir :
D'un si beau feu belle fera la cendre.

D E tels discours prononcez en mon cœur
Rendant l'Amour derechef mon vainqueur ;
Je me faisois à moi-mesme la guerre,
D'un tel desir renchainant ma raison,
Qu'il me sembloit que rentrant en prison
Je m'acquerois l'empire de la terre.

M A I S aussi-tost que je fei repasser
Devant les yeux de mon triste penser

La tyrannie exercée en mon ame ;
 Le souvenir de tant de cruautéz
 Ostant la force aux coups de ses beautéz,
 Contre ce trait me servit de dictame.

Q U O I ? (dis-je alors) imprudent que je suis ;
 Voudrois-je bien ressentir les ennuis
 Qui se passoient du pur sang de mes veines ;
 Quand égaré j'errois dans les destours
 Où me cherchant j'ai perdu tant de jours ;
 Où me perdant j'ai trouvé tant de peines ?

O mon esprit , contente-toi d'avoir
 Quatre ans entiers languï sous le pouvoir
 De la fureur troublant ma fantaisie.
 Mon cœur , ce piege est trop plein de tourment,
 T'y laisser choir , ce fut aveuglement ;
 T'y rejeter , ce seroit frenaisie.

S I fierement cet esprit sans pitié
 Fouloit aux pieds ma constante amitié
 Quand je portois le joug de son servage ;
 Qu'en ses liens derechef m'enfermer ,
 C'est plus qu'assez pour me faire estimer
 Ou sans memoire , ou du tout sans courage.

P U I S que j'ai pû de ses lacs m'affranchir ,
 Sous son pouvoir je ne dois plus fléchir,

Quoi que par tout sa beauté se renomme.
 Elle a destruit un amour trop parfait ;
 Elle a montré qu'elle est femme en effect :
 Il faut aussi montrer que je suis homme.

A I N S I parlai-je , en sentant revenir
 Dedans mon ame un poignant souvenir
 Qui convertit ma complainte en blaspheme :
 Et tellement je m'allai resistant ,
 Que je me vi , presque en un mesme instant ,
 Vaincu d'Amour , & vainqueur de moi-mesme.

S T A N C E S.

JE ne l'aimois , qu'afin de me guerir
 Du cruel mal qui me faisoit mourir ,
 Enforcelé des yeux d'une autre dame :
 Mais à la fin , decevant ma raison ,
 Ce que je prins pour un contrepoison ,
 S'est fait lui-mesme un venin à mon ame.

A I N S I , voulant du joug se descharger ,
 Souvent un peuple arme un Prince estrange
 Contre celui sous qui Dieu l'a fait naistre ;
 Mais rendu serf du pouvoir emprunté ,
 En fin il void que , pour la liberté ,
 Il n'a que l'heur d'avoir changé de maistre.

MAIS tant s'en faut qu'il déplaise à mon cœur
 Qu'un si bel œil s'en soit rendu vainqueur ;
 Mon cœur lui-mesme à toute heure en fait
 gloire ;

Estant le feu dont je suis consumé,
 Un feu de joie en mon ame allumé,
 Dont je celebre & beni sa victoire.

QUE s'il falloit qu'un malheur avenu
 Rompist les fers où j'estois detenu,
 Pour me lier d'un si rare cordage ;
 Bien puis-je dire, en ce change amoureux ;
 Que mon malheur m'a rendu bien-heureux,
 Et que mon bien est né de mon naufrage.

NON que mon ame ose rien esperer ;
 Fors les douleurs que peut faire endurer
 Une beauté si belle & si cruelle :
 Mais je m'en sens gesner si doucement ;
 Que ce qui m'est pour toute autre un tourment,
 M'est un plaisir en le souffrant pour elle.

AUSS I faisant de mon mal mon honneur ;
 Ne crains-je plus qu'en gloire & qu'en bon-heur
 Ame du monde à la mienne s'égale,
 Puis que mon cœur sent du contentement
 Quand pour ses yeux il souffre du tourment,
 Et que la belle en est si liberale.

CH AN S O N.

SOUHAITANT que le ciel punisse
 De quelque rigoureux supplice
 Ce cœur contre Amour endurcy,
 Je faux de dire que je l'aime,
 Quoy que mon amour soit extreme ;
 C'est haïr que d'aimer ainsi.

MAIS ne hayssant l'inhumaine ;
 Que pour ce qu'ingrate à ma peine
 Elle n'en a point de soucy ;
 Ma haine est si pleine de flame,
 Qu'Amour la causant en mon ame ;
 C'est aimer que haïr ainsi.

VUEILLE l'Amour plus favorable ;
 Ou vueille la Mort secourable
 Rendre ce tourment accourcy :
 Car toute paix m'estant ostée,
 Ma pauvre ame est bien agitée
 D'aimer & de haïr ainsi.

QU'AMOUR soit clement ou severe ;
 A tort je crains, à tort j'espere

Et sa rigueur & sa mercy ;
 Ne meritant de ma cruelle
 Amour ny haine mutuelle
 D'aimer & de hair ainsi.

OU si ceste haine amoureuse
 Veut que plus & moins rigoureuse
 Elle m'aime & haïsse aussi ;
 Dieux ! faites par vostre clemence
 Que , pour peine & pour recompense ,
 Elle m'aime & haïsse ainsi.

C H A N S O N.

SI les penfers de mon ame
 Estoiẽt disposez d'aimer ,
 Vous seriez la seule flame
 Qui me pourroit allumer.

LE Ciel en vous seule assemble
 Ce qui me rend enchanté :
 Et ma liberté ne tremble
 Que devant vostre beauté.

MAIS avant qu'Amour me range
Sous ses loix comme vainqueur ,
Il faut bien , ou qu'il se change ,
Ou que je change de cœur.

CAR le mien franc & delivre
De ce qui m'a peu charmer ,
Le connoît trop pour le suivre ,
Et s'aime trop pour aimer.

VOSTRE seul œil que j'honore
Fait que mes libres esprits
N'osent s'asseurer encore
De n'en estre plus repris.

CAR j'entens comme un oracle
Qui me dit , quand je vous voy ,
Que ce sera grand miracle
Si vous me laissez à moy.

MAIS , Beauté qui tout arreste ,
Employez mieux vos attraits :
Une si basse conquête
N'est pas digne de vos traits.

OU si de telle victoire
Quelque honneur peut arriver ,
Contentez-vous de la gloire
De me pouvoir captiver.

SONNET,

Fait au nom d'une Damoiselle.

CE congé de brusler & vous reduire en cendre,
 Que vous me demandez pour mieux vous allumer,
 Je ne doi, ni ne puis de moi tant presumer,
 Que de ma volonté je l'estime dépendre.

MAIS un accort amant ne doit jamais attendre
 Qu'on permette à son cœur de servir & d'aimer,
 Puis qu'Amour l'y contraint, & que sans l'exprimer
 On le permet assez de ne le point defendre.

EN vain donc vostre esprit m'en demande congé;
 Nul de se voir aimé nè se sent outragé;
 Ou cet outrage-là bien doucement irrite.

PLUSTOST, tous estimans ce bien leur estre deu,
 Moins vous m'obéiriez vous l'ayant defendu,
 Et plus en mon endroit vous auriez de merite.



Dialogue de Damon & de Panopée.

D A M O N.

DE QUOI vous sert tant de fierté,
Belle & cruelle Panopée ?

P A N O P E' E.

De conserver ma liberté,
Et m'empescher d'estre trompée.

D A M O N.

QUOI ! craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous revere ?

P A N O P E' E.

Ne m'en mettant point au danger,
La peur ne m'en travaille guere.

D A M O N.

Vous feriez grand tort à ma foi
D'estimer mon ame infidele.

P A N O P E' E.

Je m'en ferois bien plus à moi
De vous aimer, la croiant telle.

BERTAUT.

D A M O N.

MAIS deux ans ont pû faire voir
Quelle n'est faine ni legere.

P A N O P E' E.

Mais un moment a le pouvoir
De me tesmoigner le contraire.

D A M O N.

IL n'en faut point avoir de peur ;
J'aime trop le nœud qui m'engage.

P A N O P E' E.

Il ne fut jamais de trompeur
Qui ne tint le mesme langage.

D A M O N.

L'AMOUR si long-temps éprouvé
Deust chasser de vous ceste crainte.

P A N O P E' E.

Le mal aux autres arrivé
L'y deust tousjours tenir empreinte.

D A M O N.

DONC ne doi-je rien esperer
Fors tousjours pleurer triste & blesme ?

BERTAUT.

371

PANOPE'E.

J'aime mieux vous faire pleurer ;
Que me faire pleurer moi-mesme.

DAMON.

POURQUOI vous deplaist mon bon-heur ;
Dont vous servir font les delices ?

PANOPE'E.

Pource qu'aux dépens de l'honneur
Vous faites paier vos services.

DAMON.

L'AMANT seroit maistre en servant ;
S'il usurpoit ceste puissance.

PANOPE'E.

L'amant ne sert qu'en poursuivant ;
Il est maistre en la jouissance.

DAMON.

C'EST mal son amour employer ;
Que de n'en tirer nul salaire.

PANOPE'E.

Aimer pour l'espoir du loier ;
C'est une amitié mercenaire.

BERTAUT.

D A M O N.

L A S ! au moins voiez mon tourment ;
Puis que c'est de vous qu'il procede.

P A N O P E' E.

J'en verrois le mal vainement ,
N'y pouvant donner nul remede.

D A M O N.

M A I S vous en avez le pouvoir ;
Si ma peine en est susceptible.

P A N O P E' E.

Ce que me defend mon devoir ;
Je me le repute impossible.

D A M O N.

A H , fiere & cruelle beauté ,
Qu'inhumaine est vostre rudesse !

P A N O P E' E.

Ce que vous nommez cruauté ;
D'autres l'appelleront sagesse.

D A M O N.

E S T - o n sage , pour mal-traiter
L'amour d'un fidele courage ?

P A N O P E' E.

PANOPE'E.

Est-on cruel, pour éviter
Le peril de faire un naufrage ?

DAMON.

MAIS apprehender ce mal-heur ;
C'est à faire à moins belles dames.

PANOPE'E.

Mais n'en fuir point la douleur ;
C'est à faire à de foles ames.

DAMON.

VOSTRE beauté vous garantit
Du sort d'Ariadne abusée.

PANOPE'E.

Vostre jeunesse m'avertit
De l'inconstance de Thesée.

DAMON.

TROP aimable est vostre prison ;
Il ne peut estre qu'on la quite.

PANOPE'E.

Je puis bien perdre sans raison ;
Ainsi que j'acquier sans merite.

BERTAUT.

D A M O N.

C'EST faire un mauvais jugement
De vostre œil & de sa puissance.

P A N O P E' E.

Mais bien c'est juger sagement
De vostre fatale inconstance.

D A M O N.

VOSTRE œil me peut rendre un escueil
Encontre les vagues du change.

P A N O P E' E.

Je croirai plustost de mon œil
Mon miroir , que vostre louange.

D A M O N.

LAS ! je perds en vain mes accents ,
Pleurs , & responses , & demandes.

P A N O P E' E.

Quand vous perdriez encor le sens ,
Vos pertes ne seroient pas grandes.



Pour des Masques assez hideux & sauvages.

CES visages si peu semblables
 A ceux dont les traits agreables
 Prennent conseil de vos miroirs,
 Trompent vos esprits, belles dames
 Nous ne sommes pas en nos ames
 Si diables, que nous sommes noirs.

A voir nos farouches visages,
 Vous nous prendriez pour des sauvages
 Au profond des bois eslevez :
 Mais s'il vous plaisoit d'aventure
 Faire essai de nostre nature,
 Vous nous trouveriez bien privez.

CAR le desir qui nous commande
 De voir ceste gentille bande
 Faire de la nuit un beau jour,
 Nous tirant de nostre demeure,
 A rendu nos cœurs en peu d'heure
 Pleins de courtoisie & d'Amour.

QUE vous & nous sommes contraires!
 Nous, sous des visages severes,

Cachons un esprit amoureux :
 Et vous, sous la grace allechante
 D'un œil qui tout le monde enchante,
 Vous en celez un rigoureux.

LE Destin devroit, ce me semble,
 Dejoindre & def-unir d'ensemble
 Vos beautez & vostre rigueur ;
 Et faisant un autre partage,
 Ou nous donner vostre visage,
 Ou bien vous donner nostre cœur.

MAIS au lieu d'esperer ce change
 Qui seroit doucement estrange,
 Le Ciel fera, par sa rigueur,
 Que sur nous tombant le dommage,
 Nous n'aurons point vostre visage,
 Et si vous aurez nostre cœur.



DU PERRON:

JACQUES DAVI DU PERRON, Cardinal, Prêtre du titre de Sainte Agnès, grand Aumônier de France, Evêque d'Evreux, & depuis Archevêque de Sens, naquit à Saint-Lô en Basse Normandie en 1556, le 15 novembre. Son pere & sa mere étoient de la nouvelle Religion ; ils s'épouferent par amour, & sortirent du Roiaume pour se marier, à cause de la guerre. Ils revinrent ensuite à Rouen ; & Charles IX assiégeant cette ville, & la prenant, ils furent faits prisonniers dans le vieux Palais. Leur fils, tout jeune qu'il étoit, se sauva à travers l'armée. Cette famille fut obligée de se retirer par deux fois à l'isle de Gersé : mais étant enfin revenus en leur pays, le jeune *du Perron* devint l'admiration de tout le monde. Son pere, qui étoit Ministre & très-sçavant, l'instruisit jusqu'à l'âge de dix ans : depuis il

fut son unique maître à lui-même, & se mit dans la lecture des Anciens. Rien n'échappoit à sa mémoire; & il l'avoit même si bonne, qu'on rapporte qu'un Poëte ayant récité au Roi des vers qu'il avoit faits: *Sire, dit au Roi du Perron qui étoit présent, ces vers sont de moi: & pour vous montrer que je dis vrai, si vous le souhaitez, je les reciterai mot pour mot.* Et en effet, il les répéta sur le champ, sans hésiter, d'une manière à faire croire qu'il en étoit l'auteur. Il apprit le Grec, l'Hébreu, la philosophie, les mathématiques, & toutes les autres sciences. Il vivoit sans ambition dans sa famille; & n'avoit que dix-sept ans, lorsqu'un gentilhomme de mérite, nommé M. de Lencone, l'exhorta de paroître à la cour. Il le crut; & Henri III étant pour lors à Blois, il y fut. Il parut au dîner de ce Prince, qui avoit demandé à le voir; il y charma tout le monde, & confondit tous les gens sçavans que le Roi avoit commandé qu'on assemblât auprès de lui. Des

Portes Abbé de Tiron l'ayant admiré dans cette dispute , conçut beaucoup d'estime pour lui , le porta à l'éloquence & à la poésie , & lui céda sa charge de Lecteur de la Chambre du Roi. Quelque tems après *du Perron* s'appliqua à la lecture des Peres , & abjura le Calvinisme. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique , où il donna de grandes preuves de son esprit , de son éloquence & de son érudition. On trouve dans ses Poësies une élévation naturelle. Il fut choisi pour faire l'oraison funebre de la Reine d'Ecosse , & fit aussi celle de Ronsard. Depuis la mort de Henri III , il se retira auprès du Cardinal de Bourbon , dont il fut domestique. Il fit rentrer plusieurs Calvinistes dans la communion Romaine ; & le célèbre Henri Sponde , depuis Evêque de Pamiers , lui a eu obligation de son retour à la Religion Catholique. Il fut envoyé par le Roi Henri IV en Ambassade à Rome , pour la réconciliation de ce Prince avec le saint Siege , où il réussit ;

il y fut sacré Evêque d'Evreux. Le Pape Clément VIII le fit Cardinal ; & il fut nommé ensuite de sa promotion à l'Archevêché de Sens. Il accorda quelque tems après les différends du Pape Paul V & de la République de Venise ; & ce Pape avoit tant de déférence pour les sentimens du Cardinal *du Perron* , qu'il disoit : *Prions Dieu qu'il inspire le Cardinal du Perron ; car il nous persuadera tout ce qu'il voudra.* Ce fut lui qui rendit justice au mérite de Malherbe, par le rapport avantageux qu'il en fit au Roi. On dit qu'étant malade , tout grand homme qu'il étoit, il avoit tant d'impatience , qu'il demandoit à changer tous ses bénéfices , toute sa science & toute sa réputation , pour la santé du Curé de * Bagnolet. Il mourut à Paris le 5 décembre de l'an 1618. Il avoit de fort mauvaises jambes : c'est ce qui faisoit dire de lui, que c'étoit la statue de Nabuchodonosor , qu'il avoit les pieds d'argile & la tête d'or.

* Il étoit Seigneur de ce village.



DU PERRON.

STANCES AU ROY,

Pour ses estrennes.

GRANDROY, dont les malheurs élevent la
vertu,

Et servent de degrez à l'autel de ta gloire ;
Qui plus as d'ennemis, moins te vois abbatu ;
Aussi fier au peril que doux en la victoire ;

PRINCE en tout accident par le sort es-
preuvé,

Juste ornement futur des histoires fidelles ;
Qui , par un art royal à toy seul réservé ,
Pardonne aux vaincus , & domtes les rebelles ;

Tome II.

Q

ORES que le Soleil recommence son cours
 Pour marquer les saisons que sa lumiere change ;
 Je veux de ta valeur commencer le discours,
 Pour avec l'an croissant accroistre ta louange.

DE's l'heure que le Ciel, touché de nos douleurs,
 Jettant l'œil sur la France au sang des siens trempée,
 Te choisit pour trancher par le fer nos malheurs,
 Il maria delors ma plume à ton espée.

UN plus jeune que moy n'auroit veu tes combats
 Pour en tracer la suite & l'ordonnance entiere ;
 Un plus âgé que moy ne les écriroit pas ;
 Car le temps luy faudroit plustost que la matiere.

TO U T E S les qualitez que le Ciel peut donner,
 Pour vaincre par l'effort, ou gagner par les charmes,
 L'astre qui luit aux Rois eut soin de t'en orner,
 Afin de domter tout par amour, ou par armes.

LA Clémence & la Foy sont peintes sur ton front ;
 Au flus de tes propos, aux traits de tes sentences
 Luit au clair jugement, un esprit vif & prompt,
 Qui se souvient de tout, excepté des offenses.

D'AUCUN empeschement ton cours n'est arresté ;
 Tu brises des destins la contrainte invincible ;
 Et ne cedes pas mesme à la necessité,
 Rendant par tes vertus l'impossible possible.

LORS qu'au fort des exploits pleuvent mille ha-
zars ,

Chacun , pour s'asseurer , regarde ton visage ;
Et ton œil flamboyant est l'estoille de Mars ,
Dont les tiens au peril empruntent le courage.

LES seuls traits élancez de la main de l'Enfant
Qui fait la guerre aux Dieux , treuvent le tien sen-
sible ;

Et ton royal demon , des autres triomphant ,
Perd en ce seul combat le tiltre d'invincible.

HEUREUSE mille fois l'angelique beauté
Qui void deffous ses pieds tant de gloire captive ,
Et domte avec ses yeux ton esprit indomté ,
Qui pour cherir ses fers de liberté se prive !

LES lauriers immortels dont Mars ton chef es-
treint ,

Couronne que Venus de son myrthe seconde ,
Ne te preservent point que tu ne sois atteint
De ce foudre d'Amour qui brulle tout le monde.

L'OR de ses blonds cheveux , filéz semez d'appas
Des peuples prisonniers tient les ames ravies ;
Tous les traits de ses yeux sont autant de trespas ;
Et tous ses doux sourris donnent autant de vies.

PUISSENT tes fiers sujets distraits de leur devoir ;
Qu'un esprit factieux aux revoltes inspire ,
Reconnoistre aussi bien les loix de ton pouvoir ,
Comme tu reconnois celle de son empire.

OU s'il faut qu'à l'Amour la force ouvre le pas ;
Et que sur le laurier l'olive soit entée ;
S'il faut qu'un fort armé decide nos débats ,
Et qu'avecques le sang la paix soit cimentée ;

O Y ces ardants souhaits en ta faveur escrits ,
Prince , dont les vertus promettent des miracles ;
Pour qui nous élevons nos voix & nos esprits ,
Afin que les Destins les changent en oracles.

P U I S S E de leurs conseils , sans effect proposez ;
Se dissiper en l'air la puissance perfide ;
Et dans l'injuste main des peuples abusez ,
Trembler & reboucher le glaive parricide !

PUISSENT de leurs citez , & de leurs forts encor ;
Tresbucher devant toy les rebelles murailles ,
Et l'aligre Victoire , avec ses ailes d'or ,
Voler dessus ton chef au milieu des batailles !

P U I S S E ton ample estat , sauvé de tous dangers ;
Affermir tellement le poids de ses colonnes ,
Que ton fer s'aille teindre au sang des estrangers ;
Et que tous tes combats soyent autant de couronnes !

PUISSE-tu , d'une mer jusqu'à l'autre courant ,
 Marquer & consacrer par l'acier de ta lance ,
 Seul absolu Monarque & dernier conquerant ,
 Les fins de l'univers pour bornes de la France !

PUIS lors puissent tes bras , de trop vaincre lassés ;
 Enchaîner pour jamais l'idole de la guerre ;
 Rendant par tes hauts faits l'un sur l'autre entassez
 Ta gloire esgale au ciel , ton empire à la terre !

S T A N C E S.

P U I S qu'il faut deormais que j'esteigne ma
 flamme

(Seul & cruel remede) avec l'eau de mes pleurs ,
 Et que , pour m'arracher les espines de l'ame ,
 Je m'oste aussi du cœur les roses & les fleurs ;

SORTEZ de mon esprit , pensers pleins de delices ;
 Cher & doux entretien dont l'estat est changé ,
 Qu'un injuste mespris convertit en supplices :
 Je vous ouvre la porte , & vous donne congé.

AVEC vos mots flatteurs , & vos feintes idoles
 De constance & de foy , deitez sans pouvoir ,

Dont le son déguisoit si souvent ses paroles,
 Quel amant n'eust esté facile à decevoir ?

ME jurer que son cœur, dont les flammes sont
 mortes,

Allumé d'un beau feu soupiroit nuit & jour,
 Et de branches de myrthe estreint en mille fortes,
 Brusloit avec le mien dessus l'autel d'Amour !

M'APPELLER son triomphe & sa gloire mortelle ;
 Et tant d'autres doux noms choisis pour m'obliger,
 Indignes de sortir d'un courage fidelle
 Où si soudain après l'oubly s'est veu loger !

PUIS, lors que j'en devois tirer l'experience,
 Supposer un voyage, & m'aller recelant
 Ce bel astre amoureux, dont la douce influence
 Me conduit au sepulchre, & m'en va rappelant ;

A moy qui ne vivois que pour luy rendre hommage,
 Et n'aymois mon esprit enclin à l'adorer
 Que pour le seul respect des traits de son image
 Qu'Amour de sa main propre y sceut si bien tirer !

ADIEU, bel œil brillant, armé de flamme claire,
 Superbe roy des cœurs, de rayons couronné,
 Dont le lustre m'offense à force de me plaire,
 Et par trop de bon-heur me rend infortuné,

TU ne me verras plus baigner le mien de larmes ,
 Pour avoir esprouvé le feu de tes regards :
 Le temps contre tes traits me donnera des armes ;
 Et l'absence & l'oubly reboucheront tes dards.

ADIEU , constants liens des volontés esclaves ,
 Cheveux blonds , filets d'or , par ondes agitez ,
 Qui capturez l'orgueil des courages plus braves ,
 Et dans les nœuds d'Amour leurs desseins arrestez.

ADIEU , bouche d'œillets & de roses vermeilles ,
 Qui respirez sans cesse un printemps gracieux ,
 Où mille & mille Amours volettent comme
 abeilles
 Cueillant de tes beautez le miel délicieux.

ADIEU , main qui les lys & les perles imites ,
 Belle & cruelle main qui me tends mille appas ,
 Et de lettres de sang avec le fer escrites
 Traces dedans mon cœur l'arrest de mon trespas.

ADIEU , fertile esprit , source de mes complaints .
 Adieu , charmes coulants , dont j'estois enchanté .
 Contre le doux venin de ces caresses feintes ,
 Le souverain remede est l'incrédulité.

MAIS que dis-je , ô mon tout ? Quel trouble me
 transporte ?

De tes beaux yeux vainqueurs vouloit rompre la ley!
Et briser tant de nœuds dont l'estreinte est si forte,
Comme si mon vouloir estoit encore à moy !

NON , non , e'est une erreur : l'Amour qui me possède

Ne se peut voir dompté par temps ny par raison ;
Le trespas seulement , à qui tout desir cede ,
Porte dedans ses mains les clefs de ma prison.

A D I E U doncques vous-mesme , adieu trop plein
d'audace ;

Adieu , desseins legers , & propos insensés ,
Dignes d'estre punis d'une juste disgrâce
Si l'excès de l'Amour ne vous avoit poussés.



MALHERBE.

FRANÇOIS MALHERBE, surnommé le Pere de la Poësie Françoisise, naquît à Caen environ l'an 1555. Il étoit de la maison de *Malherbe de S. Agnan*, qui a porté les Armes d'Angleterre. Il se disoit descendu de la race de ceux qui suivirent Guillaume le Conquerant à la conquête de ce Royaume; c'est pourquoi il ne voulut pas traiter d'une Charge de Conseiller au Parlement de Provence pour son fils. Le chagrin qu'il eut de ce que son pere s'étoit fait huguenot sur la fin de ses jours, lui fit abandonner la Normandie, pour venir s'habituer en Provence à la suite du Grand-Prieur de France qui en étoit pour lors Gouverneur. Il entra en sa maison à l'âge de 17 ans, & le servit jusqu'à ce que ce Prince fut tué. *Malherbe* épousa en 1586 la fille d'un Président au Mortier de Provence, nommé *Cariolis*. Le nom & le mérite de *Malherbe* furent connus de Henri le Grand, par le raport avantageux que lui en fit le Cardinal du Perron. On dit qu'un jour ce Prince lui demandant s'il ne faisoit plus de vers, il répondit que depuis que Sa Majesté lui faisoit la grace de l'employer dans ses affaires, il avoit tout fait quitté cet exercice; ajoutant qu'il ne

falloit que personne s'en mêlât après un gentilhomme de Provence nommé *Malherbe*. Depuis ce tems, le Roi en parloit souvent à M. des Yveteaux Précepteur de M. de Vendosme : & *Malherbe* étant venu à Paris en 1605 pour ses affaires particulières, le Roi l'envoya querir par le même M. des Yveteaux, lui fit beaucoup de caresses, & lui commanda de faire des vers sur son voyage du Limosin au sujet de quelques rebelles. *Malherbe* lui présenta ces vers à son retour, dont ce Prince fut si content, qu'il lui commanda de se tenir près de sa personne, & lui promit de lui faire du bien. Il dit cependant à M. de Bellegarde de le tenir chez lui jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre sur l'état de ses Pensionnaires. M. de Bellegarde lui donna sa table avec mille livres d'appointemens, & lui entretint un homme & un cheval : mais Henry IV, nonobstant toutes ces belles promesses, ne lui fit point de bien. Après la mort de ce Prince, la Reine lui donna 500 écus de pension. Quoiqu'il fit de fort beaux vers, il avoit fort mauvaise grace en les recitant : il ne pouvoit pas réciter une stance de quatre vers sans cracher cinq ou six fois ; c'est ce qui fit dire au Cavalier Marin, Poëte Italien, qui fit un voyage en France en ce tens là,

qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus humide ; ni de Poëte plus sec. Il avoit un fils qu'il aimoit extraordinairement, qui fut tué en duel par un gentilhomme de Provence nommé de Piles : cette perte le toucha si sensiblement , qu'il voulut se battre pour venger la mort de son fils ; & comme on lui représentoit qu'il y avoit trop de disproportion de son âge de 72 ans , à celui d'un homme qui n'en avoit que 25 , c'est à cause de cela que je me veux battre , dit-il ; je ne risque qu'un denier contre une pistole. On lui porta parole pour dix mille écus , qu'il refusa d'abord , & qu'il accepta ensuite , dans le dessein , disoit-il , de faire bâtir un mausolée à son fils. Mais un voyage qu'il fit à la Cour qui étoit pour lors devant la Rochelle , & la maladie qu'il apporta de l'armée , dont il mourut à Paris en 1628 , fit évanouir le traité de dix mille écus , & le dessein du mausolée. Malherbe a conçu parfaitement l'idée de la belle Poësie Française. Il a trouvé l'art de faire des vers , qui sont tout à la fois magnifiques & naturels , qui ont de la majesté & de la douceur , de l'harmonie & de la justesse. Il ne paroît pas avoir plus d'esprit qu'un autre ; mais la beauté de ses expressions le met au dessus de tous. Il a été loué généralement de tout le monde , quoiqu'il n'ait loué pres-

que jamais les ouvrages de personne. Il a tellement perfectionné la Poësie Françoisè, qu'il a été le modèle des plus parfaits qui l'ont suivi ; il sert encore d'autorité à tous nos Poètes. Il commença fort jeune à faire des vers, & sa vieillesse n'affoiblît point les dispositions naturelles qu'il y avoit, comme il le dit lui-même dans ses ouvrages :

LES puissantes faveurs dont Parnasse m'honore ,
Non loin de mon berceau commencerent leur cours ;
Je les possédâj jeune , & les possède encore

A la fin de mes jours.

ON ne peut donner une idée plus juste de ses Poësies , qu'en rapportant ici l'éloge que fait , & de l'auteur & des vers , Monsieur Despreaux dans son *Art Poétique* :

ENFIN Malherbe vint , & le premier en France ,
Fit sentir dans les vers une juste cadence ,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ;
Et reduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les stances avec grace apprirent à tomber ,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix : & ce guide fidèle
Aux auteurs de ce tems sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas , aimez sa pureté ,
Et de son tour heureux imitez la clarté.



MALHERBE.

PARAPHRASE DU PSEAUME CXLV.

N'ESPERONS plus, mon ame, aux promesses du monde :

Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde
Que toûjours quelque vent empesche de calmer.
Quittons ces vanitez ; lassons-nous de les suivre ;
C'est Dieu qui nous fait vivre ;
C'est Dieu qu'il faut aimer.

EN vain, pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies
A souffrir des mépris, & ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont, comme nous
sommes,
Veritablement hommes ;
Et meurent comme nous.

ONT-ils rendu l'esprit ? ce n'est plus que poussiere
Que cette majesté si pompeuse & si fiere ;

Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers :
 Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hau-
 raines

Font encore les vaines,
 Ils font mangez des vers.

LA se perdent ces noms de Maîtres de la terre ;
 D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre.
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de
 flateurs :

Et tombent avec eux, d'une chute commune,
 Tous ceux que leur fortune
 Faisoit leurs serviteurs.

O D E.

*Au Roy Henri le Grand, sur l'hureux succès
 du Voyage de Sedan.*

ENFIN, après les tempestes ;
 Nous voici rendus au port ;
 Enfin, nous voyons nos testes
 Hors de l'injure du sort.
 Nous n'avons rien qui menace
 De troubler nostre bonace ;

MALHERBE.

Et ces matieres de pleurs ,
Massacres , feux , & rapines ;
De leurs funestes épines
Ne gêteront plus nos fleurs.

Nos prieres sont ouïes ;
Tout est réconcilié ;
Nos peurs sont évanouïes ;
Sedan s'est humilié.

A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre ,
Que , faisant comparaison
De l'espoir & de la crainte ;
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

QUI n'ust crû que ses murailles ,
Que défendoit un Lion ,
N'ussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion ?
Et qu'avant qu'estre à la feste
De si pénible conquête ,
Les chams se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle ;
Et le fer ust en javelle
Deux fois les blés abbattus ?

ET toutefois , ô merveille !
Mon Roy , l'exemple des Rois ,

MALHERBE.

Dont la grandeur n'ont pareille
 Fait qu'on adore ses loix,
 Accompagné d'un Génie
 Qui les volontez manie,
 L'a su tellement presser
 D'obéir, & de se rendre ;
 Qu'il n'a pas u pour le prendre
 Loisir de le menacer.

TEL qu'à vagues épandues
 Marche un fleuve impérieux ;
 De qui les neiges fondues
 Rendent le cours furieux ;
 Rien n'est sur en son rivage ;
 Ce qu'il trouve, il le ravage ;
 Et traînant comme buissons
 Les chesnes & leurs racines,
 Oste aux campagnes voisines
 L'espérance des moissons.

TEL, & plus épouvantable,
 S'en alloit ce Conquérant,
 A son pouvoir indomtable
 Sa colere mesurant.
 Son front avoit une audace
 Telle que Mars en la Thrace ;
 Et les éclairs de ses yeux
 Estoiënt comme d'un tonnerre ;

Qui

Qui gronde contre la Terre ;
Quand elle a fâché les Cieux.

QUELLE vaine résistance
A son puissant appareil
N'ust porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil ;
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée ,
Comme la rébellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion ?

VOYEZ comme en son courage]
Quand on se range au devoir ,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir !
A peine fut réclamée
Sa douceur accoustumée ,
Que d'un sentiment humain
Frapé , non moins que de charmes]
Il fit la paix , & les armes
Luy tomberent de la main.

ARRIERE , vaines chimeres
De haines & de rancueurs :
Soupçons de choses ameres ,

Eloignez-vous de nos cœurs ;
 Loin, bien-loin, tristes pensées ,
 Où nos miseres passées
 Nous avoient ensévelis.
 Sous Henri , c'est ne voir goutte ;
 Que de révoquer en doute
 Le salut des Fleurs de Lis.

O Roy , qui du rang des hommes
 T'exceptes par ta bonté ;
 Roy , qui de l'âge où nous sommes
 Tout le mal as surmonté ;
 Si tes labeurs, d'où la France
 A tiré sa délivrance ,
 Sont écrits avecque foy ,
 Qui fera si ridicule
 Qu'il ne confesse qu'Hercule
 Fut moins Hercule que toy ?

DE combien de tragédies ;
 Sans ton assuré secours ,
 Estoient les trames ourdies
 Pour ensanglanter nos jours ?
 Et qu'auroit fait l'innocence ,
 Si l'outrageuse licence ,
 De qui le souverain bien
 Est d'opprimer & de nuire ,
 N'ust trouvé pour la détruire
 Un bras fort comme le tien ?

MON Roy, connois ta puissance ;
Elle est capable de tout.
Tes desseins n'ont pas naissance,
Qu'on en voit déjà le bout ;
Et la Fortune amoureuse
De la Vertu généreuse
Trouve de si doux apas
A te servir & te plaire,
Que c'est la mettre en colere
Que de ne l'employer pas.

U S E de sa bienveillance ;
Et luy donne ce plaisir ,
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau desir.
Où que tes bannieres aillent ;
Quoyque tes armes assaillent ,
Il n'est orgueil endurci ,
Que brisé comme du verre
A tes pieds elle n'atterre ,
S'il n'implore ta merci.

JE say bien que les oracles
Prédisent tous, qu'à ton Fils
Sont reservez les miracles
De la prise de Menfis :
Et que c'est luy, dont l'épée
Au sang barbare trempée ,

Quelque jour apparoissant
 A la Grèce qui soupire ,
 Fera décroistre l'empire
 De l'infidele Croissant.

MAIS tandis que les années
 Pas-à-pas font avancer
 L'âge où de ses destinées
 La gloire doit commencer ;
 Que fais-tu , que d'une armée ;
 A te venger animée ,
 Tu ne mets dans le tombeau
 Ces voisins , dont les pratiques
 De nos rages domestiques
 Ont allumé le flambeau ?

QUOYQUE les Alpes chenues
 Les couvrent de toutes parts ,
 Et fassent monter aux nues
 Leurs effroyables remparts ;
 Alors que de ton passage
 On leur fera le message ,
 Qui verront-elles venir ,
 Envoyé sous tes auspices ,
 Qu'aussitost leurs précipices
 Ne se laissent applanir ?

CROY-moy : contente l'envie
 Qu'ont tant de jeunes guerriers

D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers ;
Et ne tiens point ocieuses
Ces ames ambitieuses ,
Qui , jusques où le matin
Met les estoiles en fuite ,
Oferont , sous ta conduite ,
Aller querir du butin.

DEJA le Tézin tout morne
Consulte de se cacher ,
Voulant garentir la corne
Que tu luy dois arracher :
Et le Pô , tombe certaine
De l'audace trop hautaine ,
Tenant baissé le menton ,
Dans sa caverne profonde
S'appreste à voir en son onde
Choir un autre Phaëton.

V A , Monarque magnanime :
Souffre à ta juste douleur ,
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.
L'astre , dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde ,
N'aura point achevé l'an ,
Que tes conquestes ne rasent

MALHERBE.

Tout le Piémont, & n'écrasent
La Couleuvre de Milan.

CE sera là que ma lyre
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un Cygne près de sa mort ;
Et se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer,
Qu'en l'aïse de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

IL ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité.
Tous ces chéd'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques :
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

PAR elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je défendray ta mémoire

Du trépas injurieux :
 Et quelque assaut que te face
 L'oubli, par qui tout s'efface,
 Ta louange dans mes vers,
 D'amarante couronnée,
 N'aura sa fin terminée
 Qu'en celle de l'univers.

SONNET.

Au Roy.

QU'AVEC une valeur à nulle autre seconde,
 Et qui seule est fatale à nostre guérison,
 Vostre courage mur en sa verte saison
 Nous ait acquis la paix sur la terre & sur l'onde ;

QUE l'hydre de la France, en revoltes féconde,
 Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison ;
 Certes, c'est un bonheur dont la juste raison
 Promest à vostre front la couronne du monde.

MAIS qu'en de si beaux faits vous m'aycz pour té-
 moin,
 Connoissez-le, mon Roy, c'est le comble du soin
 Que de vous obliger ont u les Destinées.

TOUS vous savent louer ; mais non également ;
 Les ouvrages communs vivent quelques années ;
 Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

O D E ,

*A la Reyne Mere du Roy , sur sa bien venue
 en France.*

Présentée à sa Majesté , à Aix , l'année 1600.

PEUPLÉS , qu'on mette sur la teste
 Tout ce que la terre a de fleurs ;
 Peuples , que cette belle feste
 A jamais tarisse nos pleurs ;
 Qu'aux deux bouts du monde se voye
 Luire le feu de nostre joye ;
 Et soient dans les coupes noyez
 Les foudris de tous ces orages ,
 Que pour nos rebelles courages
 Les Dieux nous avoient envoyez.

A ce coup iront en fumée
 Les vœux que faisoient nos mutins
 En leur ame encore affamée
 De massacres & de butins.

Nos doutes seront éclaircies :
Et mentiront les prophéties
De tous ces visages pâlis ,
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle Fleur de Lys.

AUJOURD'HUY nous est amenée
Cette Princesse , que la foy
D'Amour ensemble & d'Hyménée
Destine au lit de notre Roy.
La voicy , la belle Marie ,
Belle merveille d'Hétrurie ;
Qui fait confesser au Soleil ,
Quoyque l'âge passé raconte ,
Que du Ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

TELLE n'est point la Cythérée ;
Quand , d'un nouveau feu s'allumant ,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courriere ;
Et telle dessus l'horison
L'Aurore au matin ne s'étale ;
Quand les yeux mesme de Céphale
En feroient la comparaison.

LE sceptre que porte sa race ;
 Où l'heur aux mérites est joint ;
 Luy met le respect en la face ,
 Mais il ne l'enorgueillit point :
 Nulle vanité ne la touche :
 Les Graces parlent par sa bouche :
 Et son front , témoin assuré
 Qu'au vice elle est inaccessible ,
 Ne peut que d'un cœur insensible
 Estre vu sans estre adoré.

QUANTESFOIS , lorsque sur les ondes
 Ce nouveau miracle flottoit ,
 Neptune en ses caves profondes
 Plaignit-il le feu qu'il sentoit ?
 Et quantesfois , en sa pensée
 De vives atteintes blessée ,
 Sans l'honneur de la Royauté
 Qui luy fit celer son martyre ,
 Ust-il voulu de son empire
 Faire échange à cette beauté ?

DIX jours , ne pouvant se distraire
 Du plaisir de la regarder ,
 Il a , par un effort contraire ,
 Essayé de la retarder :
 Mais à la fin , soit que l'audace
 Au meilleur avis ait fait place ,

Soit qu'un autre démon plus fort
Aux Vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voicy dans nostre port.

LA voicy, Peuples, qui nous monstre
Tout ce que la Gloire a de prix.
Les fleurs naissent, à sa rencontre,
Dans les cœurs & dans les esprits:
Et la présance des merveilles
Qu'en oyoient dire nos oreilles,
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite Princesse,
L'étonnement de l'univers;
Astre, par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres & nos hyvers;
Exemple sans autres exemples;
Future image de nos temples;
Quoyque nostre foible pouvoir
En vostre accueil ose entreprendre,
Doit-il esperer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

CE fera vous qui de nos villes

MALHERBE.

Ferez la beauté refleurir ;
 Vous , qui de nos haines civiles
 Ferez la racine mourir :
 Et par vous la paix assurée
 N'aura par la courte durée
 Qu'esperent infidèlement ,
 Non laissez de nostre souffrance ;
 Ces François qui n'ont de la France
 Que la langue & l'habillement.

PAR vous un Daufin nous va naître ;
 Que vous-mefme verrez un jour
 De la terre entiere le maître ,
 Ou par armes , ou par amour :
 Et ne tarderont fes conquêtes ,
 Dans les oracles déjà preftes ,
 Qu'autant que le premier coton ;
 Qui de jeunesse est le message ,
 Tardera d'estre en fon visage ,
 Et de faire ombre à fon menton.

O combien , lors , aura de veuves
 La gent qui porte le Turban !
 Que de fang rougira les fleuves
 Qui lavent les pieds du Liban !
 Que le Bosphore en fes deux rives
 Aura de Sultanes captives !

Et que de meres à Memphis ,
 En pleurant , diront la vaillance
 De son courage & de sa lance ,
 Aux funérailles de leurs fis !

CEPENDANT , nostre grand Alcide ,
 Amolli parmy vos appas ,
 Perdra la fureur qui sans bride
 L'emporte à chercher le trépas :
 Et cette valeur indomtée ,
 De qui l'honneur est l'Euristée ;
 Puisque rien n'a su l'obliger
 A ne nous donner plus d'alarmes ,
 Au moins , pour épargner vos larmes ;
 Aura peur de nous affliger.

SI l'esperoir qu'aux bouches des hommes
 Nos beaux faits feront récitez ,
 Est l'aiguillon par qui nous sommes
 Dans les hazars précipitez ;
 Luy , de qui la gloire , semée
 Par les voix de la Renommée ,
 En tant de parts s'est fait ouir
 Que tout le siècle en est un livre ;
 N'est-il pas indigne de vivre ,
 S'il ne vit pour se réjouir ?

QU'IL luy suffise que l'Espagne ;

Réduite par tant de combas
 A ne l'oser voir en campagne ,
 A mis l'ire & les armes bas.
 Qu'il ne provoque point l'envie
 Du mauvais sort contre sa vie.
 Et puisque , selon son dessein ,
 Il a rendu nos troubles calmes ,
 S'il veut davantage de palmes ,
 Qu'il les acquiere en vostre sein.

C'EST-là qu'il faut qu'à son Génie ;
 Seul arbitre de ses plaisirs ,
 Quoyqu'il demande , il ne dénie
 Rien qu'imaginent ses desirs :
 C'est-là qu'il faut que les années
 Luy coulent comme des journées ;
 Et qu'il ait de quoy se vanter ,
 Que la douceur qui tout excède ,
 N'est point ce que sert Ganimède
 A la table de Jupiter.

M A I S d'aller plus à ces batailles
 Où tonnent les foudres d'Enfer ,
 Et lutter contre des murailles
 D'où pleuvent la flamme & le fer ;
 Puisqu'il fait qu'en ses destinées
 Les nostres seront terminées ,

Et qu'après luy nostre discord
N'aura plus qui domte sa rage ,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis à bord ?

C E T Achille , de qui la pique
Faisoit aux braves d'Illion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion ;
Bien que sa mere uft à ses armes
Ajoûté la force des charmes ,
Quand les Destins l'eurent permis ,
N'ut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fust parmy ses ennemis ?

L E S Parques d'une mesme foye
Ne devident pas tous nos jours ;
Ni toujours par semblable voye
Ne font les Planettes leurs cours :
Quoyque promette la Fortune ,
A la fin , quand on l'importune ,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faiste au précipice ;
Et , pour l'avoir toujours propice ,
Il la faut toujours révéler.

J E say bien que sa Carmagnole

S iv

Devant luy se représentant
 Telle qu'une plaintive idole ;
 Va son courroux sollicitant,
 Et l'invite à prendre pour elle
 Une légitime querelle :
 Mais doit-il vouloir que pour luy
 Nous ayons toujours le teint blesme ,
 Cependant qu'il tente luy-mesme
 Ce qu'il peut faire par autruy ?

SI vos yeux sont toute sa braise ;
 Et vous la fin de tous ses vœux ,
 Peut-il pas languir à son aise
 En la prison de vos cheveux ?
 Et commettre aux dures corvées
 Toutes ces ames relevées ,
 Que d'un conseil ambitieux
 La faim de gloire persuade
 D'aller sur les pas d'Encélade
 Porter des échelles aux Cieux ?

A P O L L O N n'a point de mystere ;
 Et sont profanes ses chansons ,
 Ou , devant que le Sagittere
 Deux fois ramène les glaçons ,
 Le succès de leurs entreprises ,
 De qui deux Provinces conquises

Ont déjà fait preuve à leur dan ,
Favorisé de la Victoire ,
Changera la fable en histoire
De Phaëton en l'Eridan.

N I C E , payant avecque honte
Un siège autrefois repoussé ,
Cessera de nous mettre en conte
Barberouffe qu'elle a chassé :
Guise , en ses murailles forcées ,
Remettra les bornes passées
Qu'avoit nostre empire marin :
Et Soissons , fatal aux superbes ,
Fera chercher parmy les herbes
En quelle place fut Turin.

O D E.

*Pour le Roy , allant chatier la rébellion des Rochelois,
& chasser les Anglois qui en leur faveur estoient
descendus en l'Isle de Ré.*

DONC un nouveau labeur à tes armes s'appreste:
Pren ta foudre , Louis ; & va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière teste
De la Rébellion.

F A Y choir en sacrifice au démon de la France
 Les fronts trop élevez de ces ames d'Enfer ;
 Et n'épargne contre eux , pour nostre délivrance ;
 Ni le feu , ni le fer.

A S S E Z de leurs complots l'infidele malice
 A nourri le désordre & la sédition.
 Quitte le nom de Juste ; ou fay voir ta justice
 En leur punition.

L E centième décembre a les plaines ternies ;
 Et le centième avril les a peintes de fleurs ,
 Depuis que parmy nous leurs brutales manies
 Ne causent que des pleurs.

D A N S toutes les fureurs des siècles de tes peres ,
 Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien ,
 Que l'inhumanité de ces cœurs de viperes
 Ne renouvelle au tien ?

P A R qui sont aujourd'huy tant de villes desertes ,
 Tant de grands bastimens en masures changez ,
 Et de tant de chardons les campagnes couvertes ,
 Que par ces enragez ?

L E S sceptres devant eux n'ont point de priviléges :
 Les Immortels eux-mesme en sont persécutez :
 Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrileges
 Font plus d'impiétez.

MARCHE ; va les détruire ; éteins-en la semence :
 Et s'uy jusqu'à leur fin ton courroux généreux ,
 Sans jamais écouter ni pitié , ni clemence ,
 Qui te parle pour eux.

ILS ont beau vers le Ciel leurs murailles accroître ;
 Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts ,
 Et creuser leurs fosses jusqu'à faire paroître
 Le jour entre les morts :

LAISSE-les espérer ; laisse-les entreprendre :
 Il suffit que ta cause est la cause de Dieu ,
 Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
 Les soins de Richelieu ;

RICHELIEU , ce Prélat , de qui toute l'envie
 Est de voir ta grandeur aux Indes se borner ,
 Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
 Que pour te la donner.

RIEN que ton intérêt n'occupe sa pensée ;
 Nuls divertissemens ne l'appellent ailleurs :
 Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée ;
 Il en a de meilleurs.

SON ame toute grande est une ame hardie ,
 Qui pratique si bien l'art de nous secourir ,
 Que , pourvu qu'il soit cru , nous n'avons maladie
 Qu'il ne sache guérir .

LE Ciel, qui doit le bien selon qu'on le merite ;
 Si de ce grand oracle il ne t'ust assisté ,
 Par un autre présant n'ust jamais esté quitte
 Envers ta piété.

VA : ne differe plus tes bonnes destinées.
 Mon Apollon t'assure , & t'engage sa foy ;
 Qu'employant ce Typhis , Syrtes & Cyanées
 Seront havres pour tóy.

CERTES , ou je me trompe , ou déjà la Victoire ;
 Qui son plus grand honneur de tes palmes attant ,
 Est aux bors de Charante en son habit de gloire ,
 Pour te rendre contant.

JE la voy qui t'appelle , & qui semble te dire :
 Roy , le plus grand des Rois , & qui m'es le plus
 cher ,
 Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire ,
 Il est temps de marcher.

QUE sa façon est brave , & sa mine assurée !
 Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
 Et qu'il se connoist bien , à la voir si parée ,
 Que tu vas triompher !

TELLE en ce grand assaut , où des fis de la Terre
 La rage ambitieuse à leur honte parut ,

Elle sauva le Ciel , & rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

DEJA de tous costez s'avançoient les approches ;
Icy couroit Mimas ; là Typhon se battoit ;
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

A peine cette Vierge ut l'affaire embrassée ;
Qu'aussi-tost Jupiter , en son trône remis ,
Vit , selon son desir , la tempeste cessée ,
Et n'ut plus d'ennemis.

CES colosses d'orgueil furent tous mis en pou-
dre ,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés ;
Phlégre , qui les reçut , put encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'EXEMPLE de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer :
Mais seroit-ce raison qu'une mesme folie
N'ust pas mesme loyer ?

DEJA l'étonnement leur fait la couleur blesmée ;
Et ce lasche voisin qu'ils sont allé querir ,
Miserable qu'il est , se condamne luy-mesme
A fuir ou mourir.

SA faute le remort : Megere le regarde ;
 Et luy porte l'esprit à ce vray sentiment ,
 Que d'une injuste offance il aura , quoy qu'il tarde ,
 Le juste châtement.

BIEN semble estre la mer une barre assez forte ;
 Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse estre battu :
 Mais est-il rien de clos , dont ne t'ouvre la porte
 Ton heur & ta vertu ?

NEPTUNE importuné de ses voiles infames ,
 Comme tu paroistras au passage des flots ,
 Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames ,
 Et soient tes matelots.

LA rendront tes guerriers tant de sortes de preuves ;
 Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts ,
 Que le sang estrangere fera monter nos fleuves
 Au dessus de leurs bors.

PAR cet exploit fatal en tous lieux va renaistre
 La bonne opinion des courages François :
 Et le monde croira , s'il doit avoir un maistre ;
 Qu'il faut que tu le sois.

O ! que pour avoir part en si belle aventure
 Je me souhaiterois la fortune d'Eson ,

Qui, vieil comme je suis, revint, contre nature,
En sa jeune saison !

DE quel peril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fesse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant ?

TOUTES les autres morts n'ont merite ni marque ;
Celle-cy porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, & le met de la barque
A la table des Dieux.

M A I S quoy ? tous les pensers dont les ames bien
nées
Excitent leur valeur & flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

CEUX à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens :
Mars est comme l'Amour ; ses travaux & ses peines
Veulent de jeunes gens.

JE suis vaincu du temps ; je cede à ses outrages ;
Mon esprit seulement, exant de sa rigueur,
A de quoy témoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.

LES puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
 Non loin de mon berceau commancerent leurs
 cours :

Je les possédai jeune, & les possède encore
 A la fin de mes jours,

CE que j'en ay reçu, je veux te le produire :
 Tu verras mon adresse : & ton front cette fois
 Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
 Sur la teste des Rois,

SOIT que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
 Soit que de tes bontez je la face parler,
 Quel rival assez vain prétendra que la sienne
 Ait de quoy m'égaler ?

LE fameux Amphion, dont la voix n'ont pareille
 Bâtissant une ville étonna l'univers,
 Quelque bruit qu'il ait u, n'a point fait de mer-
 veille
 Que ne fassent mes vers,

PAR eux de tes beaux faits la terre sera pleine :
 Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
 Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
 Aux autels de Louis,

ODE.

O D E.

Pour la Reyne Mere du Roy , pendant sa Régence.

SI quelque avorton de l'Envie
Ose encore lever les yeux ,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la Terre & des Cieux ;
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles ;
Que ce misérable corbeau ,
Comme oiseau d'augure sinistre ,
Banni des rives de Caïstre ,
S'aille cacher dans le tombeau.

VENEZ donc , non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois ,
En juppe deffous les feuillées ,
Dansant au silence des bois :
Venez en robes , où l'on voye
Deffus les ouvrages de soye
Les rayons d'or étinceler ;
Et chargez de perles vos testes ;
Comme quand vous allez aux festes
Où les Dieux vous font appeler.

MALHERBE.

QUAND le sang bouillant en mes veines
 Me donnoit de jeunes desirs,
 Tantost vous soupiriez mes peines,
 Tantost vous chantiez mes plaisirs :
 Mais aujourd'huy que mes années
 Vers leur fin s'en vont terminées ;
 Siéroit-il bien à mes écriis
 D'ennuyer les races futures
 Des ridicules aventures
 D'un amoureux en cheveux gris ?

NON, Vierges, non : je me retire
 De tous ces frivoles discours :
 Ma Reyne est un but à ma lyre,
 Plus juste que nulles amours ;
 Et quand j'auray, comme j'espere,
 Fait ouïr du Gange à l'Ibere
 Sa louange à tout l'univers,
 Permesse me soit un Cocyte ;
 Si jamais je vous sollicite
 De m'aider à faire des vers.

A U S S I bien chanter d'autre chose ;
 Ayant chanté de sa grandeur,
 Seroit-ce pas après la rose
 Aux pavots chercher de l'odeur ?
 Et des louanges de la Lune
 Descendre à la clarté commune

D'un de ces feux du Firmament,
 Qui, sans profiter & sans nuire,
 N'ont reçu l'usage de luire
 Que par le nombre seulement.

ENTRE les Rois à qui cet âge
 Doit son principal ornement,
 Ceux de la Tamise & du Tage
 Font louer leur gouvernement :
 Mais en de si calmes Provinces,
 Où le Peuple adore les Princes,
 Et met au degré le plus haut
 L'honneur du Sceptre legitime,
 Sçauroit-on excuser le crime
 De ne regner pas comme il faut ?

CE n'est point aux rives d'un fleuve
 Où dorment les vens & les eaux,
 Que fait sa véritable preuve
 L'art de conduire les vaisseaux.
 Il faut en la plaine salée
 Avoir lutté contre Malée,
 Et près du naufrage dernier,
 S'estre vu dessous les Pleïades,
 Eloigné de ports & de rades,
 Pour estre cru bon marinier.

AINSI quand la Grece partie

D'où le mol Anaure couloit ;
 Traversa les mers de Scythie
 En la navire qui parloit ;
 Pour avoir su des Cyanées
 Tromper les vagues forcenées
 Les pilotes du fils d'Eson,
 Dont le nom-jamais ne s'efface ;
 Ont gagné la premiere place
 En la fable de la Toison.

A I N S I conservant cet Empire ;
 Où l'infidelité du sort ,
 Jointe à la nostre encore pire ,
 Alloit faire un dernier effort ,
 Ma Reyne acquiert à ses merites
 Un nom qui n'a point de limites ;
 Et ternissant le souvenir
 Des Reynes qui l'ont précédée ;
 Devient une éternelle idée
 De celles qui sont à venir.

A U S S I-tost que le coup tragique ;
 Dont nous fusmes presque abatus ,
 Eut fait la fortune publique
 L'exercice de ses vertus ,
 En quelle nouveauté d'orage
 Ne fut éprouvé son courage ?

Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables ;
A des vœux à peine payables
N'obligerent les matelots ?

QUI n'ouït la voix de Bélonne ;
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne ;
Appeler tous ses partisans ;
Et déjà les rages extrêmes,
Par qui tombent les diadèmes ;
Faire appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac & de Moncontour ?

QUI ne voit, encore à cette heure ;
Tous les infideles cerveaux,
Dont la fortune est la meilleure,
Ne chercher que troubles nouveaux ;
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté,
Que toujours ayant quelque tare ;
Au mesme temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre costé ?

LA Paix ne voit rien qui menace

MALHERBE.

De faire renaître nos pleurs ;
 Tout s'accorde à nostre bonace ;
 Les hyvers nous donnent des fleurs ;
 Et si les pasles Eumenides ,
 Pour réveiller nos parricides ,
 Toutes trois ne sortent d'Enfer ;
 Le repos du siècle où nous sommes
 Va faire à la moitié des hommes
 Ignorer que c'est que le fer.

THEMIS, capitale ennemie
 Des ennemis de leur devoir ,
 Comme un rocher est affermie
 En son redoutable pouvoir.
 Elle va d'un pas & d'un ordre
 Où la censure n'a que mordre :
 Et les loix qui n'exceptent rien
 De leur glaive & de leur balance ,
 Font tout perdre à la violence
 Qui veut avoir plus que le sien.

Nos chams mesme ont leur abondance
 Hors de l'outrage des voleurs :
 Les festins , les jeux , & la dance ,
 En bannissent toutes douleurs ;
 Rien n'y gemit , rien n'y soupire ;
 Chaque Amarille a son Tityre ;

Et sous l'épaisseur des rameaux
Il n'est place où l'ombre soit bonne ;
Qui soir & matin ne resonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

P U I S , quand ces deux grans Hyménées
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrenées,
Auront leur accomplissement ;
Devons-nous douter qu'on ne voye,
Pour accompagner cette joye,
L'encens germer en nos buissons ;
La myrrhe couler en nos rues ;
Et sans l'usage des charues,
Nos plaines jaunir de moissons ?

Q U E L L E moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords ?
Et vengeant de succès prosperes
Les infortunes de nos peres
Que tient l'Egypte ensevelis,
Aller si près du bout du monde,
Que le Soleil sorte de l'onde
Sur la terre des Fleurs de Lis ?

C E R T E S , ces miracles visibles

Excedant le penser humain ;
 Ne sont point ouvrages possibles
 A moins qu'une immortelle main.
 Et la raison ne se peut dire ,
 De nous voir en nostre navire
 A si bon port acheminez ;
 Ou sans fard & sans flatterie ,
 C'est Pallas que cette Marie
 Par qui nous sommes gouvernez.

M A I S qu'elle soit Nymphé ou Déesse ,
 De sang immortel ou mortel ,
 Il faut que le monde confesse
 Qu'il ne vit jamais rien de tel.
 Et quiconque fera l'histoire
 De ce grand chéd'œuvre de gloire ,
 L'incrédule postérité
 Rejettera son témoignage ,
 S'il ne la dépeint belle & sage ,
 Au deçà de la verité.

GRAND Henri , grand foudre de guerre ,
 Que cependant que parmi nous
 Ta valeur étonnoit la terre ,
 Les Destins firent son époux ;
 Roy , dont la mémoire est sans blâme ,
 Que dis-tu de cette belle ame ,

Quand

Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes ,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement ?

QUE dis-tu , lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier ,
De la sagesse des Monarques
Monter le pénible sentier ?
Et pour étendre sa couronne ,
Croistre comme un fan de lionne ?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie ,
Les Nomades n'ont bergerie ,
Qu'il ne suffise à desoler.

QUI doute que si de ses armes
Ilion avoit u l'appuy ,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fust retourné chez luy ?
Et qu'aux beaux chams de la Phrygie
De tant de batailles rougie ,
Ne fussent encore honnored
Ces ouvrages des mains célestes ,
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme Grecque a devorez ?

O D E ,

*A Monseigneur le Duc de Bellegarde , Grand
Ecuyer de France.*

A LA fin c'est trop de filance
En si beau sujet de parler :
Le mérite qu'on veut celer
Souffre un injuste violence.
Bellegarde , unique support
Où mes vœux ont trouvé leur part ;
Que tarde ma paresse ingrata ,
Que déjà ton bruit nompareil
Aux bords du Tage & de l'Euphrate
N'a vu l'un & l'autre Soleil ?

L E S Muses hautaines & braves
Tiennent le flater odieux ,
Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en esclaves :
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautez dont les appas
Ne sont que rigueur & que glace ;
Et de qui le cerveau léger ,
Quelque service qu'on leur face ,
Ne se peut jamais obliger.

LA vertu, qui de leur étude
 Est le fruit le plus précieux,
 Sur tous les actes vicieux
 Leur fait hair l'ingratitude :
 Et les agréables chansons,
 Par qui leurs doctes nourrissons
 Savent charmer les destinées,
 Récompensent un bon accueil
 De louanges, que les années
 Ne mettent point dans le cercueil.

LES tiennes par moy publiées,
 Je le jure sur les autels,
 En la mémoire des mortels
 Ne seront jamais oubliées :
 Et l'éternité que promet
 La montagne au double sommet,
 N'est que mensonge & que fumée ;
 Ou je rendray cet univers
 Amoureux de ta renommée
 Autant que tu l'es de mes vers.

COMME en cueillant une guirlande,
 L'homme est d'autant plus travaillé,
 Que le parterre est émaillé
 D'une diversité plus grande ;
 Tant de fleurs de tant de côtez
 Faisant paroître en leurs beautez

L'artifice de la Nature ,
 Il tient suspendu son desir ;
 Et ne fait en cette peinture
 Ni que laisser , ni que choisir :

A I N S I , quand pressé de la honte
 Dont me fait rougir mon devoir ,
 Je veux une œuvre concevoir
 Qui pour toy les ages surmonte ,
 Tu me tiens les sens enchantez
 De tant de rares qualitez ,
 Où brille un excès de lumiere ;
 Que plus je m'arreste à penser
 Laquelle fera la premiere ,
 Moins je say par où commencer.

S I nommer en son parentage
 Une longue suite d'aïeux
 Que la gloire a mis dans les Cieux ,
 Est réputé grand avantage ;
 De qui n'est-il point reconnu
 Que toujours les tiens ont tenu
 Les charges les plus honorables ,
 Dont le mérite & la raison ,
 Quand les Destins sont favorables ,
 Parent une illustre maison ?

Q U I ne fait de quelles tempestes

Leur fatale main autrefois ,
 Portant la foudre de nos Rois ,
 Des Alpes a battu les testes ?
 Qui n'a vu deffous leurs combas
 Le Pô mettre les cornes bas ?
 Et les peuples de ses deux rives ,
 Dans la frayeur enfévelis ,
 Laisser leurs dépouilles captives
 A la merci des Fleurs de Lis ?

MAIS de chercher aux sépultures
 Des témoignages de valeur ,
 C'est à ceux qui n'ont rien du leur
 Estimable aux races futures ;
 Non pas à toy , qui revestu
 De tous les dons que la Vertu
 Peut recevoir de la Fortune ,
 Connois que c'est que du vray bien ,
 Et ne veux pas , comme la Lune ,
 Luire d'autre feu que du tien.

QUAND le monstre infame d'Envie ,
 A qui rien de l'autruy ne plaist ,
 Tout lasche & perfide qu'il est ,
 Jette les yeux dessus ta vie ,
 Et te voit emporter le prix
 Des grans cœurs & des beaux esprits

MALHERBE.

Dont aujourd'huy la France est pleine ;
 Est-il pas contraint d'avouer ,
 Qu'il a luy-mesme de la peine
 A s'empescher de te louer ?

SOIT que l'honneur de la carriere
 T'appelle à monter à cheval ,
 Soit qu'il se présente un rival
 Pour la lice ou pour la barriere ,
 Soit que tu donnes ton loisir
 A prendre quelque autre plaisir
 Eloigné des molles délices ;
 Qui ne fait que toute la Court ,
 A regarder tes exercices ,
 Comme à des théâtres accourt ?

QUAND tu passas en Italie ,
 Où tu fus querir pour mon Roy
 Ce joyau d'honneur & de foy
 Dont l'Arne à la Seine s'allie ;
 Thétis ne suivit-elle pas
 Ta bonne grace & tes appas ,
 Comme un objet émerveillable ;
 Et jura qu'avecque Jason ,
 Jamais Argonaute semblable
 N'alla conquérir la Toison ?

TU menois le blond Hymenée ;

Qui devoit folennellement
 De ce fatal accouplement
 Célébrer l'hureufe journée.
 Jamais il ne fut fi paré ;
 Jamais en fon habit doré
 Tant de richesses n'éclaterent :
 Toutefois les Nymphes du lieu,
 Non fans apparence , douterent
 Qui de vous deux estoit le Dieu.

DE combien de pareilles marques ,
 Dont on ne me peut démentir ,
 Ay-je dequoy te garentir
 Contre les menaces des Parques ?
 Si ce n'est qu'un fi long discours
 A de trop pénibles détours ;
 Et qu'à bien dispenser les choses ,
 Il faut meller , pour un guerrier ,
 A peu de myrthe & peu de roses
 Force palme & force laurier ?

ACHILLE estoit haut de corfage ;
 L'or éclatoit en ses cheveux ;
 Et les dames avecque vœux
 Soupiroient après son visage ;
 Sa gloire à danser & chanter ,
 Tirer de l'arc , sauter , lutter ,

MALHERBE.

A nulle autre n'estoit seconde ?
 Mais , s'il n'ust rien u de plus beau ,
 Son nom , qui vole par le monde ,
 Seroit il pas dans le tombeau ?

S'IL n'ust , par un bras homicide
 Dont rien ne repouffoit l'effort ,
 Sur Ilion vengé le tort
 Qu'avoit reçu le jeune Atride ;
 De quelque adresse qu'au giron
 Ou de Phénix ou de Chiron
 Il ust fait son apprentissage ,
 Nostre âge auroit-il aujourd'huy
 Le mémorable témoignage
 Que la Grèce a donné de luy ?

C'EST aux magnanimes exemples ;
 Qui sous la banniere de Mars
 Sont faits au milieu des hazars ,
 Qu'il appartient d'avoir des temples ;
 Et c'est avecque ces couleurs ,
 Que l'histoire de nos malheurs
 Marquera si bien ta mémoire ,
 Que tous les siècles avenir
 N'auront point de nuit assez noire ,
 Pour en cacher le souvenir.

EN ce long-tems , où les manies

D'un nombre infini de mutins ;
 Pouffez de nos mauvais destins ,
 Ont assouvi leurs félonnies ;
 Par quels faits d'armes valoureux ,
 Plus que nul autre aventureux ,
 N'as-tu mis ta gloire en estime ?
 Et déclaré ta passion ,
 Contre l'espoir illégitime
 De la rebelle ambition ?

TEL que d'un effort difficile
 Un fleuve au travers de la mer ;
 Sans que son gouft devienne amer ;
 Passe d'Elide en la Sicile ;
 Ses flots , par moyens inconnus
 En leur douceur entretenus ,
 Aucun mélange ne reçoivent ;
 Et dans Syracuse arrivant ,
 Sont trouvez de ceux qui les boivent
 Aussi peu salez que devant :

TEL , entre ces esprits tragiques ;
 Ou plutoft démons insensés ,
 Qui de nos dommages passez
 Tramoient les funestes pratiques ;
 Tu ne t'es jamais diverti
 De suivre le juste parti ;

Mais blâmant l'impure licence
 De leurs déloyales humeurs ,
 As toujours aimé l'innocence ,
 Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

DEPUIS que , pour sauver sa terre ,
 Mon Roy , le plus grand des humains ,
 Ut laissé partir de ses mains
 Le premier trait de son tonnerre ,
 Jusqu'à la fin de ses exploits ,
 Que tout ut reconnu ses lois ,
 A-t'il jamais défait armée ,
 Pris ville , ni forcé rempart ,
 Où ta valeur accoutumée
 N'ait u la principale part ?

SOIT que près de Seine & de Loire
 Il pavaft les plaines de morts ,
 Soit que le Rosne outre ses bors
 Lui vist faire éclater sa gloire ,
 Ne l'as-tu pas toujours suivi ?
 Ne l'as-tu pas toujours servi ?
 Et toujours par dignes ouvrages
 Témoigné le mépris du fort ,
 Que fait imprimer aux courages
 Le soin de vivre après la mort ?

MAIS quoy ! ma barque vagabonde

Est dans les Syrtes bien avant ;
Et le plaisir la décevant
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde , les matelots
Jamais ne méprisent les flots ,
Quelque phare qui leur éclaire.
Je feray mieux de relâcher ,
Et borner le soin de te plaire ,
Par la crainte de te fâcher

L'UNIQUE but où mon attante
Croit avoir raison d'aspirer ,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contante.
Donne-m'en , d'un clin de tes yeux ,
Un témoignage gracieux ;
Et si tu la trouves petite ,
Ressouviens-toy qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite ,
Ayant beaucoup d'affection.

AINSI de tant d'or & de foye
Ton âge devide son cours ,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matieres de joye :
Aiusi tes honneurs fleurissans
De jour en jour aillent croissans ,

Malgré la fortune contraire ;
 Et ce qui les fait trébucher ,
 De toy , ni de Termes ton frere ;
 Ne puisse jamais approcher.

QUAND la faveur à pleines voiles ,
 Toujours compagne de vos pas ,
 Vous feroit devant le trépas
 Avoir le front dans les estoiles ,
 Et remplir de vostre grandeur
 Ce que la terre a de rondeur :
 Sans estre menteur , je puis dire
 Que jamais vos prospéritez
 N'iront jusques où je désire ;
 Ni jusques où vous méritez.

S O N N E T.

BEAUX & grans bastimens d'éternelle structure ;
 Superbes de matière , & d'ouvrages divers ,
 Où le plus digne Roy qui soit en l'univers
 Aux miracles de l'Art fait céder la Nature ;

BEAU parc, & beaux jardins, qui dans vostre closture
 Avez toujours des fleurs & des ombrages vers ,
 Non sans quelque démon qui défant aux hyvers
 D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

LIEUX, qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs ;

Bois, fontaines, canaux, si parmy vos plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage triste ;

CE n'est point qu'en effet vous n'ayiez des appas ;
Mais, quoyque vous ayiez, vous n'avez point Cas-
 liste ;

Et moy, je ne voy rien quand je ne la voy pas.

S T A N C E S.

DONC cette merveille des Cieux ;
 Pource qu'elle est chere à mes yeux,
 En sera toujours éloignée ?
 Et mon impatiente amour,
 Par tant de larmes témoignée ;
 N'obtiendra jamais son retour ?

MES vœux donc ne servent de rien ?
 Les Dieux, ennemis de mon bien,
 Ne veulent plus que je la voye ;
 Et semble que les rechercher
 De me permettre cette joye,
 Les invite à me l'empescher,

O beauté , reine des beautez ,
 Seule de qui les volontez
 Président à ma destinée ,
 Pourquoi n'est , comme la Toison ,
 Vostre conquête abandonnée
 A l'effort de quelque Jason ?

QUELS feux, quels dragons, quels taureaux,
 Quelle horreur de monstres nouveaux ,
 Et quelle puissance de charmes ,
 Garderoit que jusqu'aux Enfers
 Je n'allasse avecque mes armes
 Rompre vos chaînes & vos fers ?

N'AY-je pas le cœur aussi haut ,
 Et pour oser tout ce qu'il faut
 Un aussi grand desir de gloire ,
 Que j'avois lors que je couvry
 D'exploits d'éternelle mémoire
 Les plaines d'Arques & d'Ivry ?

MAIS quoy ! ces loix dont la rigueur
 Tiennent mes souhaits en langueur ,
 Regnent avec un tel empire ,
 Que si le Ciel ne les dissout ,
 Pour pouvoir ce que je desire ,
 Ce n'est rien que de pouvoir tout.

JE ne veux point , en me flatant ,
Croire que le Sort inconstant
De ces tempestes me délivre.
Quelque espoir qui se puisse offrir ,
Il faut que je cesse de vivre ,
Si je veux cesser de souffrir.

ARRIERE donc ces vains discours ,
Qu'après les nuits viennent les jours ,
Et le repos après l'orage :
Autre sorte de réconfort
Ne me satisfait le courage ,
Que de me résoudre à la mort.

C'EST là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment.
Ma foy seule , aussi pure & belle
Comme le sujet en est beau ,
Sera ma compagne éternelle ,
Et me suivra dans le tombeau.

AINSI, d'une mourante voix,
Alcandre au silence des bois
Témoignoit ses vives atteintes :
Et son visage sans couleur
Faisoit connoître que ses plaintes
Estoient moindres que sa douleur.

ORANTHE, qui par les zéphirs
 Reçut les funestes soupirs
 D'une passion si fidelle,
 Le cœur outré de mesme ennuy,
 Jura que, s'il mouroit pour elle,
 Elle mourroit avecque luy.

S T A N C E S,

Pour la guérison de Chrysante.

LES destins sont vaincus, & le flus de mes larmes
 De leur main insolante a fait tomber les armes ;
 Amour en ce combat a reconnu ma foi ;
 Lauriers, couronnez-moy.

QUEL penser agréable a soulagé mes plaintes ?
 Quelle heure de repos a diverti mes craintes,
 Tant que du cher objet en mon ame adoré
 Le péril a duré ?

J'AY toujours vu Madame avoir toutes les marques
 De n'estre point sujette à l'outrage des Parques :
 Mais quel espoir de bien, en l'excès de ma peur,
 N'estimois-je trompeur ?

AUJOURD'HUY

AUJOURD'HUY c'en est fait ? elle est toute guérie :
 Et les Soleils d'avril peignans une prairie ,
 En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
 Son teint renouvelé.

JE ne la vy jamais si fraîche , ni si belle ?
 Jamais de si bon cœur je ne brulay pour elle ;
 Et ne pense jamais avoir tant de raison
 De benir ma prison.

DIEUX, dont la providance & les mains souveraines,
 Terminant sa langueur , ont mis fin à mes peines ,
 Vous sçaurois-je payer avec assez d'encens
 L'aïse que je ressens ?

APRES une faveur si visible & si grande ;
 Je n'ay plus à vous faire aucune autre demande :
 Vous m'avez tout donné , redonnant à mes yeux
 Ce chéd'œuvre des Cieux.

CERTES, vous estes bons : & combien que nos crimes
 Vous donnent quelquefois des courroux légitimes ,
 Quand des cœurs bien touchez vous demandent secours,
 Ils l'obtiennent toujours.

CONTINUEZ , grands Dieux ; & ne faites pas dire ,
 Ou que rien icy bas ne connoist vostre empire ;

Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins ;
Vous en avez le moins.

DONNEZ-nous tous les ans des moissons redoublées ;
Soient toujours de nectar nos rivieres comblées ;
Si Chryfante ne vit , & ne se porte bien ,
Nous ne vous devons rien.

BALLET DE LA REYNE.

La Renommée , au Roy Henry le Grand ;

PLEINE de langues & de voix ;
O Roy , le miracle des Rois ,
Je viens de voir toute la terre ;
Et publier en ses deux bouts ,
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'est rien rien de pareil à vous.

PAR ce bruit je vous ay donné
Un renom qui n'est terminé
Ni de fleuve ni de montagne ;
Et par luy , j'ay fait desirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir & vous adorer.

C E sont douze rares beautez ,
Qui de si dignes qualitez
Tirent un cœur à leur service ,
Que leur souhaiter plus d'appas ,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les Cieux ne peuvent pas.

L' O R I A N T , qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux ,
Donne à leur sang un avantage ,
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans estre issu du parantage ,
Ou de vous , ou de Jupiter.

T O U T ce qu'à façonner un cōrs
Nature assamble de trésors ,
Est en elles sans artifice ;
Et la force de leurs esprits ,
D'où jamais n'approche le vice ,
Fait encore accroître leur pris.

ELLES souffrent bien que l'Amour
Par elles face chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes :
Mais si-tôt qu'il les veut toucher ,
Il reconnoist qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

L O I N des vaines impressions
 De toutes folles passions ,
 La Vertu leur apprend à vivre ;
 Et dans la Cour leur fait des lois ,
 Que Diane auroit peine à suivre
 Au plus grand silence des bois.

U N E Reyne qui les conduit
 De tant de merveilles reluit ;
 Que le Soleil qui tout surmonte ;
 Quand mesme il est plus flamboyant ;
 S'il estoit sensible à la honte ,
 Se cacheroit en la voyant.

A U S S I le Tems a beau courir ;
 Je la feray toujours fleurir
 Au rang des choses éternelles ;
 Et non moins que les Immortels ,
 Tant que mon dos aura des ailles ,
 Son image aura des autels.

G R A N D Roy , faites-leur bon accueil ;
 Louez leur magnanime orgueil ;
 Que vous seul avez fait ployable ;
 Et vous acquérez sagement ,
 Affin de me rendre croyable ;
 La faveur de leur jugement.

JUSQU'ICY vos faits glorieux
 Peuvent avoir des envieux :
 Mais quelles ames si farouches
 Oferont douter de ma foy ,
 Quand on verra leurs belles bouches
 Les raconter avecque moy ?

BALLET DE MADAME.

De petites Nymphes qui mènent l'Amour prisonnier.

A U R O Y.

A LA FIN tant d'amans, dont les ames blessées
 Languissent nuit & jour ,
 Verront sur leur auteur leurs peines renversées ;
 Et seront consolez aux dépans de l'Amour.

CE public ennemi , cette peste du monde ,
 Que l'erreur des humains
 Fait le maistre absolu de la terre & de l'onde ;
 Se trouve à la merci de nos petites mains.

NOUS le vous amenons dépouillé de ses armes ;
 O Roy , l'astre des Rois :
 Quittez vostre bonté ; mocquez-vous de ses larmes ;
 Et luy faites sentir la rigueur de vos lois.

COMMANDEZ que sans grace on luy face justice.

Il sera mal-aisé

Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice

Pour démentir les faits dont il est accusé.

J A M A I S ses passions, par qui chacun soupire,

Ne nous ont fait d'ennui :

Mais c'est un bruit commun, que dans tout vostre

empire

Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

M A R S, qui met sa louange à désferter la terre

Par des meurtres épais,

N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre,

Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

MAIS sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,

Vostre seule valeur,

Qui de son impudence a ressenti l'outrage,

Vous fournit-elle pas une juste douleur ?

N E meslez rien de lasche à vos hautes pensées ;

Et par quelques appas

Qu'il demande merci de ses fautes passées,

Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'OMBRE de vos lauriers admirez de l'Envie

Fait l'Europe trembler.

Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie ;

Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

*Recit d'un Berger au Ballet de Madame ;
Princesse d'Espagne.*

HOULETTE de Louis, houlette de Marie ;
Dont le fatal appui met nostre bergerie
Hors du pouvoir des lous ,
Vous placer dans les Cieux en la mesme contrée
Des Balances d'Astrée ,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous ?

Vos pénibles travaux, sans qui nos pasturages ;
Battus depuis cinq ans de gresles & d'orages ,
S'en alloient desolez ;
Sont-ce pas des effets que mesme en Arcadie ;
Quoyque la Grèce die ,
Les plus fameux Pasteurs n'ont jamais égaletz ?

VOYEZ des bors de Loire & des bors de Garonne ,
Jusques à ce rivage où Thétis se couronne
De bouquets d'orangers ,
A qui ne donnez-vous une hureuse bonace ;
Loin de toute menace
Et de maux intestins & de maux étrangers ?

OU ne voit-on la paix, comme un roc affermie ,
Faire à nos Gérions détester l'infamie

De leurs actes sanglans ?
 Et la belle Cerès , en javelles féconde ,
 Oter à tout le monde
 La peur de retourner à l'usage des glans ?

A U S S I dans nos maisons , en nos places publi-
 ques ,
 Ce ne sont que festins , ce ne sont que musiques
 De peuples réjouis :
 Et que l'astre du jour ou se lève ou se couche ,
 Nous n'avons en la bouche
 Que le nom de Marie & le nom de Louis.

CERTES , une douleur quelques ames afflige ;
 Qu'un fleuron de nos Lis séparé de sa tige
 Soit prest à nous quitter :
 Mais , quoyqu'on nous augure & qu'on nous face
 craindre
 Elise est-elle à plaindre
 D'un bien que tous nos vœux luy doivent souhaiter ?

L E jeune demi-Dieu qui pour elle soupire ,
 De la fin du couchant termine son empire
 En la source du jour.
 Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire :
 Quelle malice noire
 Peut , sans aveuglement , condamner leur amour ?

IL est vray qu'elle est sage, il est vray qu'elle est belle
 Et nostre affection pour autre que pour elle
 Ne peut mieux s'employer
 Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge :
 Mais que ne dit le Tage
 De celle qu'en sa place il nous doit envoyer ?

ESPRITS mal-avisez, qui blâmez un échange
 Où se prent & se baille un ange pour un ange,
 Jugez plus sainement :
 Nostre grande Bergere a Pan qui la conseille :
 Serait-ce pas merveille
 Qu'un dessein qu'elle ust fait n'ust bon événement ?

C'EST en l'assemblément de ces couples célestes,
 Que si nos maux passez ont laissé quelques restes,
 Ils vont du tout finir.
 Mopse, qui nous l'assure, a le don de prédire :
 Et les chefnes d'Epire
 Savent moins qu'il ne fait les choses à venir.

UN siècle renaitra comblé d'heur & de joye,
 Où le nombre des ans fera la seule voye,
 D'arriver au trépas :
 Tous venins y mourront, comme au temps de nos
 peres :
 Et mesme les viperes
 Y picqueront sans nuire, ou n'y picqueront pas :

LA terre en tous endroits produira toutes choses ;
 Tous métaux seront or ; toutes fleurs seront roses ;
 Tous arbres, oliviers :
 L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre ;
 Et les perles sans nombre
 Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

DIEUX, qui de vos arreſts formez nos deſtinées ;
 Donnez un derniers terme à ces grans Hyménées,
 C'eſt trop les différer.
 L'Europe les demande ; accordez ſa requeſte.
 Qui verra cette feſte,
 Pour mourir ſatisfait n'aura que deſirer.

Építaphe de feu Monſeigneur le Duc d'Orléans,

S O N N E T.

P LUS Mars que Mars de la Thrace ;
 Mon pere victorieux
 Aux Rois les plus glorieux
 Ota la première place.

M A mere vient d'une race
 Si fertile en demi-Dieux,
 Que ſon éclat radieux
 Toutes lumières efface.

J E suis poudre toutefois ,
Tant la Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires :

R I E N ne m'en a su parer.
Apprenez , ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

Consolation à Caritée , sur la mort de son mari.

A I N S I quand Mausole fut mort ,
Artémise accusa le sort ,
De pleurs se noya le visage ,
Et dit aux autres innocens
Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maîtresse des sens.

A I N S I fut sourde au réconfort ,
Quand elle ut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée ,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des alcyons.

V O U S n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment ,

O trop fidelle Caritée :
 En routes ames l'amitié ,
 De mesmes ennuis agitée ,
 Fait les mesmes traits de pitié.

DE combien de jeunes maris
 En la querelle de Pâris
 Tomba la vie entre les armes ;
 Qui fussent retournez un jour ,
 Si la Mort se payoit de larmes ,
 A Micenes faire l'amour ?

MAIS le Destin qui fait nos loix
 Est jaloux qu'on passe deux fois
 Au deçà du rivage blesme :
 Et les Dicux ont gardé ce don
 Si rare , que Jupiter mesme
 Ne le sut faire à Sarpédon.

POURQUOY donc si peu sagement ;
 Démentant vostre jugement ,
 Passez-vous en cette amertume
 Le meilleur de vostre saison ,
 Aimant mieux plaindre par coutume ;
 Que vous consoler par raison ?

NATURE fait bien quelque effort ;
 Qu'on ne peut condanner qu'à tort ;

Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté ,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner vostre beauté ?

Q U E vous ont fait ces beaux cheveux ;
Dignes objets de tant de vœux ,
Pour endurer vostre colere ;
Et devenus vos ennemis
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Q U E L L E S aimables qualitez
En celuy que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ostiez leur vive couleur ,
Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur ?

R E M E T T E Z-vous l'ame en repos ;
Quittez ces funestes propos :
Et par la fin de vos tempestes
Obligéant tous les beaux-esprits ,
Conservez au siècle où vous estes
Ce que vous lui donnez de prix ?

A M O U R , autrefois en vos yeux
Pleins d'appas si délicieux ,

MALHERBE.

Devient mélancolique & sombre ;
Quand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S' I L vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir ,
Quand vos lumieres estoient calmes ,
Permettez-luy de vous guérir ;
Et ne différez point les palmes
Qu'il brule de vous acquerir.

L E Tems d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'est à nostre sage conduite ,
Sans murmurer de ce défaut ,
De nous consoler de sa fuite
En le ménageant comme il faut.



*Consolation à Monsieur du Périer , Gentil-
homme d'Aix en Provence , sur la mort
de sa fille.*

TA douleur , du Périer , sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle ,
L'augmenteront toujours ?

LE malheur de ta fille au sombeau descendue ,
Par un commun trépas ,
Est-ce quelque dédale , où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

JE fay de quels appas son enfance estoit pleine ;
Et n'ay pas entrepris ,
Injurieux ami , de soulager ta peine
Avecque son mépris.

MA I S elle estoit du monde , où les plus belles
choses
Ont le pire destin :
Et roses elle a vécu ce que vivent les roses ,
L'espace du matin.

PUIS, quand ainsi seroit que, selon ta priere ;
Elle auroit obtenu

D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fut-il avvenu ?

PENSES-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle uft u plus d'accueil ?

Qu'qu'elle uft moins senti la pouffiere funeste,
Et les vers du cercueil ?

NON, non, mon du Périer: auffi-toft que la Parque
Oste l'ame du côrs,

L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

TITHON n'a plus les ans qui le firent cigale:
Et Pluton aujourd'huy,

Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore & de luy.

NE te lasse donc plus d'inutiles complaints:
Mais sage à l'avenir,

Aime une ombre comme ombre, & des cendres
éteintes

Eteins le souvenir.

C'EST bien, je le confesse, une juste coutume,
Que le cœur affligé

Par le canal des yeux voidant son amertume,
Cherche d'estre allégé.

MESME , quand il avient que la tombe sépare
Ce que Nature a joint ,
Celuy qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare ,
Ou n'en a du tout point.

MAIS d'estre inconsolable , & dedans sa mémoire
Enfermer un ennuy ,
N'est-ce pas se haïr , pour acquérir la gloire
De bien aimer autruy ?

PRIAM , qui vit ses fis abatus par Achille ;
Dénué de support ,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville ,
Reçut du reconfort.

FRANÇOIS , quand la Castille , inégale à ses armes,
Luy vola son Daufin ,
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'ussent point de fin :

IL les secha pourtant ; & comme un autre Alcide
Contre fortune instruit ,
Fit qu'à ses ennemis , d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

LEUR camp , qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais ,
Entendant sa constance ut peur de sa furie ,
Et demanda la paix.

DE moy, déjà deux fois d'une pareille foudre
 Je me suis vu perclus ;
 Et deux fois la raison m'a si bien fait refoudre,
 Qu'il ne m'en souvient plus.

NON qu'il ne me soit grief que la terre possède
 Ce qui me fut si cher :
 Mais en un accidant qui n'a point de remede,
 Il n'en faut point chercher.

LA MORT a des rigueurs à nulle autre pareilles :
 On a beau la prier ;
 La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.

LE pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses loix ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défant point nos Rois.

DE murmurer contre elle, & perdre patience,
 Il est mal-à-propos :
 Vouloir ce que Dieu veut, est la seule sçiance
 Qui nous met en repos.



RACAN.

HONORAT DU BUEIL Chevalier Marquis DE RACAN, né à la Roche-Racan en Touraine, fils d'un Chevalier des Ordres du Roi, a autant fait d'honneur à la Poësie Françoise par sa qualité que par ses ouvrages. Il a été disciple de Malherbe, & a appris l'art de la Poësie sous ce grand homme. Il fut Page de la Chambre du Roi Henri le Grand : ce fut là qu'il connut Malherbe, & qu'il contracta avec lui une amitié qui a duré toute sa vie. Son mérite le fit admettre à l'Académie Françoise : & il avoit l'esprit tellement né pour la Poësie, qu'encore qu'il n'eût point d'étude, il n'a pas laissé de faire des vers, qui peuvent encore aujourd'hui servir de modèle. On voit dans ses ouvrages beaucoup d'élévation, & beaucoup de naturel. Il a été loué généralement des plus fameux Critiques de son tems. On dit que Malherbe lui écrivant sur l'affaire de Theophile, qui étoit en ce tems-là en prison à la Conciergerie, lui disoit que pour lui, il ne tenoit Theophile coupable que de n'avoir rien fait qui vaille au métier dont il se méloit. *S'il meurt pour cela, disoit-il à M. de Racan, vous ne devez point avoir de peur ; on ne vous prendra point pour un*

de ses complices. C'est lui qui fit ces vers contre le livre de Dumoulin, intitulé le *Bouclier de la Foi*, que Madame des Loges lui prêta, & l'engagea à lire, lesquels vers on a cependant mal-à-propos attribués à Malherbe.

BIEN que Dumoulin en son livre
 Semble n'avoir rien ignoré,
 Le meilleur est toujours de suivre
 Le Profne de nostre Curé.
 Toutes ces doctrines nouvelles
 Ne plaisent qu'aux foles cervelles.
 Pour moy, comme une humble brebis,
 Sous la houlette je me range ;
 Et n'ay jamais aimé le change
 Que des femmes & des habits.

On verra la réplique dans la vie de Monsieur de Gombaud que fit le même Monsieur de Gombaud, qu'on a attribuée cependant à Madame des Loges. *Racan* rechercha en mariage Madame de Termes, veuve de Monsieur de Termes : mais ayant appris qu'elle aimoit Monsieur de Vignier, qu'elle a depuis épousé, il se désista de sa poursuite. Il mourut pauvre, quoiqu'il eût hérité de vingt mille livres de rente de Madame de Bellegarde, qui étoit sa cousine germaine.



RACAN.

S T A N C E S

A l'imitation du Pseaume XVIII.

Cæli enarrant gloriam , &c.

TOY qui de l'Eternel contemples les miracles,
Les feux du firmament sont-ce pas des oracles,
Dont le silence parle , & s'entend par les yeux ?
Et le pouvoir qu'ils ont dessus nostre naissance,
Peut-il venir d'ailleurs que de cette puissance
Qui tient ferme la terre & fait mouvoir les cieux ?

L' O R D R E continuel dont, depuis tant d'années
L'on voit naître & finir les nuits & les journées,
Et mesurer leur cours d'un si juste compas,
N'est-ce pas un chef-d'œuvre , où chacun peut con-
noître

Que ce grand Artizan , de qui tout prend son estre,
Ne fait point au hazard les choses d'icy bas ?

SOUVERAIN Roy des Roys, Providence éternelle,
 Qu'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle,
 Mon Dieu, mon Redempteur, mon aide & mon
 support,
 Puis qu'à tous mes besoins tes bontez tousjours
 prestes
 M'ont desja tant de fois retiré des tempestes,
 Acheve ton ouvrage, & me conduis au port.

O D E,

Au Roy.

VICTORIEUSES des années
 Nymphes, dont les inventions
 Tirent des mains des Destinées
 Les mémorables actions;
 Si jadis aux rives de Loire
 Vous avez recité l'histoire
 De mes incurables douleurs,
 Quittez cette inutile peine:
 Aussi bien ma belle inhumaine
 Ne fait que rire de mes pleurs.

FAITES, Déeses, que ma lyre;
 Traisnant les rochers après soy,

Aux

Aux deux bouts du monde aille dire
 Des chansons dignes de mon Roy.
 Tous les veritables oracles
 Nous promettent que les miracles
 De son courage ambitieux,
 Feront tant bruire son tonnerre,
 Qu'un jour il sera sur la terre
 Ce qu'est Jupiter dans les cieux.

DE's son printemps chacun s'estonne
 De la sagesse de ses mœurs,
 Et juge qu'avant son automne
 Il produira des fruits tous meurs:
 Fist-il pas voir à ses armées
 D'injuste colere animées,
 Que rien ne pouvoit l'empescher
 De leur faire mordre la pouldre,
 Et qu'il a sceu jetter la foudre
 Aussi-tost qu'il a sceu marcher?

DESJA la Discorde enragée
 Sortoit des gouffres de l'Enfer;
 Desja la France ravagée
 Revoyoit le siecle de fer;
 Et desja toutes les Furies
 Renouvellans leurs barbaries
 Rendoient les vices triomphans,
 Par une impieté si noire,

Que la Nuit mesme n'eust peu croire
Avoir produit de tels enfans.

TOUTEFOIS nos rages civiles
Ont trompé l'espoir des meschants.
La paix rend la pompe en nos villes,
Et l'abondance dans nos champs :
Et maintenant qu'en assurance
Il conduit la nef de la France ,
Et que les plaisirs ont leur tour ,
Ses yeux qui , pour venger nos larmes ,
S'armoient d'éclairs dans les alarmes ,
Sont armez d'attraiçts pour l'Amour.

CETTE belle Nymphé du Tage,
Pour qui nous fismes tant de vœux ,
Tient ce miracle de cét âge
Dans les chaînes de ses cheveux ;
Les Graces dont elle est suivie
La font admirer de l'envie ;
Tous les mortels sont éblouis
D'y voir tant de flammes paroistre.
Aussi les Dieux l'avoient fait naistre
Pour Jupiter , ou pour Louis.

ROY , dont le pouvoir indomptable
Est des loix le ferme soustien ,
Aux meschants aussi redoutable ,
Comme agréable aux gens de bien ;

Quel hymne en la bouche des Anges
Pourra celebrer vos louanges ,
Si l'univers dans sa rondeur
N'a rien digne de vos merites ,
Et si le ciel dans ses limites
N'en peut limiter la grandeur ?

C E grand Henry , dont la mémoire
A triomphé du monument ,
Est maintenant comblé de gloire
Sur les voûtes du firmament :
La nuit pour luy n'a plus de voiles ;
Il marche dessus les estoilles ;
Il boit dans la coupe des Dieux ;
Et voit , sous ses piés , les tempestes
Venger sur nos coupables testes
La juste colere des cieux.

M A I S , quoy que ce Roy considere
De tout ce qu'il voit aux deux bouts
De l'une & de l'autre hemisphere ,
Il ne voit rien d'égal à vous :
Aussi , combien qu'après sa vie
Son ame d'honneur affouvie
Possede ce bon-heur entier
Qu'à ces vertus le ciel ostroye ,
Il n'a point de si grande joye
Que d'avoir un tel heritier.

IL voit dans les choses futures ;
Qui sont presentes à ses yeux ,
Les glorieuses adventures
De vos exploits laborieux :
Il voit desja les citadelles
Que deffendent les Infidelles
Cacher sous l'herbe leur sommet ;
Et , dans Byfance reconquise ,
Les Fleurs de Lys venger l'Eglise
Des blasphemes de Mahomet.

O que lors , dans ces deux rivages ;
Le Nil oyra nos combattans
Faire jour & nuit de ravages
Dans les provinces des Sultans !
Que Biferte dans ses murailles
Verra faire de funerailles !
Et que de peuples déconfis
Pleureront leurs maisons superbes ;
Quand l'on moissonnera les gerbes
Sur les ruynes de Memphis !



CHANSON DE BERGERS.

A la louange de la Reyne Mere du Roy.

PAISSEZ, cheres brebis ; jouissez de la joye
Que le Ciel nous envoie.

A la fin sa clemence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne , allez dans la prairie ;
N'épargnez point les fleurs :
Il en revient assez sous les pas de Marie.

PAR elle renaitra la saison désirée
De Saturne & de Rhée ,
Où le bon-heur rendoit tous nos desirs contents ;
Et par elle on verra reluire en ce rivage
Un éternel printemps ,
Tel que nous le voyons parestre en son visage.

NOUS ne reverrons plus nos campagnes desertes ;
Au lieu d'espics , couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre opposez :
L'innocence & la paix regneront sur la terre :
Et les Dieux appaisez
Oublront pour jamais l'usage du tonnerre.

LE soin continuel , dont son puissant genie
Nos affaires manie ,

Rend tousjours leur succes conforme à son desir :
 La fortune d'Europe est par luy gouvernée ,
 Et souffre avec plaisir
 Que de si belles mains la tiennent enchainée.

S O N bon-heur nous rendra la terre aussi feconde ,
 Qu'en l'enfance du monde ,
 A l'heure que le Ciel en estoit amoureux ;
 Et jouirons d'un âge ourdy d'or & de foye ,
 Où les plus malheureux
 Ne verferont jamais que des larmes de joye.

DESJA ce grand Soleil dissipant les nuages ,
 Autheurs de nos orages ,
 Espand de tous costez sa lumiere si loin ,
 Que celuy qui le soir se va coucher dans l'onde ,
 Voit bien que sans besoin
 Il en sort au matin pour éclairer le monde.

E N nos tranquillitez aucune violence
 N'interrompt le silence :
 Nos troubles pour jamais sont par elle amortis :
 Depuis les premiers flots de Garonne & de Loire
 Jusqu'à ceux de Tethys ,
 On n'entend autre bruit que celuy de sa gloire.

L A Nympe de la Seine incessamment revere
 Cette grande Bergere ,

Qui chasse de ses bords tout sujet de soucy :
 Et pour jouyr longtemps de l'heureuse fortune
 Que l'on possède icy ,
 Porte plus lentement son tribut à Neptune.

PAISSEZ donc , mes brebis ; prenez part aux delices
 Dont les Destins propices
 Par un si beau remede ont guery nos douleurs.
 Allez dans la campagne , allez dans la prairie ;
 N'épargnez point les fleurs :
 Il en revient assez sous les pas de Marie.

O D E ,

*Pour Monseigneur le Duc de Bellegarde , Pair ,
 & Grand Escuyer de France.*

AMOUR , à qui je dois les chansons immortelles
 Qui par toute la terre ont volé sur tes aîles ,
 Et qui seul m'as enflé le courage & la voix ;
 N'es-tu pas bien enfant , alors que tu m'invites
 D'oublier les rigueurs , pour chanter les merites
 D'une ingrate beauté qui méprise tes loix ?

PERMETS qu'employant mieux les accords de ma lyre
 Je chante mon Roger , l'honneur de cet empire.

Et qui deffous le tien si longtemps a veſcu.
 Puis que de ſa valeur tu fus tousjours le maiftre ;
 En difant ſes vertus , ne fais-je pas connoiftre
 La gloire du vainqueur par celle du vaincu ?

QUAND trois luſtres paffez le mirent hors d'enfance,
 Et que parmy la joye & la magnificence
 Les belles admiroient ſes aimables appas ,
 Combien en oyoit-on ſouſpirer leur martyre ?
 Si tu voulois , Amour , tu ſçaurois bien qu'en dire ;
 Toy qui ne l'as jamais abandonné d'un pas.

A peine le coton ombrageoit ſon viſage
 Que deſja ſous Henry, ce genereux courage
 Fit voir par les effets qu'il eſtoit fils de Mars.
 Toy-meſme, dès ce temps, l'aimas comme ton frere ;
 Et quittas ſans regret le giron de ta mere
 Pour ſuivre ſa fortune au milieu des hazards.

TU fus tousjours depuis ſon demon tutelair :
 Tu fis avecques luy ta demeure ordinaire ,
 Quelquefois dans ſon cœur, quelquefois dans ſes yeux ;
 De ſes plus beaux deſſeins tu fus tousjours complice ;
 Et preferois l'honneur de luy rendre ſervice ,
 A celtuy de regir les hommes & les Dieux.

QUAND ſes jeunes attraits triomphoient des plus
 belles,
 Combien as-tu de fois fendu l'air de tes ailes

Pour

Pour éclairer ses pas avecque ton flambeau ?
 Et quand toute la Cour admiroit ses merveilles,
 Pour voir en tous endroits ses graces nompareilles,
 Combien as-tu de fois arraché ton bandeau ?

MAIS nos prosperitez font de courte durée ;
 Il n'est point icy bas de fortune assurée :
 Elle changea bien tost nos plaisirs en douleurs,
 Quand , durant une paix en delices feconde ,
 La Seine , par la mort du plus grand Roy du monde,
 Vit rouler dans son liét moins de flots que de pleurs.

EN vain lors ses esprits envieux de sa gloire
 Dégorgèrent le fiel de leur malice noire
 Pour luy ravir l'honneur dont il est revestu ;
 L'équité de ses mœurs qui luy servoit d'agide
 Fist qu'après ses travaux à la fin cet Alcide
 Força mesme Junon d'admirer sa vertu.

TEL qu'un chesne puissant dont l'orgueilleuse teste,
 Malgré tous les efforts que luy fait la tempeste,
 Fair admirer nature en son accroissement ;
 Et son tronc venerable aux campagnes voisines
 Attache dans l'Enfer ses secondes racines,
 Et de ses larges bras touche le Firmament :

TEL parut ce guerrier , quand leurs folles pensées
 Tascherent de ternir ses actions passées ;

Plus il fut traversé, plus il fut glorieux ;
 Sa barque triompha du courroux de Neptune ;
 Et les flots qu'émouvoient les vents de la Fortune,
 Au lieu de l'engloutir, l'éleverent aux Cieux.

SES lauriers respectez des tempestes civiles,
 Dans les champs où la Saône épand ses flots tranquilles,
 Protegerent Themis en nos derniers malheurs ;
 Aux vents seditieux ils défendoient l'entrée ;
 Et n'en souffroient aucun en toute la contrée,
 Que celui seulement qui fait naître les fleurs.

DESJA se ratizoient nos rages domestiques ;
 Desja Mars apprestoit les spectacles tragiques
 Par qui l'on voit tomber les empires à bas :
 Jamais sa cruauté n'a produit tant de plaintes,
 Non pas mesmes jadis, quand les cendres esteintes
 Ne sceurent au bucher esteindre leurs debas.

TOUTESFOIS sa prudence, à nostre ayde fatale,
 Calma de nos discors la passion brutale,
 Et toucha nos fureurs d'un sentiment humain ;
 Bellonne s'appaïsa contre toute esperance ;
 Et le fer, aiguïsé pour destruire la France,
 Encore tout sanglant luy tomba de la main.

ROGER, dont la valeur mesprise la fortune
 En ce temps où chacun sa faveur importune,

Et souffre lâchement l'insolence du sort,
 A toy seul nous devons des vœux & des images :
 Si quelque liberté reste dans les courages,
 C'est ta seule vertu qui luy sert de support.

NOS crimes trop frequents ont lassé le tonnerre ;
 Le Ciel ne punit plus l'engeance de la terre ,
 Qui desja reproduit tant de monstres divers ;
 Le Destin absolu regne à sa fantaisie ;
 Les Dieux dans leur Olimpe enyvrez d'ambroisie
 Se deschargent sur luy du soin de l'Univers.

MAIS parmy tant d'ennuis , dont la vie enragée
 Depuis un si longtems a la France outragée ,
 Qu'elle est presque reduite à ployer sous le faix ,
 Certes le seul de tous qui nous est le plus rude ,
 Est de voir que le siecle a trop d'ingratitude ,
 Et ne reconnoist pas l'honneur que tu luy fais.

POUR moy , de qui l'enfance au malheur asservie ,
 Surmonta les soucis qui menaçoient ma vie
 Par l'excez des faveurs qu'elle receut de toy ,
 Ces obligations me rendent insolvable :
 Mais dois-je estre honteux d'estre ton redevable ,
 Si la France à jamais l'est aussi bien que moy ?



O D E B A C H I Q U E ,

A Monsieur Menard , President d'Orillac.

MAINTENANT que du capricorne
 Le temps melancolique & morne
 Tient au feu le monde assiegé,
 Noyons nostre ennuy dans le verre,
 Sans nous tourmenter de la guerre
 Du Tiers-Estat & du Clergé.

JE sçay , Menard , que les merveilles
 Qui naissent de tes longues veilles
 Vivront autant que l'univers :
 Mais que te sert-il que ta gloire
 Se life au temple de Memoire ,
 Quand tu seras mangé des vers ?

QU I T T E cette inutile peine ;
 Beuvons plustost à longue haleine
 De ce nectar delicieux ,
 Qui , pour l'excellence , precede
 Celuy mesme que Ganymede
 Verse dans la coupe des Dieux.

C' E S T luy qui fait que les années
 Nous durent moins que des journées ?

C'est luy qui nous fait rajeunir ;
Es qui bannist de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

BEUVONS, Menard, à pleine tasse
L'âge insensiblement se passe,
Et nous meine à nos derniers jours ;
L'on a beau faire des prieres ;
Les ans, non plus que les rivieres,
Jamais ne rebroussent leur cours.

LE printemps vestu de verdure
Chassera bien-tost la froidure ;
La mer a son flux & reflux ;
Mais depuis que nostre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramene plus.

LES loix de la Mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales,
Qu'aux taudis couverts de roseaux :
Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
Ceux des bergers & des monarques
Sont coupez de mesmes ciseaux.

LEURS rigueurs, par qui tout s'efface ;
Ravissent en bien peu d'espace

Aa iij

Ce qu'on a de mieux estably ;
 Et bien-tost nous meneront boire
 Au delà de la rive noire
 Dans les eaux du fleuve d'Oubly.

S O N N E T,

*A Monsieur d'Armillly gentilhomme de Touraine ,
 sous le nom de d'Amer.*

NE t'estonne, d'Amer, de voir la conscience,
 L'honneur qu'on doit aux loix, la foy, ni la raison,
 Non plus que des habits qui sont hors de saison,
 N'estre point approuvez parmy la bien-seance.

NE t'estonne de voir mespriser la science,
 L'impieté par tout esandre son poison ;
 Et l'Estat despité contre sa guerison
 Courir à sa ruine avec impatience.

NE t'estonne de voir le vice revestu
 Des mesmes ornemens qui parent la vertu ;
 La richesse sans choix injustement éparse.

SI le monde fut pris des plus judicieux
 Pour une comédie au temps de nos ayeux,
 Peut-estre qu'à present l'on veut jouer la farce.

O D E ,

A Monsieur le Comte de Bussy de Bourgogne.

BUSSY, nostre printemps s'en va presque expiré ;
 Il est temps de jouyr du repos asseuré,
 Où l'âge nous convie :
 Fuyons donc ces grandeurs qu'insensez nous suivons ;
 Et sans penser plus loin, jouissons de la vie
 Tandis que nous l'avons.

DONNONS quelque relasche à nos travaux passez ;
 Ta valeur & mes vers ont eu du nom assez
 Dans le siecle où nous sommes.
 Il faut aimer nostre aise ; & pour vivre contens ,
Acquerir par raison ce qu'enfin tous les hommes
 Acquierent par le temps.

QUE te sert de chercher les tempestes de Mars ;
 Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
 Où la gloire te meine ?
 Cette mort, qui promet un si digne loyer ,
 N'est tousjours que la mort qu'avecque moins de peine
 L'on trouve en son foyer.

QUE sert à ces galants ce pompeux appareil
 Dont ils vont dans la lice éblouyr le Soleil

Des trefors du Pactole ?
 La gloire qui les suit après tant de travaux
 Ne passe en moins de temps que la poudre qui vole
 Du pié de leurs chevaux.

A quoy sert d'élever ces murs audacieux
 Qui de nos vanitez font voir jusques aux cieux
 Les folles entreprises ?
 Maints chasteaux accablez deffous leur propre faix
 Enterrent avec eux les noms & les devises
 De ceux qui les ont faits.

EMPLOYONS mieux le temps qui nous est limité ;
 Quittons ce fol espoir , par qui la vanité
 Nous en fait tant accroire :
 Qu'Amour soit deormais la fin de nos desirs ;
 Car pour eux seulement les Dieux ont fait la gloire,
 Et pour nous les plaisirs.

HEUREUX qui , dépouillé de toutes passions ,
 Aux loix de son pays regle ses actions
 Exemptes d'artifice ;
 Et qui , libre du soin qui t'est trop familier ,
 Aimeroit mieux mourir dans les bras d'Artenice
 Que devant Montpellier !



O D E.

A Monsieur de Balzac.

DOCTES Nymphes, par qui nos vies
Bravent les ans & le trespas,
Seules beautez dont les appas
Ont mes passions asservies,
Vous sçavez bien que la splendeur
De cette orgueilleuse grandeur,
Où l'espoir des autres se fonde,
N'est point ce que j'ay desiré ;
Et que j'ay tousjours preferé
Vos faveurs à celles du monde.

EN FLE' de cette belle audace ;
A peine sçavois-je marcher,
Que j'osay vous aller chercher
Au plus haut sommet de Parnasse ;
Apollon m'ouvrit ses tresors ;
Et vous me jurastes dès lors
Par vos sciences immortelles,
Que mes escrits verroient le jour ;
Et tant qu'on parleroit d'Amour,
Vivroient en la bouche des belles.

TOUTESFOIS , mes cheres compagnes ;
 Ces esperances m'ont failli ;
 Balzac tout seul a recueilli
 Ce qu'on cherche dans vos montagnes.
 C'est en vain que tous ses rivaux
 Esperent par leurs longs travaux
 En vostre éternelle richesse ;
 Luy seul la possède aujourd'huy :
 Et faut que je tiene de luy
 Les effets de vostre promesse.

L O R S que la nuit estend ses voiles ,
 On y remarque des flambeaux
 Qui semblent plus grands & plus beaux
 Que ne sont les autres estoiles ;
 Mais si tost que l'astre des cieux
 Commence à paroistre à nos yeux ,
 Et qu'il a les ombres chassées ,
 Nous voyons que de tous costez
 Grandes & petites clartez
 Sont également effacées :

D E mesme ceux à qui la France
 A veu tenir les premiers rangs
 Dans le siecle des ignorans ,
 Devant luy perdent l'assurance.
 Ce grand Soleil des beaux Esprits
 A tout seul remporté le prix ;

De luy seul la gloire est connue ;
Et tous ces petits escrivains
Qui faisoient n'agueres les vains,
Disparoissent à sa venue.

IL r'apprend à l'âge où nous sommes
L'art qui fist ces premieres loix
Par qui l'on rendit autrefois
Les hommes esclaves des hommes.
Il produit ces inventions,
Dont les seules impressions
Ont fait les vertus & les vices ;
Ont fait les villes souflever,
Et fait aux plus lasches trouver
En la mort mesme des delices.

C'EST par là que , dans les tempestes
De tout un peuple mutiné,
On tient par l'oreille enchainé
Ce cruel Typhon à cent testes :
C'est par ses propos attirans
Qu'on voit arracher les tyrans
D'entre les bras de la fortune ;
Ou qu'ils sçavent s'y maintenir ;
Et qu'ils ont le pouvoir d'unir
Diverses volonteZ en une.

LES choses les plus ordinaires

Sont rares quand il les escrit ;
 Et la clarté de son esprit
 Rend les mysteres populaires.
 La douceur & la majesté
 Y disputent de la beauté.
 Son éloquence est la premiere
 Qui joint l'élégance au sçavoir :
 Et qui n'a point d'yeux pour la voir
 N'en a point pour voir la lumiere.

DIVIN Balzac, qui par tes veilles
 Acquiers tout l'honneur de nos jours ;
 Grand demon, de qui les discours
 Ont moins de mots que de merveilles ;
 Dieu qui vivant avecque nous
 As rendu l'Olympe jaloux ,
 Et toute la terre estonnée ,
 Te sçauois-je rien immoler
 Qui puisse jamais esgaler
 La gloire que tu m'as donnée !

EN vain dans le marbre & le jaspe
 Les Roys pensent s'eterniser ,
 En vain ils en font espuiser
 L'un & l'autre rive d'Hydaspe ,
 En vain leur pouvoir nompareil
 Esleve jusques au Soleil

Leur ambitieuse folie ;
Tous ces superbes bastiments
Ne font qu'autant de monuments
Où leur gloire est ensevelie.

CES heros jadis venerables
Par les âges nous sont ravis ;
Les Dieux mesmes qu'ils ont servis
N'ont plus de nom que dans nos fables ;
Ny leurs temples , ny leurs autels
N'estoient point honneurs immortels ;
Le temps a brisé leurs images.
Quoy qu'espere la vanité ,
Il n'est point d'autre éternité
Que de vivre dans tes ouvrages.

PAR eux seuls la rigueur des Parques
Se rend sensible à la pitié ;
Par eux seuls de nostre amitié
Se gravent à jamais les marques ;
Et dans les siècles à venir
Où la Mort mesme doit finir ,
Notre memoire , reverée
Par tout où le Soleil luira ,
A l'univers esgalera
Son estendue & sa durée.

EPIGRAMME.

*A Monsieur Roger , Lieutenant Criminel d Tours ,
pour l'avoir assisté de son conseil.*

SI pour tant de plaisirs divers ,
De peine & de sollicitude ,
Je ne vous donne que des vers ,
Ne m'accusez d'ingratitude ;
Les Dieux , de qui vous imitez
Toutes vos belles qualitez
Si rares au temps où nous sommes ,
Combien qu'en diverses façons
Ils veillent pour le bien des hommes ,
Ils n'en sont payez qu'en Chançons.

SONNET.

Sur la maladie de sa maistresse.

UN tel excès d'ennuis accable mon courage ,
Qu'il n'est point de raison pour mon soulagement ;
Quand je voy qu'Amaranthe endure incessamment
Tout ce que la douleur a de pointe de rage.

CES roses & ces lys, où mes vœux font hommage,
 Paroissent dans son teint affligé de tourment,
 Comme on voit en hyver reluire tristement
 Les feux du point du jour au travers d'un nuage.

DIEUX! qu'avoit-elle fait pour souffrir la rigueur
 De ce mal violent, dont l'extrême longueur
 Ravit à nos desirs tout espoir d'allegeance :

O Juges souverains, qui presidez sur nous,
 Si de sa cruauté j'ay demandé vengeance,
 Pourquoi m'exauciez vous ?

O D E.

V O U S qui riez de mes douleurs ;
 Beaux yeux, qui voulez que mes pleurs
 Ne finissent qu'avez ma vie,
 Voyez l'excez de mon tourment
 Depuis que cet esloignement
 M'a vostre presence ravie.

POUR combler mon adversité.
 De tout ce que la pauvreté
 A de rude & d'insupportable.

Je suis dans un logis desert,
 Où par tout le plancher y sert
 De lit, de bufet, & de table.

NOSTRE hôte avec ses serviteurs,
 Nous croyant des reformateurs,
 S'enfuit au travers de la crote,
 Emportant ployé sous ses bras
 Son pot, son chaudron, & ses dras,
 Et ses enfans dans une hôte.

AINSI, plus niais qu'un oïson,
 Je me vois dans une maison,
 Sans y voir ny valet ny maïstre;
 Et ce spectacle de malheurs,
 Pour faire la nique aux voleurs,
 N'a plus ny porte ny fenestre.

D'AUTANT que l'orage est si fort,
 Qu'on voit les navires du port
 Sauter comme un chat que l'on berne;
 Pour sauver la lampe du vent,
 Mon valet a fait en resvant
 D'un couvre-chef une lanterne.

APRES maint tour & maint retour,
 Nostre hôte s'en revient tout cour

En assez mauvais équipage ;
 Le poil crasseux & mal peigné ,
 Et le front aussi renfrongné
 Qu'un escuyer qui tanse un page

QUAND ce vieillard desja cassé ,
 D'un compliment du temps passé
 A nous bien veigner s'esvertue ,
 Il me semble que son nez tors
 Se ploye , & s'allonge à ressorts ,
 Comme le col d'une tortue

FORCE vieux soldats affammez ;
 Mal habillez & mal armez ,
 Sont icy couchez sur du chaume ;
 Qui racontent les grands exploits
 Qu'ils ont fait depuis peu de mois
 Avecque monsieur de Bapaume.

AINSI nous nous entretenons
 Sur le cul comme des guenons ,
 Pour soulager nostre misere.
 Chacun y parle en liberté ,
 L'un de la prise de Paré ,
 L'autre du siege de Fougere.

NOSTRE hoste , qui n'a rien gardé ;
 Voyant nostr' souper fondé

Sur d'assez foibles esperances,
Sans autrement se tourmenter,
Est resolu de nous traicter
D'excuses & de reverences.

ET moy, que le sort a reduit
A passer une longue nuit
Au milieu de cette canaille,
Regardant le ciel de travers,
J'escris mon infortune en vers,
D'un tison contre une muraille.

O beau Soleil, le seul flambeau
Qui conduit mes jours au tombeau,
Quand vous sçaurez ce qui se passe,
Je vous assure, sur ma foy,
Si vous n'avez pitié de moy,
Que je n'espere plus de grace.



O D E ,

Au Fleuve du Loir desbordé.

LOIR, que tes ondes fugitives
Me sont agréables à voir,
Lors qu'en la prison de tes rives
Tu les retiens en leur devoir ;
Au lieu de voir sur tes rivages
Durant ces funestes ravages
Les peuples maudire tes eaux,
Quand leurs familles effrayées
Cherchent de leurs maisons noyées
Le debris parmi les roseaux.

DESJA dans les terres prochaines
Ton courroux enflé de bouillons,
Trainant les arbres dans les plaines,
Arrache les bleds des feillons :
Desja les peuples des campagnes
Cherchent leur salut aux montagnes ;
Les poissons logent aux forests,
Quittant leurs cavernes profondes ;
Et la nasselle fend les ondes,
Où le soc fendoit les guerefts.

Bbij

MAIS pour voir des chasteaux superbes
 Destruits par tes débordemens,
 A peine laisser dans les herbes
 Les marques de leurs fondemens ;
 Pour voir les champs les plus fertiles
 Changez en marests inutiles,
 Cela ne m'offenseroit pas,
 Si ton impetueuse rage
 Ne s'opposoit point au voyage
 Où l'Amour conduisoit mes pas.

SI quelque vain desir de gloire
 Te donne une jalouse ardeur
 D'imiter la Seine, ou la Loire ;
 En leur admirable grandeur ;
 Lors que lassé de ton audace,
 Changeant ta colere en bonace ;
 Tu rentreras dans ton berceau,
 L'on t'appellera temeraire,
 De voir qu'en ton cours ordinaire
 Tu n'es plus qu'un petit ruisseau.

O fleuve ingrat à mes prieres,
 Pourquoi m'es-tu si rigoureux,
 Autres fois les Dieux des rivieres
 Comme moy furent amoureux.
 L'œil de la belle Dejanire
 Fait qu'encore aujourd'huy souspire.

Et brusle dans son froid sejour ,
Ce pauvre fleuve triste & morne
Qui perdit avecque sa corne
L'esperance de son amour.

L'ON voit encore en la Sicile
Celuy qu'un beau feu consumoit ,
A qui rien ne fut difficile
Pour jouir de ce qu'il aimoit.
Et peut-estre cette inhumaine
Qui donne à mon cœur tant de peine ,
Blesse le tien des mesmes traits ;
Quand ses yeux où l'Amour reside ,
Viennent dans ton crystal liquide
Prendre conseil de leurs attraits.

C'EST d'où vient la jalouse envie
Qui s'oppose à mes volontez :
Pour jouir tout seul de Sylvie ,
Tu l'enfermes de tous costez.
Ces beaux astres , de qui les flâmes
Captivent tant de belles ames ,
Sont captifs dans une maison ;
Et semble qu'en tes bras humides ,
A l'exemple des Aloides ,
Tu tiennes les Dieux en prison.

MAIS toutes mes plaintes sont vaines ;
 Le bruit de tes flots irritez
 Qui vont grondant parmy les plaines ;
 Gardent mes cris d'estre escoutez.
 Il faut, sans plus longue demeure ,
 Ou que je passe , ou que je meure :
 Puis que l'excez de mes douleurs
 Aucune trêve ne m'octroye ,
 Autant vaut-il que je me noye
 Dans ce fleuve, que dans mes pleurs.

O D E.

DE P I T E' contre Amour, mon cœur s'estoit
 promis,
 Que jamais ce tyran ne le verroit soubmis
 Aux loix d'une maistresse :
 Mais, ô sage raison, qui fais tout pour le mieux ;
 L'on n'est point obligé de tenir la promesse
 Qu'on fait contre les Dieux.

L E S beaux yeux d'Artenice , aussi fiers que puis-
 sans ,
 Ont, malgré tes efforts, rendu mes propres sens

Ennemis de ma vie ;
 Et me donnent la mort par un si doux poison,
 Que, si je perds l'espoir, je perds aussi l'envie
 De voir ma guerison.

POUR elle j'ay desja tant combattu le sort,
 Que la fin de mes jours est le seul reconfort,
 Où mon espoir se fonde ;
 Mais que sert de conter les maux que j'ay soufferts,
 Puis qu'au lieu d'estre plaint, je voy que tout le
 monde
 Porte envie à mes fers ?

SON teint a des appas qui n'ont rien d'emprunté,
 Ses yeux ont des rayons, dont la vive clarté
 Toute clarté surmonte ;
 Et depuis que la terre a produit ces flambeaux,
 Le Soleil n'ose plus, de peur de voir sa honte,
 Se mirer dans les eaux.

APRÈS mes longs travaux, après tant de tourment,
 Que feray-je, raison, si d'aucun sentiment
 La pitié ne la touche ?
 Tous ses charmes sont pleins de chaînes & de traits,
 Et mesmes les refus d'une si belle bouche
 Ne sont point sans attraits.

QUAND tu vois dans ces yeux ce monarque de
cœurs,

Toy mesme tu me dis qu'à de plus doux vainqueurs
Je ne pouvois me rendre.

Tu braves ce tyran, quand tu ne le vois pas :
Mais, si tost qu'il paroist, au lieu de me deffendre,
Tu mets les armes bas.

RECONNOY ta foiblesse ; & cede à la beauté ;
Dont la douce rigueur me retient arresté
D'une chaisne éternelle.

Tu t'opposes en vain aux volontez du sort ;
Puis que tu n'y peux rien, je dois attendre d'elle ;
Ou ma vie, ou ma mort.

C H A N S O N.

CRUEL tyran de mes desirs ;
Respect, de qui la violence,
Au plus fort de mes déplaisirs,
Permetts qu'aux rochers seulement
Je conte les ennuis que je souffre en aimant.

CES bois éternellement sours,
Ne sont point suspects à ma plainte ;
Les echos y dorment tousjours ;
Le repos y fuit la contrainte ;

Les zephirs peuvent seulement
 Y soupirer le mal que je souffre en aimant.

QUE sous leurs ombrages espais
 Ma tristesse trouve des charmes !
 Que ces lieux amis de la paix
 Reçoivent doucement mes larmes !
 C'est là que je puis seulement
 Me plaindre des ennuis que je souffre en aimant.

ENCORE que devant Daphné
 Ma passion soit excessive ,
 Ce qui tient mon cœur enchaîné
 Tient aussi ma langue captive ;
 Mesme je n'ose seulement
 Y soupirer le mal que je souffre en aimant.

TOUT cede au pouvoir de ses yeux ;
 Leurs clartez n'ont point de pareilles ;
 L'auteur de la terre & des cieux
 N'admire qu'en eux ses merveilles :
 Aussi sa beauté seulement
 Est digne des ennuis que je souffre en aimant.

SI la fortune quelque jour
 Exauce ma juste requeste ,
 Et fait triompher mon amour
 De cette penible conquête ,
 Alors aux rochers seulement
 Je dirai les douceurs que l'on gousté en aimant.

O D E.

PHILIS, vous avez beau jurer,
 Quand vous protestez d'ignorer
 Le desir dont Amour nous touche;
 Les yeux, que vous avez si doux,
 Démentant vostre belle bouche,
 Seront plus croyables que vous.

VOUS sentez tout ce que je sens;
 Vos discours les plus innocens
 Sont pleins de ruse & d'artifice.
 Je ne croy plus à vostre foy;
 Je connois trop vostre malice;
 Vous n'estes enfant que pour moy.

CE tyran si craint dans les cieus,
 Ce petit Dieu, qui dans vos yeux
 Fait tous les jours sa residence,
 Quand mesme il y tend ses apas,
 Vous jurez avec impudence
 Que vous ne le connoissez pas.

POUR en parler sans passion,
 Vous ne sçauriez faire action.

D'une ingratitude plus noire ;
 Que lors que vous nous tesmoignez
 D'ignorer le nom & la gloire
 De celuy par qui vous regnez.

METTEZ vous en vostre devoir ;
 N'attendez pas que son pouvoir
 Vous contraigne à le reconnoistre :
 Et n'estimez point odieux
 D'estre sous l'empire d'un maistre
 Qui nous rend compagnons des Dieux.

S T A N C E S.

THIRSI S, il faut penser à faire la retraite :
 La course de nos jours est plus qu'à demy faite ;
 L'âge insensiblement nous conduit à la mort ;
 Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
 Errer aux gré des flots nostre nef vagabonde ;
 Il est temps de jouyr des delices du port.

LE bien de la fortune est un bien perissable ;
 Quand on bastit sur elle, on bastit sur le sable ;
 Plus on est eslevé, plus on court de dangers :
 Les grands pins sont en bute aux coups de la tempeste ;
 Et la rage des vents brise plustost le faiste
 Des maisons de nos roys, que des toicts des bergers.

O bien heureux celui qui peut de sa mémoire
 Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
 Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
 Et qui, loin retiré de la foule importune,
 Vivant dans sa maison content de sa fortune,
 A selon son pouvoir mesuré ses desirs!

IL laboure le champ que labouroit son pere;
 Il ne s'informe point de ce qu'on delibere
 Dans ces graves conseils d'affaires accablez:
 Il voit sans interest la mer grosse d'orages;
 Et n'observe des vents les sinistres presages,
 Que pour le soin qu'il a du salut de ses bleds.

ROY de ses passions, il a ce qu'il desire:
 Son fertile domaine est son petit empire,
 Sa cabane est son Louvre & son Fontainebleau;
 Ses champs & ses jardins sont autant de provinces;
 Et sans porter envie à la pompe des princes,
 Se contente chez luy de les voir en tableau.

IL voit de toutes parts combler d'heur sa famille;
 La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
 Le vendangeur ployer sous le faix des paniers;
 Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
 Les humides vallons, & les grasses campagnes
 S'efforcent à remplir sa cave & ses greniers.

IL fuit aucunes fois un cerf par les foulées ;
 Dans ces vieilles forests du peuple reculées ;
 Et qui mesme du jour ignorent le flambeau :
 Aucunesfois des chiens il fuit les voix confuses ;
 Et voit enfin le lièvre , après toutes ses ruses ,
 Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

TANTOST il se promene au long de ses fontaines ;
 De qui les petits flots font luire dans les plaines
 L'argent de leurs ruisseaux parmy l'or des moissons :
 Tantost il se repose avecque les Bergeres
 Sur des lits naturels de mousse & de fougères ,
 Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons ;

IL soupire en repos l'ennuy de sa vieillesse ,
 Dans ce mesme foyer où sa tendre jeunesse
 A veu dans le berceau ses bras emmaillottes :
 Il tient par les moissons registre des années ;
 Et voit de temps en temps leurs courses enchainées
 Vieillir avecque luy les bois qu'il a plantez.

IL ne va point fouiller aux terres inconnues ,
 A la mercy des vents & des ondes chenues ,
 Ce que Nature avare a caché de trefors ;
 Et ne recherche point , pour honorer sa vie ,
 De plus illustre mort ny plus digne d'envie ,
 Que de mourir au lit où ses peres sont morts.

IL contemple du port les insolentes ragés
 Des vents de la faveur , auteurs de nos orages ;
 Allumer des mutins les desseins factieux :
 Et voit en un clin d'œil , par un contraire eschange ;
 L'un deschiré du peuple au milieu de la fange ,
 Et l'autre à mesme temps eslevé dans les cieux.

S'IL ne possède point ces maisons magnifiques ;
 Ces tours , ces chapiteaux , ces superbes portiques ;
 Où la magnificence estale ses attraits ;
 Il jouit des beautez qu'ont les saisons nouvelles :
 Il voit de la verdure & des fleurs naturelles ,
 Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en por-
 traits.

CROY-moy : retirons-nous hors de la multitude ;
 Et vivons desormais loin de la servitude
 De ces palais dorez où tout le monde accourt.
 Sous un chefne eslevé les arbrisseaux s'ennuyent ;
 Et devant le Soleil tous les astres s'enfuyent ,
 De peur d'estre obligez de luy faire la court.

A P R E' S qu'on a suivy sans aucune assurance
 Cette vaine faveur qui nous paist d'esperance ,
 L'envie en un moment tous nos desseins destruit ;
 Ce n'est qu'une fumée ; il n'est rien de si fresse ;
 Sa plus belle moisson est sujette à la gresse ,
 Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

AGREABLES deserts, séjour de l'innocence ,
 Où , loin des vanitez , de la magnificence ,
 Commence mon repos & finit mon tourment ;
 Vallons , fleuves , rochers , plaisante solitude ,
 Si vous fustes tesmoins de mon inquietude ,
 Soyez-le desormais de mon contentement.

 S T A N C E S ,

Pour un Americain dansant à un Ballet.

DE ces riches climats les derniers découverts ;
 De ces fertiles champs qui n'ont jamais d'hivers ;
 Je me suis venu rendre aux prisons de Cloride :
 J'ay par terre & par mer voyagé nuit & jour ;
 Et n'ay voulu qu'Amour ,
 Tout aveugle qu'il est , pour pilote & pour guide.

L'ON ne peut ignorer quels estoient les plaisirs
 Dont ces lieux innocens contendoient mes desirs ;
 Nos terres ny nos mœurs ne sont plus inconnues.
 C'est là qu'on trouve aux cœurs de la fidelité ;
 Et que la liberté
 Fait voir , comme les corps , les ames toutes nues.

NOUS avons dans nos champs, au milieu des cailloux,
 Ces superbes trefors, dont les hommes jaloux
 Courrent par tant de mers en faire la conquête :
 Et joignant la richesse avecque les appas,
 Nous foulons sous nos pas
 Les joyaux dont vos roys se couronnent la teste.

C'EST la seule contrée où le siecle doré,
 Malgré l'ire des Dieux, est tousjours demeuré :
 C'est là que des plaisirs la contrainte est bannie :
 C'est là qu'on voit l'honneur, la honte & le devoir ;
 Sans nom & sans pouvoir ;
 Et l'Amour absolu regner sans tyrannie.

TOUTESFOIS ces attraits ne sçeurent m'arrester ;
 Depuis le premier jour que j'entendis vanter
 L'astre dont la clarté n'eut jamais de seconde,
 Et de qui l'on verra les rayons glorieux
 Faire le tour des cieux,
 Comme sa renommée a fait le tour du monde.

JE sçay que je pouvois avecque peu d'efforts
 Etablir mon empire au delà de ces bords
 Où le fameux Alcide esleva ses colonnes :
 Mais l'espoir de servir cette divinité,
 Fut une vanité
 Qui me fist preferer les chaisnes aux couronnes.

SES traits sont si pleins d'aimables qualitez,
 Que lors qu'on la compare aux plus rares beautez
 Dont les siècles passez ont laissé la peinture,
 Ne confesse-t'on pas, exempt de passion,
 Que la perfection
 N'estoit point devant elle au pouvoir de Nature ?

L'AISE que j'en reçois n'a rien à desirer,
 Sinon que sa rigueur me deffend d'esperer
 De pouvoir par mes pleurs amollir son courage ;
 Et suis à la mercy d'un si fragile sort,
 Que pensant estre au port,
 C'est lors que je me voy le plus près du naufrage.

*Consolation à Monseigneur de Bellegarde, sur la mort
 de Monsieur de Termes son frere.*

C'EST à ce coup, Roger, que la rage du fort
 A contre ta vertu fait son dernier effort,
 Ennuyé de souffrir sa longue resistance.
 Chacun avecque doute attend l'évenement
 D'un combat, où l'on voit une extrême constance
 S'opposer aux assauts d'une extrême tourment.

L'ON pardonne les pleurs aux personnes communes,
 Mais non pas aux esprits qui dans les infortunes

Ont si visiblement leur courage esprouvé.
 Modere donc l'ennuy dont ton ame est touchée ;
 Et ne regrette point que ton frere ait trouvé
 La mort que ta valeur a tant de fois cherchée.

LA gloire estoit le but de son ambition ;
 L'amour de la vertu, la seule passion
 Dont il estoit espris, soit en paix, soit en guerre :
 Et sortant, comme toy, de la tige des Dieux,
 Cependant que le sort l'arrestoit sur la terre,
 Tous ses vœux ne tendoient qu'à retourner aux cieux.

DESORMAIS ce guerrier est, selon son envie ;
 Parvenu par sa mort à la celeste vie,
 Après s'estre assouvy des appas de l'honneur.
 Les Dieux l'ont retiré des mortelles allarmes :
 Et si rien à present peut troubler son bon-heur,
 C'est de te voir pour luy respandre tant de larmes.

IL voit ce que l'Olimpe a de plus merveilleux ;
 Il y voit à ses piés ces flambeaux orgueilleux,
 Qui tournent à leur gré la Fortune & sa roue ;
 Et voit comme fourmis marcher nos legions,
 Dans ce petit amas de pouffiere & de boue,
 Dont nostre vanité fait tant de regions.

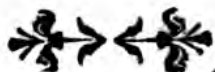
QUELLE magnificence aux hommes inconnue
 A tesmoigné là haut l'aise de sa venue !

Que de feux éternels naissent dessous ses pas !
 Qu'il augmenta du ciel la clarté coutumière !
 Et que ce grand flambeau qu'on admire icy bas ,
 Auprès de ce bel astre avoit peu de lumière !

PARMY tant de beautés qui luisoient en tous lieux ,
 A peine son esprit daignoit baisser les yeux ,
 Pour voir dessous ses piés ce que la terre adore.
 Tous les Dieux à l'envy luy versoient du nectar ,
 Sinon Bellonne & Mars , qui poursuyvoient encore
 Les auteurs de sa mort sur les rives du Tar.

MAIS puisque ses travaux ont trouvé leur azile ,
 Oublie en sa faveur cette plainte inutile ,
 Dont l'injuste longueur traverse tes plaisirs.
 Croy-tu que , jouissant d'une paix si profonde ,
 Il voulust à present que , selon tes desirs ,
 Le ciel le renvoyast aux misères du monde ?

LE bon-heur d'icy bas se passe en un moment.
 Le Sort , roy de nos ans , y regne absolument :
 Par luy ce grand Cesar n'est plus rien que fumée.
 Puis qu'en ce changement tu cesses de le voir ,
 Au lieu de sa despouille , aime sa renommée :
 C'est sur quoy le Destin n'aura point de pouvoir.



EPIGRAMME.

CELUY de qui les os sont dans ce monument ;
 Dès l'avril de son âge avoit tant de sagesse ,
 Qu'en un siecle remply de tout débordement ,
 Seulement sa valeur témoignoit sa jeunesse.

UN chacun admiroit la douceur de ses mœurs :
 Et la Mort , dont la faux toute chose moissonne ;
 Voyoit de sa vertu naistre des fruits si meurs ,
 Qu'elle prit de ses jours le printemps pour l'automne.

JAMAIS homme icy bas , au jugement de tous ;
 Ne fut moins envié , ny si digne d'envie :
 Les Dieux souhaiteroient de mourir comme nous ,
 Pour vivre sur la terre une aussi belle vie.

CHŒUR DE BERGERS,

Tiré du troisième Acte des Bergeries.

TOUSJOURS la colere des cieux
 Ne tonne pas dessus nos testes ,
 Tousjours les vents seditieux
 N'enflent pas la mer de tempestes ;

Tousjours Mars ne met pas au jour
Des objets de sang & de larmes :
Mais tousjours l'empire d'Amour
Est plein de troubles & d'alarmes.

QUE le siecle d'or fut heureux ;
Où l'innocence toute pure
Ne prescrivoit aux amoureux
Que les seules loix de nature !
Combien , depuis ce premier temps ;
La honte , l'honneur & l'envie
Ont aux esprits les plus contents
Aigry les douceurs de la vie !

D E's l'heure, l'on vit en tous lieux
S'eslever la puissance feinte
D'un nombre infiny de faux Dieux ;
Incogneus enfans de la crainte.
L'Ambition , fille d'enfer ,
Mist le sceptre en la main des princes ;
Et Bellone avecques le fer
Partagea la terre en provinces,

SES champs n'estoient point divisez ;
Les richesses estoient esgales ;
Les antres qu'elle avoit creusez
Servoient de chambres & de sales ;

Mais le monde, hors de propos,
 Y fist murailles sur murailles ;
 Et pour luy deschirer le dos,
 Tira l'acier de ses entrailles.

PARMY les jeux & les festins
 Nos jours comblez d'heur & de joye,
 Par les mains de mesmes Destins
 Estoit fait d'une mesme soye.
 La faveur ne faisoit point voir
 L'un au ciel, l'autre dans la boue ;
 Et la Fortune sans pouvoir
 N'avoit point encore de roue.

MAIS de tous ces soins rigoureux
 Qui regnans dans l'esprit des hommes
 Font croire ceux-là malheureux
 Qui naissent au siecle où nous sommes,
 Ce qui nous doibt le plus fascher
 Est cet Honneur, qui nous ordonne
 D'acheter & vendre si cher
 Les plaisirs que l'Amour nous donne.

Fin du second Volume.

541585





